AU
LIT DE MORT

Clichy. — Imprimerie de Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

AU
LIT DE MORT

PAR

MARIE ALEXANDRE DUMAS

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

AU
LIT DE MORT

I

Père chéri,

Je vais t'apprendre une triste nouvelle, je vais te raconter une sombre histoire.

Notre pauvre cher comte de Theïx est mort.

Quoique ce fût un de tes fidèles, et que les fidèles soient rares et regrettables, je me contenterais de t'annoncer cette mort sans aucun commentaire, comme on annonce à un ami la mort d'un [illegible], si quelques détails étranges ne l'avaient précédée et si, au moment suprême de l'agonie, je n'avais reçu du comte le secret poignant de cette longue et morne tristesse dont il était atteint.

N'ayant, tu le sais, père chéri, aucune habitude

d'écrire, demandant seulement à mes pinceaux toute la gloire de ma vie obscure, tu ne trouveras dans ce récit ni art dans le fond, ni science dans la forme; pourvu que mes lettres se terminent en te disant : *Je t'aime*, tu trouves que mon style vaut celui de madame de Sévigné; ce que tu vas lire est d'ailleurs fort émouvant, cela suffit.

Je vais te faire assister à la mort chrétienne, plutôt que catholique, d'un homme profondément religieux, qui a vécu trente ans avec un remords dans le cœur, et dont le cœur s'est brisé quand il a été par trop las de le contenir; je vais te parler d'une âme foudroyée dès ce monde par le souvenir d'une action terrible; qui, à force d'avoir vécu d'amertumes dont sa conscience lui faisait voir clairement la source, ne voulait plus interroger que les êtres qu'il croyait assez purs pour pouvoir instinctivement lui répondre, et qui, s'il eût rencontré une pauvre pastoure chantant l'Angelus ou égrenant les perles de son rosaire en gardant ses moutons, eût préféré épancher sa douleur près d'elle, plutôt que de se heurter à la rude austérité du premier théologien du monde : car il était convaincu de cette parole de l'Écriture sainte, qui dit que Dieu, dont l'immensité ne peut être contenue dans l'univers, se complait

parfois dans le cœur des enfants. Écoute donc la douloureuse légende d'une âme que la passion, — un musulman dirait la fatalité — a entraînée à commettre une de ces fautes qui touchent au crime; pauvre âme qui n'a trouvé que le repentir, quoiqu'elle aspirât au châtiment, espérant que le châtiment apporterait avec lui des bénédictions déguisées.

Et puis, vois-tu, ceux qui ont beaucoup aimé sont plus près de la miséricorde de Dieu que de sa justice.

Il faut d'abord que je te dise quelle était l'affreuse position de notre ami depuis que tu avais quitté la France.

A mon retour de Jérusalem, d'où j'arrivai, tu le sais, presque mourante, il vint me voir chez mon frère. C'était toujours le même gentilhomme, sinon élégant, du moins soigné dans sa mise, aux mains blanches, au linge irréprochable. Ses habits, — je crois que j'ai tort de mettre ce substantif au pluriel, — ses habits un peu blanchis sur les coutures, un peu luisants aux coudes, au collet et aux genoux, mais sans une seule tache, semblaient n'être usés que par le contact de la brosse. Ses bottes seules accusaient la pauvreté, non pas qu'elles ne fussent brillantes comme des miroirs, mais les gerçures dans les plis, une pièce rabattue par le

marteau, qui eût semblé un ornement plutôt qu'un appendice si elle eût eu un pendant et si la botte gauche eût été pareille à la botte droite, dénonçaient cruellement l'impossibilité où notre ami — malgré la goutte qui le faisait souffrir comme un véritable aristocrate qu'il était — se trouvait de ménager sa chaussure, par l'emploi non pas même du remise ou du fiacre, mais du simple omnibus : avec tout cela portant haut et conservant ses airs d'ancien officier de cavalerie.

Quant à la figure, elle était très-fatiguée, très-pâle, rougie aux pommettes seulement ; les angles des yeux étaient devenus un carrefour de ces petites rides que creusent les agitations nerveuses contenues par la volonté; son front s'était encore dénudé, le peu de cheveux qu'il avait derrière la tête avaient blanchi; ses moustaches, toujours effilées avec le plus grand soin, de châtain étaient devenues grises.

Chaque fois qu'il tirait de sa poche un mouchoir de batiste brodé à ses armes, toujours d'une blancheur de neige, il parfumait l'air d'une suave odeur de menthe ou de verveine.

Comme aux temps de sa splendeur, il portait sur lui un porte-monnaie de cuir de Russie, vide d'ar-

gent, contenant seulement quelques sous : dans ce porte-monnaie, à côté de ces quelques sous étonnés de se voir si splendidement logés, s'ouvrait une petite trousse garnie d'un peigne d'écaille pour les moustaches, d'une brosse microscopique, d'un petit miroir, d'une belle lime d'acier, de ciseaux charmants que bien des fois j'eus l'envie de lui voler, d'un cure-dent en or et d'une plume d'or à pointe de diamant, souvenir de la comtesse de la Roche P***.

Dans la même poche étaient d'habitude deux cigares roulés dans du papier, — il les maintenait presque toujours au chiffre de deux : — un cigare s'offre et s'accepte sans conséquence, et Theix, si difficile lorsqu'il s'agissait de recevoir un service d'argent, même de la main de son meilleur ami, acceptait avec une joie presque enfantine le cigare qu'on lui offrait.

Il était chevalier de Malte et, lorsqu'il mettait un habit, portait le ruban noir avec une petite croix d'émail.

Tu reconnais notre pauvre ami, et je n'ai rien oublié, n'est-ce pas?

Je le revis avec plaisir, lui me revit avec joie — dès mon enfance il m'aima beaucoup ; il me donnait dans son cœur la place d'une grande personne.

Notre première rencontre avait eu un côté grotesque qui m'était apparu sous un point de vue tout opposé. Tu demeurais alors rue de la Chaussée-d'Antin ; j'avais neuf ans. — Je jouais dans le grand salon avec la pauvre Louise D..., morte depuis dame du Sacré-Cœur. Notre jeu avait consisté à réunir toutes nos forces et à enlever de leurs supports, pour les déposer sur le parquet, les deux grands Mousquetaires de bronze de Marochetti. — Je ne sais comment nous étions parvenues à soulever ces masses, mais enfin nous y étions parvenues ; puis, les supports libres, il nous était passé dans la tête de remplacer par nos gracieuses personnes les Mousquetaires sur leurs socles de bois.

Pour Louise, la chose avait été facile : je l'avais prise dans mes bras et, à l'aide de coussins superposés sur le canapé, je l'avais assise à la place de Porthos ; à mon tour, réunissant tous les coussins que je pus trouver, j'en fis une pile branlante et, par un effort d'équilibre qu'aujourd'hui encore je ne m'explique qu'en tremblant, je me hissai je ne sais comment à la place de d'Artagnan, c'est-à-dire à deux mètres de terre environ. Le bout de mon pied, en quittant l'échafaudage posé sur le canapé, l'avait fait dégringoler, si bien qu'une fois là-dessus nous ne savions plus ni

l'une ni l'autre comment descendre; — l'inquiétude avait commencé par nous prendre, puis la terreur, puis le désespoir. Louise D... s'était mise à pleurer la première, je n'avais rien trouvé de mieux que d'en faire autant qu'elle; les larmes avaient suivi la progression de nos sentiments et nous en étions arrivées à pousser des cris désespérés, quand tout à coup la porte s'ouvrit, le comte parut et, nous voyant juchées sur nos supports et pleurant à l'unisson, il s'écria :

— *Nom d'un fichtre!* mesdemoiselles, que diable faites-vous là?...

Nom d'un fichtre? était le juron du pauvre comte dans ses grandes colères ou ses suprêmes étonnements.

Après quoi, au lieu de nous faire un discours comme le précepteur à l'écolier qui se noie, il nous prit l'une après l'autre entre ses deux mains, nous déposa à terre et remit les Mousquetaires à leur place.

Tout était rentré dans l'ordre.

Mais le bon Theïx n'était pas moins demeuré dans ma mémoire comme un sauveur, et, à coup sûr, Andromède n'avait pas conservé une plus grande reconnaissance pour Persée que moi pour lui.

Je le retrouvai à Florence : j'avais grandi de quelques pouces et vieilli de quelques années. La ville de Cimabué et de Giotto avait déjà jeté sur mon esprit ce voile de mysticisme que je conserve encore aujourd'hui; une sorte de rêve éveillé que j'avais eu, et que je racontai au comte, le frappa tellement que, depuis ce temps, il eut pour moi une vraie déférence religieuse : on eût dit qu'il prévoyait l'œuvre pie que je devais accomplir envers lui au moment de sa mort, et plus d'une fois, sans que je comprisse ce qu'il voulait dire, il me répéta, en me regardant avec un rayon d'espérance dans les yeux :

— Marie, quelque chose me dit que c'est de vous que me viendra le repos, parce que je vous considère comme ma lumière et ma vérité.

Nous parlâmes longuement de toi, des puissances de ton infatigable charité, arbre immense au feuillage toujours vert, à la séve inépuisable, donnant la vie à mille branches vigoureuses riches de fruits d'or, symbole de la fécondité, roi de la vaste forêt qui rafraîchit celui qui passe, sans jamais lui demander d'où il vient, qui il est, où il va...

Pardonne, mon cher modèle, cette explosion de mon amour filial; mais qui, mieux que moi, peut décrire les trésors d'âme et de cœur qu'une prodigue

nature a mis en toi?.. Enfin je me hasardai à dire au comte :

— Theïx, qu'avez-vous? Je vous trouve triste, affaibli, changé...

Il me répondit avec la franchise du pauvre qui a été riche :

— Depuis le départ de votre père j'ai mal vécu, si mal vécu, que rarement j'ai mangé à ma faim!

Un frisson me fit trembler le cœur. Tu te souviens, en effet, ou plutôt tu as oublié, mémoire ingrate au bien que tu fais comme au mal que l'on veut te faire, tu as oublié que pendant les cinq années qui ont précédé ton départ, le pauvre comte venait tous les jours dîner à la maison, son couvert y était entouré de chatteries dont nous caressions ses habitudes, et les jours où tu n'y dînais pas, son dîner attendait ses ordres au lieu des tiens.

Tu étais son pain quotidien; toi parti, le pain lui a manqué, et ses prières, si ferventes qu'elles aient été, ne le lui ont pas rendu...

Car notre pauvre comte priait souvent; plus d'une fois tu l'as vu, et tu souriais de cette foi dont tu ne connaissais pas la cause, plus d'une fois tu l'as vu, frappé d'un souvenir subit, tirer de sa poche un de ces petits chapelets nommés *couronne de la Vierge*

et le dire avec ferveur. Ce chapelet était de cornaline blanche montée en argent et terminé par une grosse médaille portant d'un côté l'image de l'Immaculée Conception, de l'autre le buste du pape Grégoire XVI; ce bijou lui venait du Saint-Père lui-même et lui avait été donné après une longue conversation qu'il eut avec Sa Sainteté. Il avait une telle vénération pour ce chapelet, qu'au moment de mourir il me recommanda de le lui passer au poignet dès qu'il serait mort et de l'enterrer avec lui.

Tu verras comment, sans y réussir, j'ai tout fait pour que cette dernière volonté fût exécutée.

Malheureusement, la *couronne de la Vierge* était non-seulement un objet pieux ayant une valeur idéale, mais un bijou précieux ayant une valeur matérielle.

*
* *

Cette réponse si douloureuse, qui accusait un jeûne de deux ans, me fit une impression profonde. Malade de la poitrine, forcée d'aller passer deux mois aux Eaux-Bonnes, partant le lendemain, je ne pus offrir au comte que deux choses : la première de partager ma bourse avec lui; la seconde, de lui donner rendez-vous au couvent des dames de ***,

où je comptais habiter lorsque je reviendrais à Paris.

Il refusa les quelques louis dont je pouvais disposer, mais me promit joyeusement de venir me voir dès qu'il serait avisé de mon retour.

Le jour même de mon arrivée j'écrivis au comte; le lendemain il accourut.

Nos causeries commençaient et ne finissaient plus : ses yeux brillaient, son front s'animait, et avec un peu d'indiscrétion, posant ma main sur son cœur, j'eusse pu en sentir les battements précipités, tant mes récits sur la Terre-Sainte, mon séjour à Jérusalem, mon pèlerinage en Galilée, à Samarie et en Judée augmentaient l'espèce de vénération religieuse que lui, si pieux de nature, avait pour moi. — Il était de ces esprits croyants qui ne chicanent pas avec le dogme, mais qui, au contraire, l'admettent tout entier avec ses mystères et la touchante poésie de ses miracles. Quand une discussion sur la religion s'entamait devant lui et blessait sa susceptibilité religieuse en tournant à l'impiété, il souffrait visiblement, et, avec la naïveté de la foi, il priait énergiquement les discuteurs de cesser leur controverse : ce qu'on faisait en général à l'instant même, tant une conviction réelle est chose respectable non-seulement pour ceux qui doutent, mais même pour ceux qui nient.

Pensant l'intéresser, je lui communiquai un petit travail que j'avais fait sur la Terre-Sainte; quoique bien loin d'être un chef-d'œuvre, ce travail l'étonna beaucoup.

J'essayais d'y peindre la surprise des pèlerins français lorsque en arrivant à Jérusalem, ils trouvent la situation absolument différente de ce qu'ils ont entendu raconter en France et plus déplorable que tout ce que l'on pourrait imaginer.

D'une part, le fanatisme musulman qui empêche le progrès du christianisme et par conséquent de la civilisation; de l'autre, la jalousie des diverses communions chrétiennes qui se disputent avec acharnement les débris sacrés conquis par les croisés au milieu d'eux; enfin, la nation latine, pauvre, peu nombreuse et, pour cette double raison, opprimée et méprisée.

Plus mon récit avançait, plus son animation devenait croissante; alors le chevalier chrétien se réveillant à ma voix comme se réveillaient les croisés conduits par Godefroy de Bouillon à la voix de Pierre l'Ermite, notre Breton, enthousiaste comme un enfant ou comme un saint, était prêt à s'écrier : *Dieu le veult !* et à nouer sinon à sa ceinture l'épée du croisé, du moins à ses pieds la sandale du pèlerin.

Alors il lui prenait d'ardentes aspirations vers la vie religieuse; des velléités de se faire trappiste l'étreignaient, et cela si fortement, que les larmes lui venaient aux yeux lorsque la pensée d'une cause connue de lui seul l'empêchait de projeter quoi que ce fût pour la réalisation de son désir; il ne rêvait plus d'enterrer le reste de sa vie dans un cloître stérile en répétant la sombre psalmodie de l'ordre réformé : *Frère, il faut mourir*, mais de consacrer, au contraire, ses dernières années à l'Église militante en s'élançant vers l'Orient et en s'écriant : *Frères, il faut vivre et combattre pour le triomphe de notre sainte foi !*

Il me faisait alors une foule de questions sur la règle du patriarche d'Assise, sur la vie des religieux en Orient, sur leur utilité comme individus, sur leur but social comme Ordre : et pour moi c'était un bonheur de l'édifier sur toutes ces choses que j'avais, pendant mon long voyage en Syrie, étudiées avec une si religieuse ferveur; et comme, par un sentiment poétique peut-être encore plus que par un désir de sombre pénitence, il revenait toujours vers la Trappe, je lui peignais les franciscains non-seulement plus utiles à leurs semblables, mais encore aussi rigides que les trappistes. Je lui démon-

trais que la règle de Saint-François, qui est un culte pour la sainte pauvreté fiancée au chef de l'Ordre, était privilégiée entre toutes les règles, puisque son fondateur la reçut directement de la Vierge. Je lui parlais des jeûnes et des trois carêmes exigés par cette règle : j'insistais sur cette mission humanitaire que ces moines s'étaient imposée d'instruire les enfants, ces enfants fussent-ils schismatiques, musulmans, juifs ou latins; je lui racontais cette hospitalité modeste, mais universelle et sans contrôle, qu'ils pratiquaient vis-à-vis des pèlerins, moyennant une faible rétribution destinée à l'entretien des sanctuaires des saints lieux. Je lui rappelais qu'un frère convers était toujours, pour ainsi dire, au service de chaque pèlerin, l'accompagnant partout où il voulait aller, le prévenant du danger, mais partageant ce danger avec lui du moment où le voyageur insistait pour l'affronter; enfin, me laissant dominer par le charme d'un récit qui me rappelait des joies surnaturelles, je lui racontais diverses anecdotes de mes propres voyages, lorsque j'étais accompagnée par le bon Père Philippe, de Nazareth, qui ne m'a guère quittée pendant mon long séjour en Palestine.

A travers toutes les questions de notre ami, j'entrevoyais quelque chose de sombre et de mystérieux

qui pesait sur sa conscience, attristait sa vie et le poussait, pour échapper au souvenir de la terre, vers les contemplations célestes. A l'époque où il y avait la foi, les morts volontaires et impies étaient rares; entrer dans un couvent, c'était moralement se brûler la cervelle, et la consécration à Dieu était le suicide sanctifié, permis aux grandes douleurs. — Voyez saint Augustin, Abélard, Mgr de Rancé.

Et je suis bien convaincue d'une chose, c'est que, malgré la répugnance qu'inspirait à cette nature profondément aristocratique les pieds nus des moines et le contact du rude cilice avec ce corps qui, aux jours de sa splendeur, n'avait porté que la plus fine batiste, il eût suivi son attraction religieuse, car il n'eut point de répit jusqu'à ce que je l'eusse mis en rapport avec le Commissaire de la Terre-Sainte à Paris, le Révérend Père Fulgence Rignon; il s'enquit près de lui de la possibilité d'être admis dans l'Ordre et de partir pour Jérusalem, et il s'y fût fait admettre si les moyens ne lui eussent pas manqué, même pour entrer dans un Ordre mendiant.

Un jour, je le vis bien près de me dire adieu et de partir.

Ce jour-là, je regardai immédiatement à l'index de sa main gauche s'il avait sa bague en jaspe armorié, et mes yeux se portèrent sur la poche de son irréprochable gilet blanc pour voir si une énorme montre d'argent, qui avait pour habitude de disparaître de temps en temps, était encore dans son gousset. Ces deux objets qu'il considérait tour à tour comme la manne qui devait le nourrir, ces deux amis qui lui assuraient dans les misères extrêmes le pain dur du pauvre avaient disparu.

Un jeudi il vint au couvent, il était visible qu'il s'était par amitié pour moi condamné à une marche forcée; à travers l'essoufflement de sa poitrine haletante, je sentis le râle de la faim. J'avais quelques bijoux qui brillaient obscurément dans leur écrin sans en jamais sortir, je feignis une dette à acquitter et je le priai de me rendre le service de les aller vendre; je lui dis de prendre une voiture et de se presser.

Une heure après, il me rapportait 700 francs. Bien ravie de cette provision d'aliments pour mon pauvre Theïx, je le priai d'accepter 300 francs; après avoir refusé et lutté par de mauvaises défaites contre mes raisons qui étaient excellentes, il céda et prit à ma grande joie les 300 francs.

Le lendemain, il reparut avec sa bague et sa montre d'argent; il m'expliqua que ces deux objets, qu'il engageait et retirait successivement, l'avaient fait vivre depuis ton départ; puis il reparla plus que jamais de se faire moine. — Il avait 150 francs pour faire le voyage d'Orient; mais il fallait demander son passage gratis au ministère des affaires étrangères, qui ne pouvait accorder cette faveur qu'aux religieux ou aux ecclésiastiques trop pauvres pour accomplir leur pèlerinage sans ce secours . j'avais des amis près de l'excellent ministre Th...., je me chargeai donc de tout; mais la conscience du Breton se révoltait à l'idée de recevoir quelque chose d'un gouvernement qu'il n'aurait pas voulu servir, et cette fois encore son grand projet échoua; il me donna pour prétexte ma propre position, me disant :

— Quand vous serez heureuse, Marie, je vous quitterai.

II

Je recevais le jeudi, — outre ses visites de la semaine, il ne manquait pas un de mes jeudis.

Il fut quinze jours sans venir.

Mes amis étaient si bien habitués à le voir, que le second jeudi ils me demandèrent :

— Où est donc le comte de Theïx?

Je l'ignorais moi-même et, assez inquiète de lui, je lui écrivis.

Il me répondit poste pour poste :

« Ma chère enfant, me voici de nouveau malade, alité, en proie à une fièvre assez forte qui m'empêche d'aller chez vous; — n'ayant pas la force d'écrire moi-même, je prie une plume amie de le faire pour moi.

» S'il vous est possible de venir me voir, vous me ferez bien plaisir.

» Je vous embrasse paternellement.

» Comte DE THEÏX.

» Ce lundi matin. »

Immédiatement je lui envoyai un commissionnaire; malheureusement je ne pouvais sortir moi-même, mais je le prévins que le lendemain à midi je serais chez lui, qu'une bonne voiture nous conduirait chez Cabarrus, pour qui j'avais une double affection, une double reconnaissance et une double admiration, deux fois il m'avait sauvé la vie lorsque l'allopathie m'avait abandonnée : je ne sais pourquoi je m'imaginais que lui, plus que personne, pouvait nous guérir le pauvre Theïx.

Le commissionnaire revint avec deux lignes de lui.

« Merci, ma chère enfant, me disait-il, ne vous fatiguez pas à venir jusqu'à ma rue Saint-Gilles, car vous non plus n'êtes pas très-forte ; un omnibus qui passe devant ma porte me conduit tout droit chez le docteur : vous me trouverez là, vous attendant à une heure précise; lorsque vous arriverez, nous monterons ensemble chez lui. »

En effet, à une heure, j'arrivai rue Saint-Lazare 29 ; j'aperçus alors le cher comte s'appuyant au mur, pâle, maigri, méconnaissable, pouvant à peine marcher et comprimant avec sa main crispée les douleurs aiguës qu'il éprouvait au cœur ; il s'aperçut de mon saisissement, car il jeta sur moi ce regard rapide du malade et me dit en souriant :

—Ma pauvre Marie, vous me trouvez bien changé, n'est-ce pas ?

Je fis un mouvement de tête et m'efforçant de sourire à mon tour.

— Bah ! lui répondis-je, c'est Cabarrus qui jugera de cela ; venez.

— Je ne puis vous offrir mon bras, me dit-il, mais laissez-moi, au contraire, m'appuyer sur le vôtre.

Et il s'approcha de moi en pâlissant. Je ne fus plus maîtresse de cacher mon émotion.

— Oh ! m'écriai-je, si j'eusse su cela !

Il comprit ce que je voulais dire.

— Oui, fit-il, vous fussiez venue me prendre chez moi. Moi-même je me suis trompé : je croyais que ma toux se calmerait et je voulais vous déranger le moins possible ; mais j'étouffe réellement ; hier toute la journée et toute la nuit j'ai eu des quintes atroces, sans aucun moyen de les calmer ; lorsque

votre bonne lettre m'est arrivée je me suis cru plus fort que je n'étais, et me voilà avec un point de côté de plus!

Heureusement Cabarrus demeurait au premier étage; nous attendimes peu de temps les malades qui, nous ayant précédés, devaient passer avant nous. Pendant ces quelques moments d'attente, je m'approchai le plus près possible du comte assis dans un coin du salon, et quoique son visage fût un peu dans l'ombre, il me parut absorbé par une pensée si lourde que sa tête penchée sur sa poitrine n'en pouvait soutenir le poids.

— Mon enfant, me dit-il, c'est bien gênant de déranger un médecin de l'ordre de Cabarrus lorsqu'on est pauvre.

— Oh ! ne vous inquiétez pas de cela, lui dis-je.

— Qu'ai-je à faire après la consultation?

— Rien, mon ami.

— Comment rien?

— Non, je me charge de tout.

Au même instant le bon docteur, souriant comme toujours, entr'ouvrit sa porte pour nous faire signe qu'il était libre : il m'embrassa au front, me disant.

— Papa va-t-il bien? quand reviendra-t-il achever mon portrait dans ses *Mémoires*? Puis il tendit la

main à Theix, qu'il reconnut pour l'avoir vu une fois chez moi.

Sa première question, tant l'émaciation dénonçait la cause de la douleur et de la faiblesse du malade, fut :

— Mais, mon cher comte, quelle est donc votre façon de vivre?

Je tirai Cabarrus par la redingote : — notre pauvre ami ne pouvait répondre à cela sans mettre au jour ce qu'il cachait avec tant de soin, — sa misère.

Cabarrus cessa d'interroger le malade et se mit à l'ausculter.

L'oreille sur la poitrine du comte et les yeux tournés de mon côté, Cabarrus me faisait signe que l'état était des plus graves.

Il avait parfaitement compris ce que j'avais voulu dire en le tirant par sa redingote, car, au bas de l'ordonnance, il donna le bon pour le pharmacien.

Il m'était impossible de reconduire notre ami chez lui, j'avais un rendez-vous d'affaires au couvent; comme je n'avais pas de menue monnaie, sous prétexte de lui payer son omnibus, je lui glissai 10 francs en lui donnant une chaude poignée de main. Arrivés ensemble au boulevard, je le quittai en lui montrant la voiture que j'arrêtai d'un signe;

pour la joindre il fut obligé de marcher seul, il fit très-péniblement ces quelques pas, la main appuyée au flanc gauche et courbé de ce côté.

Le lendemain je retournai chez Cabarrus.

— Que pensez-vous du malade que je vous ai amené hier? lui demandai-je.

— Mais je pense qu'il est flambé, votre malade! il m'a tout l'air d'un homme qui se meurt de faim. Voyons, quelle est la vérité là-dessus? vous y intéressez-vous beaucoup, à votre comte?

— De tout mon cœur.

— Alors, ma petite Marie, attendez-vous à le perdre d'un moment à l'autre, c'est un corps usé; on ne peut pas donner la vie à la mort.

Malgré cette terrible condamnation, je voulus espérer encore, j'insistai et tout en insistant je mettais à nu la situation du comte : — Je n'ai pas besoin de vous dire, cher docteur, que c'est de votre part une bonne action à faire et qu'il ne vous payera jamais.

— C'est bien! c'est bien! Toutes les fois qu'il manquera de médicaments, écrivez-moi; mais, malheureusement, vous n'aurez pas à m'écrire longtemps; je vous le répète, c'est un homme perdu.

Ces mots m'allaient droit au cœur et le serraient cruellement.

- Pas d'espérance alors, demandai-je, fût-il entouré de tous les soins possibles?

— Il est trop tard.

Les médecins ont des relations si fréquentes avec la mort, qu'ils parlent d'elle avec un sans-gêne qui étonne toujours ceux qui ne sont point de leur profession.

Cette réponse si affirmative de Cabarrus, — la certitude qu'il me restait un temps bien court à voir en ce monde notre pauvre ami, si bon et qui t'aimait tant, me déterminèrent à lui faire ce que je ne lui avais jamais fait, c'est-à-dire une visite.

Il logeait rue Saint-Gilles, 11, au sixième étage, au fond d'un corridor obscur; il y avait plusieurs portes, je cherchai inutilement la sonnette et, ne distinguant pas les numéros des chambres, je frappai au hasard; à mon appel, un officier n'ayant que son pantalon rouge, et une grosse pipe à la bouche, vint m'ouvrir; je m'attendais si peu à cette rencontre et mon cœur se mit à battre à un tel point, que je ne pus articuler que ces quelques mots :

— Pardon, monsieur, je me trompe, je cherchais la chambre de M. le comte de Theïx.

— Hélas! malheureusement, ce n'est pas moi, mademoiselle.

— Vous ne pouvez pas me dire où est cette chambre, monsieur?

Je préférais interroger ce jeune homme, dans la crainte d'en trouver un autre à peu près pareil derrière ces portes inconnues.

— Mademoiselle, si vous voulez me faire l'honneur d'entrer chez moi, continua-t-il galamment, je vais appeler le garçon; il m'indiquera ce que vous cherchez et j'aurai alors l'avantage de vous renseigner exactement.

— Merci, monsieur; je vais tâcher de le trouver moi-même; excusez-moi de vous avoir dérangé.

Et, courant au bout du corridor, je rejoignis l'escalier que, par bonheur, le garçon était en train de balayer.

— L'appartement de M. le comte de Theïx? lui dis-je.

— Mademoiselle, venez par ici; il faut monter un petit escalier spécial.

Et il marcha devant moi.

En effet, c'était encore plus haut : je gravis précipitamment cette espèce d'échelle, non sans songer que le pauvre comte devait bien souffrir de monter ces sept étages lorsque après, une longue journée, il

avait erré dans les rues de Paris, mangeant peu, buvant moins.

J'avouerai que j'étais curieuse de voir à domicile cette misère si digne.

Cette fois la porte étant sur un carré bien éclairé, je ne pus me tromper.

J'entrai donc sans bruit dans la première chambre : avec notre ami, j'étais sûre de ne pas être indiscrète.

Cette première chambre n'avait pour tout meuble qu'un fauteuil extrêmement usé, mais pas encore en lambeaux, et une mauvaise table en noyer servant de secrétaire ; — sur ce secrétaire étaient placés trois objets qui juraient étrangement les uns avec les autres :

Un vieux buvard vert orné d'une couronne de comte, souvenir d'une splendeur passée;

Une bouteille à cirage servant d'encrier;

Quelques cahiers de splendide papier vélin à ses armes.

Au-dessus de cette table pendait accrochée au mur une étagère d'enfant sur les rayons de laquelle étaient symétriquement rangés une douzaine de cachets de toutes formes, dont quatre ou cinq d'argent massif; sur les uns étaient gravées deux initiales :

A. T. André de Theïx ; sur les autres ses armes complètes, ou seulement sa couronne, ou bien encore sa devise ; — au service de cette armée de cachets se tenaient couchés deux bâtons de magnifique cire d'Espagne parfumée.

Quelques études de dessins photographiés d'après nature étaient encadrées dans des passe-partout, seuls ornements du mur délabré de cette pauvre chambre, avec un régiment de pipes culottées à tous les degrés. — Malgré toutes ces pipes, pas la moindre mauvaise odeur ; cela sentait le frais, cela sentait l'air.

La porte de la seconde chambre était ouverte, le malade ne m'avait pas entendue entrer, il était assoupi dans son lit, dormant sur le dos, les bras étendus à ses côtés et la poitrine couverte d'une chemise éclatante de blancheur ; sa respiration était pénible, mais son visage calme et doux comme s'il eût été heureux. Il venait de lire un feuilleton de Fiorentino faisant ton éloge; le journal, qu'il tenait encore à la main droite, pendait à moitié hors du lit ; à son autre main était enroulée cette *couronne de la Vierge* dont je t'ai déjà parlé.

Au-dessus de la partie du lit qui touchait au mur était clouée une croix de bois noir avec un christ de

cuivre, et par chacun des bras de la croix deux photographies, la tienne et la mienne, étaient retenues au mur; une branche de buis et un chapelet de noyaux d'olives du jardin de Gethsemani reliaient ce petit trophée bénit et affectueux.

Une mauvaise commode de noyer, dont tous les tiroirs étaient ouverts à divers degrés, indiquait, ainsi que la cendre amoncelée dans la cheminée, qu'on venait de brûler un grand nombre de papiers inutiles ou compromettants.

Tu le sais, le comte de Theïx, dévoué aux Bourbons de la branche aînée, avait dans nos guerres civiles été condamné à mort.

Au fond de ces tiroirs il ne restait que du linge et des livres de piété.

En face de la cheminée, qui n'avait pour tout ornement que des fioles homœopathiques, résultat des ordonnances de Cabarrus, et des bouts de bougies sans flambeaux, se tenant debout, grâce à la cire brûlante sur laquelle on les avait plantés, se trouvait une toilette de noyer surmontée d'un marbre noir, avec des trous destinés à recevoir la cuvette et des savonnières; la cuvette était ébréchée, le pot n'avait plus d'anse; tous les ustensiles plus ou moins écornés, sans s'occuper des endroits qui leur étaient des-

tinés, se heurtaient les uns les autres, repoussés qu'ils étaient sur le côté gauche de la toilette, tandis que, sur le côté droit, était étendue une serviette parfaitement propre, quoique de toile grossière, marquée au chiffre de l'hôtesse; sur cette serviette étaient rangées, avec la symétrie militaire que mettait le comte dans les plus petits détails de sa vie, trois magnifiques brosses d'ivoire transparent comme de l'albâtre ambré, coûtant au moins 60 francs pièce, et sur le dos desquelles était gravé son blason écartelé en croix, portant au premier et au troisième deux damiers d'or et de gueules, et au second et au quatrième d'azur avec une fleur de lis et deux macles d'or, avec un troisième damier losangé en abîme. — L'écusson était surmonté d'une couronne de comte d'où sortait un bras armé; les supports étaient d'un côté un lion, de l'autre une levrette au collier de laquelle flottait une banderole avec ces mots : *A ma vie;* — la devise principale, ce que l'on appelait autrefois le cri de guerre, enveloppait la pointe de l'écusson dans ces trois mots : *Sur mon honneur*.

Près de la fenêtre étaient pendus ses vêtements si soigneusement brossés, et, dans l'imprévoyance d'une visite, ses bottes jetées contre la mu-

raille de telle façon qu'on en voyait le côté défectueux et misérable, c'est-à-dire la semelle usée, contrastant avec le dessus toujours ciré, toujours luisant.

Une vieille cravate se tordait par terre sur des chaussettes.

Je m'assis doucement près de son lit, retenant ma respiration pour ne point le réveiller, je tirai de ma poche une broderie commencée et je me mis à travailler. Au bout d'un instant il ouvrit les yeux comme s'il m'eût devinée au milieu de son sommeil.

Son beau regard devint d'une grande douceur et un sourire passa sur ses lèvres décolorées.

— Pourquoi donc ne m'avez-vous pas réveillé? me dit-il.

— Parce que, répondis-je, je connais le prix du sommeil pour les malades et les affligés.

Il laissa tomber le journal et me prit la main.

— Je me suis endormi, me dit-il, en lisant un excellent article de Fiorentino sur votre père; on en dira ce que l'on voudra, de Fiorentino, pour moi c'est un cœur reconnaissant, et un cœur reconnaissant est chose précieuse, étant chose rare; prenez-le et lisez-le.

Je pris le journal et le pliai pour l'emporter. — C'est le même que, après l'avoir lu, je t'envoyai à Naples.

Je lui demandai alors s'il avait pris les médicaments de Cabarrus.

— Vous voyez, me répondit-il en me montrant un verre à moitié vide, j'en ai encore pour jusqu'à demain.

— Eh bien?

— Eh bien, cela va mieux, mais pour le moment.

— Comment, pour le moment?

— Hélas! oui, je sens que tout est fini pour moi en ce monde, ma chère Marie, et que je vais mourir.

— Bon Dieu! quelle sombre idée avez-vous là, cher comte...

— Ce serait un grand bonheur pour moi, mon enfant, et surtout pour mes amis à qui je suis une charge... *Ah! si seulement ma cheminée était ramonée!...*

Cette phrase tant soit peu vulgaire était, pour notre cher comte, une manière d'expliquer les inquiétudes de sa conscience et l'éternelle préoccupation dont il était tourmenté.

J'avais entendu cette phrase tant de fois, que, sans connaître le fait auquel elle s'appliquait, j'en pénétrais la signification.

— Voyons, mon cher Theïx, lui dis-je, laissons là tout bagage de votre vie passée qui serait trop

lourd pour vous permettre de revenir à la santé et ne nous occupons que d'une chose, c'est de vous remettre rapidement sur pied. Surtout ne vous levez pas avant permission supérieure; tous les jours je viendrai vous voir en passant par chez Cabarrus, et comme il faut que je sois rentrée à mon couvent à neuf heures du soir, Suzanne me remplacera la nuit près de vous, et le matin je l'enverrai se reposer.

— Mais vous en parlez bien à votre aise, chère Marie! et que ferai-je pour Suzanne, moi? et puis les médicaments, et puis, et puis...

— Ne vous inquiétez pas de cela, lui dis-je, je m'en charge.

— Mais vous-même, ma pauvre amie, vous n'êtes pas riche. Croyez-moi, il est bien plus simple, puisque je suis en route, de me laisser partir tout à fait.

— Bah! lui répondis-je joyeusement en tirant de ma poche une foule de petits objets de luxe, le bon Dieu est surtout grand dans les petites choses, les grandes lui étant trop naturelles; regardez, mon ami, voilà notre affaire, je n'ai pas besoin de tout cela, moi, je ne vais pas dans le monde: je lui ai fait un si beau salut en lui disant adieu, que je n'ai nulle

envie d'y rentrer : je ne porte plus que du noir, livrée de mon cœur. Je ne trouverai jamais une meilleure occasion de me défaire de toutes ces niaiseries.

Une légère rougeur envahit son visage, qu'il couvrit un instant de ses deux mains.

— Marie, Marie, dit-il, je serais désespéré qu'un instant vous pussiez croire que j'accepterais d'un autre ce que j'accepte de vous.

Je le pris par le cou et je l'embrassai.

— Je n'ai qu'un regret, lui dis-je, c'est que mon père ne soit point à Paris; s'il y était, nous vous transporterions chez lui, et là nous vous soignerions en famille.

— Ah! votre cher père, il ne saura jamais combien je l'aime ! Quand lui écrirez-vous?

— Aujourd'hui, demain, quand vous voudrez.

— Dites-lui que je suis un peu malade, mais que je veux me guérir, ne fût-ce que pour le revoir et l'embrasser.

— Vous avez eu bien tort de ne pas partir avec lui pour Naples.

— J'avais une affaire qui m'en empêchait, et d'ailleurs je ne voulais pas être éternellement à sa charge.

La véritable raison, père chéri, c'est que tu par-

tais pour défendre une cause qui n'était pas la sienne.

— Ne parlons plus de cela, continuai-je. Que voulez-vous que je fasse pour vous distraire?

— Lisez-moi un chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ.*

Je pris le livre de Gerson, je l'ouvris au hasard.

Je lisais depuis une demi-heure à peu près, lorsque entrèrent successivement M. Bonnel, puis le comte de Pleyben, la comtesse de Morcens, et enfin la femme de chambre de la comtesse de Chabeuil.

M. Bonnel venait se mettre à la disposition du malade pour faire ses courses, M. le comte de Pleyben pour lui servir de secrétaire près de sa famille, la comtesse de Morcens pour lui faire cadeau d'un porte-monnaie, enfin la femme de chambre de madame de Chabeuil pour savoir s'il avait besoin de bouillon, de sirop, etc., etc.

Ce concours d'amis le fatiguait ; j'invitai toutes ces bonnes volontés à se retirer dans la premèire chambre, et comme madame de Chabeuil, sa voisine, paraissait vouloir se charger du département de la nourriture, nous dîmes à sa camérière ce qu'elle devait apporter

Puis, la camérière sortie, nous nous regardâmes. Je pris la parole.

— Maintenant, dis-je, la grande affaire c'est que le cher comte ne manque de rien : nous connaissons tous sa position, inutile donc de demander s'il a de l'argent, je me contenterai de demander : En avons-nous?

La montre était là, mais la bague avait disparu. M. Bonnel dit :

Moi, j'ai tout mon cœur à lui offrir et à vous aussi; mais, vous le savez, depuis longtemps le reste a été mis à son service et je n'ai plus le sou.

M. le comte de Pleyben dit :

— Moi, je puis quelques petites choses; malheureusement c'est le mois du terme, mois toujours dur pour les bourses modestes ; n'ayant que ma place pour nourrir ma famille, mes ressources sont bornées. Associons-nous.

La comtesse de Morcens dit :

— Ne vous préoccupez pas tant que cela, pour deux ou trois jours du moins; j'ai mis cent francs dans ce porte-monnaie.

Je tirai mes bibelots de ma poche et dis :

— Moi, j'ai ces valeurs que je vais vendre, et d'ailleurs j'aurai des médicaments pour rien; ensuite,

je suis très-liée avec un des cousins du comte, le général de Brévelay, et je vais lui écrire.

M. Bonnel m'interrompit.

— Ce qu'il y aurait de mieux, sauf meilleur avis, dit-il, ce serait d'installer notre ami dans la maison du docteur R***; nous n'aurions alors à nous préoccuper que du payement qui est, je crois, de cinq francs par jour.

Cette proposition fut reçue avec faveur, excepté par moi.

J'insistai sur le côté délicat qu'il y aurait, pour des amis, à laisser le comte chez lui, en concourant chacun selon la mesure de ses moyens à la dépense. Je fis observer que de quelque nom qu'on appelle la maison R***, sous quelque jour qu'on la présente, c'était toujours un hospice, et je déclarai que, connaissant la susceptibilité du comte, la proposition seule était dangereuse à lui faire. J'exposai mon plan. Libre toute la journée, je le garderais le jour. Une de mes amies le garderait la nuit, et puisque madame de Chabeuil se chargeait de la nourriture, elle nourrirait la garde-malade en même temps que le malade.

Mon observation fut prise en considération, mais le comte de Plevben proposa un amendement, c'était

de faire entrer dans notre conseil le comte de B***, très-lié avec le malade et le plus riche de nous tous, malgré un conseil de famille qui l'avait aidé à ravager ses trente-cinq ans.

Ils partirent et me laissèrent avec madame de Morcens.

La comtesse avait évidemment quelque chose à me dire. A peine fûmes-nous seules, en effet, qu'elle essaya d'aborder la question, mais je l'arrêtai.

— Avant tout, lui dis-je, madame la comtesse, permettez-moi de vous faire une observation. Vous nous avez rassurés tout à l'heure en nous disant ce que contenait votre porte-monnaie ; mais moi, qui connais la susceptibilité de notre ami, je crains qu'il n'éprouve un sentiment bien pénible en l'ouvrant et en y trouvant de l'or.

Hélas! la charité, père chéri, n'a pas toujours ce beau voile épais qu'elle jette sur son visage le jour où elle veut garder l'anonyme : madame de Morcens me répondit de manière à m'interdire toute observation à l'endroit d'une délicatesse qui, selon elle, s'exagérait en passant par mon esprit.

Dès lors je n'avais plus rien à dire, je n'étais pas en mesure de fermer la porte, fût-ce à l'orgueil, du moment où il s'était fait annoncer sous le nom de

la bienfaisance; j'allai sur la pointe du pied déposer le porte-monnaie sur la table de nuit du malade, et je revins trouver la comtesse, à qui je n'avais pas donné le temps de m'expliquer la cause pour laquelle elle était restée.

Nous nous assîmes.

— Mon Dieu, me dit-elle, je crois qu'il y a quelque chose de bien plus important que de nous occuper du bien-être matériel du pauvre comte pour les quelques jours qu'il a à vivre, ce serait de nous occuper de son salut éternel.

Je regardai la comtesse avec étonnement, ces paroles austères contrastaient si fort avec sa tenue un peu bizarre et sa physionomie sensuelle, que, malgré moi, je fis l'inspection de sa rondelette personne. Je trouvai alors, tout en jouant, la main dans la poche, avec les chétifs bibelots que j'étais si heureuse de sacrifier à notre pauvre ami, que ces grosses émeraudes entourées de perles fines, que ces bracelets d'or massif qui, pendant un an, eussent suffi à empêcher le comte de mourir de faim, ces bagues dont les chatons parcouraient toute la gamme des pierres précieuses depuis le brillant jusqu'à l'opale, en passant par le rubis et le saphir, juraient d'un juron bien autrement éner-

gique que le *Nom d'un fichtre!* du malade, avec une robe d'orléans noir crottée et frangée par le bas, un châle où le ponceau et le vert effrayaient les demi-teintes, un chapeau de satin blanc dont on pouvait, sans injure, fixer à trois ou quatre ans, ce qui est l'antiquité des chapeaux, la date de naissance. Je dois dire, il est vrai, que l'autre main, plus modeste, se cachait sous un gant contemporain du chapeau, lequel laissait, par une coquetterie assez mal entendue à mon avis, passer l'ongle rose de l'index, mais révélait en même temps le désordre paresseux de la sainte comtesse qui semblait, par la singulière pondération de sa mise, vouloir tout à la fois lutter avec les riches et ne pas humilier les pauvres.

C'était peut-être son intention : en ce cas, le Seigneur lui en sache gré!

Quant à moi, j'avoue que je déteste ces glaneuses d'agonie qui vont de chevet en chevet épier les progrès de la maladie chez leurs amis et même chez les indifférents, en murmurant à l'oreille des assistants, mais toujours assez haut pour que le malade les entende :

— Il est temps que monsieur... ou madame... se confesse!

Et qui tirent alors de leur manche un prêtre tout prêt à accomplir son pieux office, sans s'inquiéter le moins du monde si ces paroles imprudentes ou cette apparition inattendue n'ont point une influence fatale sur le malade.

Il est vrai que le soir elles peuvent dire, dans un salon qu'édifie leur piété :

— Vous savez notre pauvre comte, ou notre pauvre baronne? eh bien ! il, ou elle, allait mourir sans confession si je n'étais arrivée à temps pour sauver sa chère âme.

— Oh ! madame, lui dis-je, le croyez-vous donc si mal qu'il faille aborder dès aujourd'hui cette question ?

— Vous connaissez les sentiments religieux du comte, répliqua-t-elle un peu aigrement, une ouverture de ce genre ne peut donc que lui être agréable; quant à moi, convaincue que la mission des vrais amis de M. de Theïx était de s'occuper de son âme avant de s'occuper de son corps, j'ai déjà parlé à un jeune vicaire de l'église du Saint-Sacrement; — c'est presque un homme du monde, plutôt enjoué qu'ascétique, qui a été aumônier militaire et qui saura comment parler à un officier de cavalerie.

Et elle me disait tout cela comme si, appartenant

à une société d'assurance sur les moribonds, elle eût reçu l'ordre de ses supérieurs de faire confesser les malades que cette société s'était engagée à expédier sur le chemin du Paradis.

Malgré toutes les pensées qui se heurtaient dans mon esprit ou plutôt dans mon cœur, malgré la répugnance que j'éprouvais à entrer en quelque sorte comme complice dans cette pression religieuse que je regarde, à tort ou à raison, comme sacrilége, je m'inclinai devant la proposition de la comtesse.

— C'est bien, madame, lui dis-je, et je vous remercie au nom de notre ami ; mais il sera encore temps, je crois, de penser demain à cette visite.

Et je la saluai de manière à lui faire comprendre que je désirais rester seule avec le malade et que, jusqu'au lendemain, j'acceptais la responsabilité de son salut.

La comtesse sortit.

III

En effet, par ce sentiment naturel au cœur qui aime et qui est menacé de perdre un ami, je m'efforçais d'oublier la sinistre prédiction de Cabarrus en appelant de la science humaine à la bonté divine. Jésus m'apparaissait comme aux jours de l'Évangile, passant faisant le bien, et je me rappelai la parabole de l'homme qui eût tout quitté pour soigner son âne le jour du sabbat, et qui reprochait au divin maître de soigner les malades et de ressusciter les morts ce jour-là comme les autres jours; — je ne reconnaissais point à cette femme étrangère, se glissant impudemment entre nos amitiés, le droit, pour les cent francs qu'elle apportait, de troubler la sérénité des heures suprêmes où l'âme, près de se dé-

gager de son enveloppe terrestre, se trouve sans intermédiaire face à face avec Dieu ; — cette femme, en me quittant, m'avait laissé dans le cœur un sentiment mauvais. Il me semblait que, par la porte qu'elle n'avait pas fermée en sortant l'ange de la mort allait entrer ; — je me précipitai vers cette porte, les dents serrées, et je la poussai avec violence croyant apercevoir sur l'escalier ce roi des épouvantements. La réflexion de saint Jérôme sur sainte Paule me fit sourire d'un sourire amer, et je répétai d'après lui, glorifiant la matrone romaine :

« C'était une femme qui avait toutes les vertus *et qui n'était pas dame de charité !* »

Je rentrai dans la chambre du comte, il était réveillé.

— Enfin, sont-ils tous partis ? me demanda-t-il.

— Oui... Vous avez là d'excellents amis, mon cher comte.

— Ce sont de bons garçons ; quant à madame de Morcens, je voulais vous la présenter un jour ou l'autre, je suis bien aise qu'elle se soit présentée elle-même ; comment la trouvez-vous ?

Je fis d'un mouvement de la tête et des lèvres une réponse qui ne répondait pas.

Il continua.

— C'est une femme d'une famille très-aristocratique; elle vous plaira, j'en suis sûr : elle n'a pour moi qu'un défaut, c'est de vouloir absolument me fourrer un petit vicaire qui ne me va pas du tout et qu'elle semble conduire à la pêche des âmes : j'ai la foi, mais si pure qu'elle soit, il ne faut pas que des intelligences secondaires viennent la troubler en racornissant ma conscience. Le seul prêtre qui m'irait, tenez, ma chère Marie, ce serait le Père Fulgence, du commissariat de Terre-Sainte. — Que diable, vous comprenez, *on ne peut pas relever sa chemise devant tout le monde!*

Cet axiome, tu dois te le rappeler, était encore une des locutions habituelles de notre ami et faisait pendant au *ramonage de la cheminée.*

— Et d'ailleurs, mon cher comte, lui dis-je, il me semble que nous avons tout le temps de penser à cela.

— Oui sans doute, mais il est toujours bon de prendre ses précautions; parlez au Père Fulgence, Marie, vous me ferez plaisir.

— J'irai moi-même demain chez lui, ne vous en préoccupez point.

Puis, pour détourner sa pensée, je lui dis en lui donnant sa potion :

— Vous savez que j'ai obtenu pour Suzanne la permission de venir passer les nuits près de vous.

Pendant que je lui parlais, il aperçut le porte-monnaie de madame de Morcens.

L'objet lui était complétement inconnu.

— C'est à vous cela, Marie? dit-il en étendant la main.

— Non, répondis-je, c'est une charmante attention de madame de Morcens qui vous fait ce joli présent.

Il se mit à rire.

— Attention charmante, en effet; ne trouvez-vous pas, Marie, qu'il y aurait quelque chose de mieux à offrir qu'un porte-monnaie à un homme qui n'a pas le sou, ce serait un pain de quatre livres.

En disant ces mots il fit jouer le ressort et l'ouvrit.

Ce que j'avais prévu arriva.

A l'aspect de l'or il devint d'abord très-pâle, puis très-rouge.

Je m'élançai vers lui.

— Eh bien, qu'avez-vous donc? lui demandai-je.

Il referma le porte-monnaie sans rien dire, puis au bout d'un instant il murmura :

— *Nom d'un fichtre!* c'est dur pour un Theïx d'en être arrivé à ce degré de misère-là...

Je comprenais d'autant mieux ce qui se passait en lui, que je l'avais deviné; cependant je voulus combattre ce petit mouvement d'orgueil, et je ne sais pourquoi, le souvenir de sa vocation religieuse me vint à l'esprit comme une ironie.

— Ah! mon cher comte, lui dis-je, vous êtes par trop susceptible; l'amitié vit de sacrifices, si l'amour vit de désastres : faites à vos amis le sacrifice de recevoir joyeusement de leur main ce qu'ils sont heureux de vous donner; moi, je sais que mes jours joyeux ont été ceux où j'ai pu faire quelque chose pour vous.

— Oh! vous, Marie, c'est une autre affaire, vous êtes pauvre vous-même et par conséquent vous savez comment on donne à plus pauvre que soi; — mais les gens riches — pouah!

Il tourna la tête du côté de la ruelle en laissant tomber le porte-monnaie sur le lit : il glissa du lit sur le tapis et les cinq pièces d'or coururent les unes après les autres; je ramassai du bout des doigts ces nobles étrangères, comme les appelait le héros de Murger, et je leur dis :

— Je savais bien, mesdemoiselles, qu'on vous recevrait comme cela.

En ce moment Suzanne entra.

Tu la connais, ma bonne Suzanne,

Ou plutôt tu ne la connais pas, car tu ne l'as vue qu'un jour où elle dînait à la maison et où tu lui laissas un si tendre souvenir en lui faisant de ton auguste main une sauce pour ses asperges.

J'ai passé, tu l'as vu, rapidement, sur tous les personnages secondaires qui viennent se mêler à notre triste drame ; mais laisse-moi te raconter Suzanne, à toi, qui es à la recherche des caractères; celui-là pourra te servir peut-être : puis, les lignes que je consacrerai à cette excellente fille m'éloigneront un instant de la partie douloureuse de mon récit dont je ne me rapproche que le plus lentement possible, mais que je dois finir par aborder, puisque cette lettre a pour but de te le faire.

Tu connais Suzanne de vue, tu sais donc que c'est une femme de trente-trois à trente-quatre ans, qui a dû être très-jolie, avec ses yeux noirs, son teint mat et ses cheveux qui frisent naturellement.

C'est la fille d'un officier de la marine anglaise, qui, mis à la retraite, était venu, avec sa femme, manger en Bretagne cette petite retraite, sa seule fortune.

Ses parents, le père très-bon, la mère très-belle, n'existèrent jamais pour Suzanne qu'à l'état de légende.

Tous deux moururent lorsque Suzanne n'avait pas encore quatre ans et sa sœur Élisabeth trois.

Les deux petites filles furent non-seulement orphelines, mais sans ressources ; à peine la vente du mobilier avait-elle suffi à payer les frais de maladie et d'enterrement des deux époux, qui s'étaient suivis dans la tombe à quelques jours de distance.

Le bien qu'ils avaient fait portant ses fruits, tout le monde s'intéressait à Suzanne et à Élisabeth.

Les meubles vendus, les enfants mis hors de la maison, on prit les deux petites créatures et on les conduisit chez les Visitandines.

Le chapitre s'assembla et la communauté se demanda ce qu'elle allait faire de ces deux infortunées que le bon Dieu lui envoyait.

L'avis unanime fut d'annoncer à mademoiselle de Plabennec, grande dame très-riche et très-bienfaisante, que la Providence venait de lui envoyer une bonne œuvre nouvelle à faire.

Mademoiselle de Plabenne répondit en se chargeant de l'éducation des deux enfants et en invitant le couvent à les garder jusqu'à ce que l'on pût juger leurs aptitudes, et savoir d'elles-mêmes si la vocation les poussait à la vie religieuse.

Douze ans après, la chose était décidée : Élisabeth

qui avait quinze ans, tendait au cloître, et Suzanne, qui en avait seize et demi, tendait au monde.

On espéra cependant que les tendances mondaines de Suzanne se modifieraient.

Les deux jeunes filles furent placées chez les Trappistines, qui cherchèrent à découvrir en elles la vocation de leur Ordre.

Élisabeth l'avait instinctivement. Quant à Suzanne, quelque puissante que fût sa volonté, elle céda bientôt au côté matériel de sa nature.

Suzanne, reconnue sans vocation pour la Trappe, fut envoyée chez les Bénédictines.

Tout éplorée, elle demanda à dire adieu à sa sœur; la chose lui fut accordée, mais au moment de partir seulement, et ses yeux pleins de larmes aperçurent à peine Élisabeth, qui, d'après la sainte règle, n'eut la permission de l'embrasser qu'à travers la grille du tour : Suzanne se lamentait, criait; il lui semblait que laisser derrière elle cette sœur plus jeune qu'elle, c'était manquer aux devoirs quasi-maternels qu'elle s'était imposés; elle promettait alors tous les sacrifices, pourvu qu'on la laissât sous le même toit qu'Élisabeth; mais ce fut inutile; d'ailleurs, Élisabeth lui donna l'exemple du détachement des choses qui fait les saintes, du détachement des

créatures qui fait les martyres, et lui dit gravement ces derniers mots :

— Adieu sur cette terre, ma sœur Suzanne ; — au revoir au ciel !

Suzanne trouva que c'était un adieu bien sec et un rendez-vous bien problématique, et s'en alla le cœur brisé.

Elle essaya sa vocation dans neuf couvents qu'elle quitta successivement.

Son dernier couvent fut le Carmel, dont elle ne parlait jamais sans une exaltation qui dénonçait tout son amour.

Par malheur pour la pauvre Suzanne, sa protectrice, mademoiselle de Plabennec, entrait elle-même en religion après la mort de son père et ne pouvait plus s'occuper d'elle.

Alors la maison mère des Sœurs de***, à Guingamp, en Bretagne, l'accueillit et l'envoya à sa succursale de Paris, priant ses filles de la placer le plus tôt possible comme institutrice ou dame de compagnie, mais, en attendant, de pourvoir à ses besoins.

On la hissa dans un wagon de troisième classe avec un morceau de pain et quelques fruits secs dans un panier, quelques pièces de monnaie dans la poche, et on l'expédia à Paris.

Mais lorsque la pauvre enfant, qui mourait de faim toujours, à force de toujours jeûner, se vit à la tête de provisions qui devaient durer quarante-huit heures, elle les avala toutes d'un trait... Quant à l'argent, elle ignorait complétement ce que c'était, n'en ayant jamais vu dans ses neuf couvents, et, par conséquent, n'en ayant jamais eu entre les mains; le sien passa donc, le premier jour, dans toutes celles qui voulurent bien abuser de sa candeur, de sorte qu'en arrivant à Paris elle se trouva ayant perdu l'adresse des Sœurs de ***, une partie de son bagage, qui n'était pas lourd cependant, et ne sachant que devenir.

Elle s'assit sur une borne et se mit à pleurer.

Elle se désolait ainsi depuis un quart d'heure à peu près, lorsqu'une belle dame vêtue de noir s'approcha d'elle, suivie de sa voiture, et lui dit :

— Ne pleurez pas, mon enfant, et venez avec moi.

— Oh! oui, madame, je le veux bien! s'écria Suzanne; et elle se cramponna à la robe de la protectrice inconnue qui lui tombait du ciel.

Cette dame la fit monter dans sa voiture, et, comme si elle eût deviné tous les besoins de Suzanne, elle lui fit manger des gâteaux qu'elle tira d'un joli petit panier rebondi et tout farci de provisions

bien séduisantes pour un estomac en détresse.

— Pourquoi pleurez-vous, mon enfant? lui demanda-t-elle alors.

— J'ai perdu l'adresse de mes religieuses, madame, les Petites-Sœurs de ***. J'arrive de Guingamp, en Bretagne, où est la maison mère.

— Vos Petites-Sœurs demeurent rue de la Vieille-Estrapade, n° 2, répondit la dame.

— Comment le savez-vous? demanda Suzanne étonnée.

La dame n'eut pas l'air d'entendre et se contenta de donner l'adresse au cocher.

Suzanne, voyant que la dame gardait le silence, n'osa plus lui parler ni même la regarder.

Arrivés rue de la Vieille-Estrapade, le domestique sonna, on ouvrit; la dame fit descendre Suzanne, lui donna le panier aux provisions, une pièce de quarante francs, que la pauvre petite prit pour une médaille de cuivre, y cherchant l'image de la Vierge et n y voyant que l'aigle impérial d'un côté et l'effigie de l'empereur de l'autre; puis, l'embrassant au front, elle lui dit :

— Allez en paix, mon enfant.

Suzanne, pétrifiée de tant de bonté, après avoir mis pied à terre et aidé le domestique à porter son

modeste paquet jusqu'au tour de la communauté, pensant qu'elle n'avait pas bien remercié sa protectrice inconnue, se précipita vers la porte; mais la fée bienfaisante était déjà repartie, et la pauvre Suzanne ne revit jamais ni la belle dame, ni la belle voiture, ni le beau cocher.

La chose était demeurée dans l'esprit de Suzanne à l'état de miracle, et la *Dame noire* — c'était ainsi qu'elle l'appelait — restait pour elle un messager céleste envoyé par le Seigneur dans le seul but de lui indiquer son chemin; et, quand on essayait de combattre sa poétique croyance, elle répondait par ces paroles de l'Évangile, qui étaient si bien selon son caractère et surtout selon ses espérances : « Les » oiseaux du ciel ne sèment point, ils ne moisson- » nent point et ils sont nourris; les lis des champs » croissent, ils ne travaillent point, ils ne filent » point, et cependant Salomon, même dans toute sa » gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux; con- » sidérez donc les oiseaux du ciel et les lis des » champs, et ne doutez plus. » — Et Suzanne ne doutait pas, car elle n'avait jamais douté.

Elle fut admise dans l'humble couvent, où elle resta indéfiniment sous la protection des religieuses, tâchant de s'utiliser de son mieux.

Tu sai comment, pourquoi et dans quel but j'entrai un beau jour moi-même chez les Petites-Sœurs de ***.

Étant trop malade pour descendre au réfectoire, je restai près d'un mois à manger dans ma cellule, ou plutôt à ne pas manger du tout. C'était au point que les habitants du couvent ignoraient presque ma présence dans la sainte maison; trop souffrante que j'étais pour m'habiller, je portais une longue robe de cachemire blanc avec un puncho de même étoffe jeté sur mes épaules. Cédant aux instances d'une charmante religieuse nommée A... M..., qui avait bien voulu prendre la douce habitude de venir causer mysticisme, deux heures chaque matin, avec moi, et qui attribuait mon manque d'appétit à ma complète solitude, je me décidai un jour à descendre pour dîner; ma cellule, fort éloignée des autres, me forçait à traverser un long corridor pour joindre un petit escalier, en m'appuyant au mur à cause de ma faiblesse, lorsqu'une jeune femme qui passait me vit sur la dernière marche, poussa un *Ah!* d'une inexprimable intonation, et, les bras écartés, les yeux fixes, la bouche béante, me regarda continuer mon chemin.

C'était Suzanne, qui venait de trouver une *Dame blanche* pour faire le pendant de la *Dame noire*.

Puis, moi passée, je l'entendis, rapide et bruyante

comme un ouragan, courir par un autre chemin pour arriver avant moi au réfectoire et raconter sans doute ce qu'elle avait vu.

Et, en effet, au moment où j'y entrai, tous les yeux étaient fixés vers la porte et semblaient attendre ma venue.

Je me mis à table, sans trop me préoccuper de cette attention générale dont j'étais l'objet.

Je ne sais si tu as remarqué que des yeux qui nous regardent fixement attirent malgré nous nos regards : quoique complétement absorbée dans mes propres pensées, j'éprouvai une influence magnétique et me tournai du côté de Suzanne, qui devint pourpre d'émotion.

En remontant chez moi, je m'arrêtai un instant à causer avec sœur A... M..., qui m'était très-sympathique, lorsqu'en rentrant dans ma cellule mon pied poussa devant lui une lettre.

Je la ramassai, l'écriture m'en était inconnue; elle était fermée d'un pain à cacheter encore humide; je l'ouvris avec une certaine répugnance et je lus :

« Madame,

» Depuis que vous m'êtes apparue comme une vision céleste, je me sens vivement pressée de vous

initier à ma triste situation : retenue par un sentiment de délicatesse, j'ose à peine solliciter cette faveur ; votre bienveillance, cependant, est tellement empreinte dans votre regard, votre sourire est si émouvant, mon cœur se sentirait tellement réchauffé par ce regard et par ce sourire, si vous me preniez en pitié, que je crois que je ne me laisserais plus dominer par la pensée de désespoir qui m'absorbe ; daignez recevoir la pauvre orpheline, et vous aurez sauvé non-seulement un cœur, mais encore une âme ! Vous devez être un ange ou une déesse : tout vous est donc possible ; ne rejetez ni mes prières ni mes supplications.

» Recevez l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

» Madame,

» Votre très-humble servante,

» SUZANNE S...

» Chez les Dames de ***, au deuxième étage, n° 73.

» Paris, 12 novembre 186... »

J'appelai sœur A... M... et je lui demandai quelle était cette personne nommée Suzanne qui m'écrivait.

— Ah ! me répondit-elle, c'est une pauvre enfant que nous aimons beaucoup, malgré ses excentricités;

seulement, je ne comprends pas qu'elle ait osé vous écrire.

— Elle demande à me voir, continuai-je; envoyez-la-moi.

Presque au même instant, à travers ma porte refermée, j'entendis un pas alourdi par l'émotion, qui descendait l'escalier marche à marche; je me doutai que c'était Suzanne et je rouvris ma porte.

En m'apercevant, l'étrange fille ne fit qu'un bond de la dernière marche de l'escalier dans ma cellule, tomba à mes pieds, m'embrassa les genoux, me sauta au cou, me serra contre son cœur en criant :

— O! madame, soyez ma fée, mon ange, ma protectrice, ma déesse!... sauvez-moi! sauvez-moi!

Et, en m'adressant ces paroles sans suite, elle pleurait, sanglotait, m'embrassait, riait aux éclats.

— Voyons, mademoiselle, du calme... Que désirez-vous?

— Oh! madame, me dit-elle, je suis poussée par la fatalité à commettre une action que je trouve abominable. De famille protestante et née protestante, on m'a faite catholique; aujourd'hui je suis pauvre, maudite là-haut, sans doute, par mon père et ma mère, parce que j'ai abandonné ma religion; voilà que les protestants profitent de ma misère pour

m'offrir de l'argent si je me refais protestante; et, comme les catholiques ne m'en donnent pas pour rester catholique, j'ai bien peur qu'aidés de mes remords les protestants ne triomphent ! Eh bien, quand je vous ai vue, j'ai senti que vous seule pouviez me sauver. Les Sœurs vont probablement me mettre à la porte, leur bonté, leur charité s'étant manifestées de toutes les façons à mon égard; c'est le dixième couvent d'où je sortirai... Où irai-je? que deviendrai-je? que ferai-je, si vous ne me prenez sous votre protection?

— Hélas, ma chère enfant, lui répondis-je, vous vous adressez à presque aussi pauvre que vous; mais, comme je crois que c'est d'abord l'exaltation morale qu'il faut calmer en vous, je vais vous donner une lettre pour le Père B..., mon ami, qui commencera par vous consoler. Mais, enfin, y a-t-il indiscrétion à vous demander la cause de votre sortie successive de vos neuf couvents, et passez-vous, comme Brahma, à travers une série d'incarnations avant d'arriver à l'éternelle félicité?

Suzanne ouvrait de grands yeux et me regardait avec étonnement; il est évident qu'elle ignorait ce que c'était que Brahma et ses incarnations.

— Non, me dit-elle; je suis sortie de mes neuf couvents parce que je n'ai pas de vocation.

Et alors, en un instant, elle me raconta son histoire que je viens de te raconter à mon tour.

J'écrivis bien vite ces quelques mots pour le Père B... :

« Mon bon Père,

» Je vous prie de nettoyer à fond et de purifier la conscience tant soit peu embrouillée que je vous adresse : je ne connais goutte à cette nature-là. Peut-être est-ce une folle ; en ce cas, dites-le-moi, car je commence à avoir assez des fous. Croyez-moi votre obligée si, au contraire, vous m'envoyez une âme à consoler, un cœur à guérir, un peu de bien à faire.

» Tous les respects du cœur.

» M. A. D. »

Une heure après, Suzanne revenait tellement calme et la tête si basse, qu'elle semblait avoir reçu une douche d'eau glacée ; elle tenait à la main la réponse du révérend Père. La voici :

« C'est une excellente créature ; dirigez-la, faites pour elle ce que vous pourrez, je vous y aiderai de tout mon cœur.

» Priez pour moi.

» J. B. »

Suzanne, qui avait été sans doute fort moralisée par le bon Père et qui ne connaissait pas le contenu de la lettre, regardait avec anxiété l'effet que me produisait sa lecture; j'éprouvai, je l'avoue, un moment de satisfaction, il m'eût été pénible de repousser cette pauvre fille qui venait à moi avec l'instantanéité du fer allant à l'aimant.

— Eh bien, ma bonne Suzanne, lui dis-je, appelez sœur A... M... et revenez avec elle.

Au bout d'un instant elles rentrèrent toutes deux.

— Qu'y a-t-il donc, madame ? me dit la sœur; voilà Suzanne qui me ronge de baisers et qui me dit que vous êtes son dieu! Consentez-y, madame, cela fera que la pauvre fille en aura au moins un et ne nous demandera plus où est l'autre.

— Ma chère sœur, mademoiselle Suzanne va demeurer avec moi; de quel prix est sa pension?

— De 70 francs par mois, sans le vin, le café, le sucre et la bougie.

— Vous ajouterez cette pension à la mienne, et, si vous le permettez, mademoiselle Suzanne restera dans ma cellule toute la journée.

Sœur A... M... se retourna vers Suzanne.

— Eh bien, Suzanne, lui dit-elle, quand nous vous parlions de la Providence!

Au moment où je faisais cette question de prix à sœur A... M..., à peine savais-je comment je payerais ma propre pension, mais je ne doutais point que Dieu ne me vînt en aide et, comme saint Paul, je me dis : *Vivons au jour le jour.*

Restée seule avec moi, Suzanne perdit complétement la tête; elle se mit à danser une gigue insensée tout autour de la chambre.

Je la regardais avec un étonnement mêlé d'une certaine inquiétude : j'avais peur que cette singulière personne qui, semblable à une sauterelle, ne restait pas une minute en place, ne me fît repentir de l'imprudence que j'avais commise en enfermant dans ma cage cet oiseau turbulent.

— Voyons, lui dis-je, vous n'allez pas, je l'espère, continuer un pareil tapage. Voici saint François de Sales, asseyez-vous et lisez-le; moi, pendant ce temps, je vais écrire.

Me voyant si sérieuse, elle redevint en un instant sérieuse elle-même, s'assit sur un tabouret et se mit à dévorer saint François de Sales.

Elle tombait sur *l'Introduction à la vie dévote* et sur *les Lettres à Philocthée.*

A partir de ce moment, Suzanne ne me quitta plus un instant.

IV

Le comte de Theïx connaissait Suzanne, l'ayant vue chaque fois qu'il venait au couvent ; il l'accueillit avec grand plaisir ; après moi, c'était la garde-malade qui devait lui être le plus agréable.

Je l'installai et, la même nuit, elle commença son service.

Deux jours se passèrent dans des conditions à peu près semblables : le comte s'affaiblissait de plus en plus. J'allai chez le Père Fulgence, qui me promit de venir rue Saint-Gilles, à moins d'événement extraordinaire. Il avait gardé un excellent souvenir de ses entrevues avec le comte.

Le troisième jour, le général de Brévelay arriva et causa très-longtemps avec Theïx, mit sa bourse à

sa disposition le plus délicatement du monde, offre que le malade, quoique très-touché de la façon dont elle avait été présentée, refusa carrément; mais ce qu'il accepta, ce fut, s'il allait mieux, de passer sa convalescence au château de Lesneven où le général devait demeurer une grande partie de la saison.

Pendant ce temps-là, comme je l'ai dit, une espèce de conseil de famille s'occupait d'arrêter ce qu'il y avait de mieux à faire dans la situation du comte; ces messieurs qui le composaient avaient décidé de le conduire à l'hospice R..., et tout était arrangé pour cela.

On se réunit et l'on se demanda qui se chargerait de la proposition.

Tous les yeux se tournèrent vers moi; mais je m'y refusai, ayant été d'un avis contraire à cette translation.

Ce fut le comte de Pleyben qui se dévoua et qui annonça au malade que le docteur R..., ami du comte de B..., lui faisait offrir un lit et nous donnait, à Suzanne et à moi, la permission de nous installer chez lui.

Malgré toutes ces précautions, l'effet fut terrible; quoique muet, le comte se tourna vers eux d'un air de reproche qui voulait dire clairement : — Mais je

vous suis donc à charge! mais vous m'abandonnez donc!

Et cependant, après un instant de silence plein de frissons :

— Quand faut-il que je sois prêt? demanda-t-il.

Certaines démarches restaient encore à faire.

— Dans trois heures, dirent ces messieurs; ne vous inquiétez de rien, nous viendrons vous chercher avec une bonne voiture.

Aussitôt qu'ils furent partis, la colère se fit jour, il menaça le ciel du poing et de l'œil. Le poing tremblait, l'œil était injecté de sang.

Puis il se laissa rouler au bas de son lit plutôt qu'il n'en descendit.

Suzanne se précipita sur lui.

— Que faites-vous donc, monsieur le comte? lui demanda-t-elle.

—Moi, rien, dit-il avec une colère fiévreuse; il faut bien que je me prépare! Puis j'ai là des papiers qui ne doivent pas me quitter, que je veux emporter et ne confier qu'à Marie au moment de ma mort. Il y en a à elle, à son père. Où est-elle, Marie? m'a-t-elle abandonné comme les autres?... Je mourrai donc sans qu'elle me ferme les yeux? Pourquoi n'est-elle pas là?... — Suzanne, allez-vous-en, que je m'habille.

Suzanne sortit; mais, à travers la porte entr'ouverte elle suivait des yeux le malade et le voyait chancelant, se retenant aux meubles et, forcé de s'asseoir.

Il parvint cependant à s'habiller seul ; il choisit sa plus belle chemise, un gilet blanc, remit à ses pieds ses bottes dénonciatrices; et, dès qu'il fut prêt, il passa dans la chambre voisine et frappa doucement sur l'épaule de Suzanne, qui faisait sa prière, devoir qu'elle accomplissait aussitôt qu'elle avait un instant et qu'elle interrompait vingt fois par jour, souriant à chaque interruption comme eût souri la Charité elle-même.

Theïx lui dit d'une voix éteinte, car les efforts qu'il venait de faire l'avaient épuisé :

— Ma chère Suzanne, donnez-moi tous les papiers et une petite malle noire fermée à clef que vous trouverez dans cette armoire.

La pauvre fille le vit tellement pâle et chancelant, qu'au lieu d'exécuter son ordre, elle se leva et le soutint.

Puis, le conduisant au fauteuil :

— Restez là, lui dit-elle, ne vous fatiguez pas, ou je le dirai à madame Marie : je vais faire tout ce que vous me demanderez.

Et elle alla vers l'armoire, qui était toujours ouverte, prit les papiers, la malle, et apporta tout aux pieds du comte, qui, la voyant si empressée, reprit ou plutôt essaya de reprendre un instant toute sa bonne humeur.

— Allons, ma petite Suzanne, allons, dit-il, mettez-moi le feu à toutes ces paperasses.

Et il indiquait, pour l'auto-da-fé commandé, la cheminée de la première chambre; profitant du moment où Suzanne incendiait le monceau de lettres, toutes d'une fine écriture de femme, pour se glisser dans la sienne et pour aller chercher, sous son traversin probablement, la clef de la malle, clef qu'il ne quittait jamais.

Il revint avec elle, ouvrit la malle, et Suzanne vit dedans une douzaine de chapelets de Jérusalem, qu'elle reconnut pour venir de moi, et une certaine quantité de papiers et de parchemins portant des timbres et des sceaux; en outre, un portefeuille en cuir fermant à secret, contenant des lettres classées sous bandes, portant chacune une inscription différente, c'est-à-dire le nom des personnes qui les avaient écrites, et, sur une bande générale enveloppant le tout, ces mots tracés à la main :

« Je désire que ces papiers soient remis,

« sans être visités, à ceux à qui ils appartiennent. »

Le comte, après s'être assuré que tout était en ordre dans la malle, la referma, mit la clef dans sa poche, s'assura que les lettres de la cheminée étaient brûlées depuis la première jusqu'à la dernière, passa dans sa chambre à coucher tenant toujours la petite malle à la main, fit un effort pour écarter son lit de la muraille, prit les deux photographies qui étaient dans les bras de la croix, enleva le crucifix du mur et dit à Suzanne :

— Quand je n'y serai plus, car vous comprenez bien qu'ils me tuent en me conduisant à l'hospice, vous prendrez la photographie de Marie, je vous la donne comme à la personne à qui elle doit faire le plus de plaisir; quant à celle de son père, je veux qu'on la mette avec moi dans mon cercueil et, pour cela, je l'emporte.

Lorsqu'il détacha la croix, le buis bénit tomba dans la ruelle du lit ; le comte ne fit nulle attention à ce petit incident; mais Suzanne, scandalisée de cet oubli, se précipita sur le rameau en disant :

— Ah ! monsieur le comte, on ne laisse jamais derrière soi du buis bénit !

— Gardez-le, mon enfant, dit-il ; vous le donnerez à Marie, c'était à elle qu'il était destiné, et elle n'est pas là ! ajouta-t-il d'un ton amer.

Horriblement fatigué, il se traîna cependant vers sa toilette, décrocha un petit blason colorié et encadré, rouvrit la malle, le mit dedans, referma la malle et, se tournant vers la vieille commode, il prit dans un des tiroirs ouverts une petite Imitation de la sainte Vierge, tout usée, la mit dans le creux de sa main, frappa dessus et dit :

— Cela, Suzanne, c'est encore pour Marie.

Puis il vida sa dernière fiole homœopathique et laissa sur la table de nuit, sans même le regarder, le beau porte-monnaie de la comtesse de Morcens, qui contenait encore un louis; huit ou dix francs en monnaie blanche étaient en outre étalés sur la table de nuit.

En ce moment arrivèrent tous ces messieurs.

Je n'avais pas voulu assister à cette exécution, que je considérais comme mortelle.

Ils furent étonnés de le trouver prêt, le félicitant sur sa meilleure mine, et chacun se distribua une part de son modeste bagage pour le lui porter.

Il laissa tout prendre, excepté la petite malle, dont il s'empara avec une sorte de frénésie.

Il était impossible qu'il descendît seul. M. Bonnel et le comte de Pleyben le prirent chacun par un bras pour le soutenir, et jamais patient, marchant à

l'échafaud, ne pesa plus pâle et plus trébuchant aux exécuteurs le conduisant à la mort.

Il avait sept étages à descendre.

Ce fut la voie Douloureuse du pauvre comte.

Enfin on arriva à la porte de la rue, on le fit monter dans la voiture, il mit sa malle sur ses genoux; et, après un quart d'heure de souffrances que renouvelait chaque cahot, on se trouva en face de l'hospice.

Le comte de Pleyben descendit et alla prévenir le concierge de l'arrivée du malade, afin que l'on fît venir le directeur de l'établissement.

On connaît la cynique indifférence des gens qui se trouvent en contact fréquent avec les mourants; le directeur arriva d'un pas régulier, en disant :

— Eh bien, voyons, de quoi s'agit-il?

Ces deux messieurs, comprenant l'effet que cette question faite dans de pareils termes devait produire sur le comte, se précipitèrent pour ainsi dire au-devant de ces paroles.

— C'est M. le comte de Theïx, s'écrièrent-ils, que nous vous amenons, selon les conventions que nous avons faites hier ensemble.

Le directeur se récria sur l'état du comte, et ce fut douze francs qu'il demanda au lieu de cinq, sous

le prétexte qu'*il était incapable de se servir seul.* Il exigeait de plus le payement immédiat des quinze premiers jours.

Ce prix dépassait nos prévisions; ces messieurs d'ailleurs n'avaient pas sur eux la somme représentant les quinze journées exigées, et, malgré toutes leurs supplications, il fallut repartir.

Je ne saurais te peindre les angoisses de MM. Bonnel et de Pleyben ! Theïx pouvait expirer dans le fiacre, en pleine rue, et ils lui avaient juré de ne point le laisser mourir à l'hôpital.

Ils ne savaient plus où conduire le pauvre malade : la charité officielle avait fermé la porte au moribond et la réalité seule restait tristement assise sur le trottoir...

Alors le comte se contenta de dire, sans faire d'autre reproche que l'exclamation qui lui était échappée :

— Puisqu'il en est ainsi, conduisez-moi chez les frères de Saint-Jean de Dieu.

Ces dignes fils du pasteur de Monte Major constituent une association religieuse consacrée au soulagement des malades.

— Impossible, mon cher comte, répondit M. Bonnel ; il faut faire une demande près des bons frères,

de peur qu'ils n'aient pas de chambre vacante... M. de Pleyben va vous reconduire rue Saint-Gilles; vous vous coucherez et vous serez tout reposé lorsque je vous apporterai la réponse; je vais immédiatement chez les frères.

Ce terme moyen fut accepté par le malade, qui se contenta de faire de la tête un geste qui voulait dire :

— Patience, maintenant ce ne sera plus long!

Suzanne fut expédiée en courrier pour prévenir la maîtresse de la maison meublée de la rue Saint-Gilles que son locataire revenait.

L'excellente femme, vrai type de toutes les vertus militantes, avait vu la peine que le comte avait eue à descendre les sept étages, et avait jugé, malgré l'incalculable arriéré du pauvre comte, que ce serait bien autre chose pour les remonter; elle avait en conséquence préparé au second un appartement loué, mais dont le locataire était absent pour quelques mois.

La voiture était revenue au pas, et, malgré toutes ces précautions, le comte respirait à peine. En arrivant chez lui, on lui annonça qu'il n'aurait à monter qu'au second, nouvelle qu'il reçut avec indifférence: il avait tant souffert qu'il ne comptait plus

avec la douleur. On l'aida à monter les deux étages ; il entra dans un appartement sinon élégant, du moins propre et mieux aéré, jeta un regard de satisfaction sur les draps blancs qui couvraient le lit bien rembourré de deux matelas neufs ; mais s'arrêtant tout à coup :

— Je veux mes pipes ! je veux mes cachets ! dit-il, comme un enfant impatient qui demande ses joujoux serrés dans une armoire trop haute pour qu'il puisse les atteindre.

On se hâta de les lui descendre et, lorsqu'il les vit rangés sur la cheminée, il se mit au lit.

Pendant ce temps, Suzanne avait pris son vol pour le couvent; les distances n'étaient rien pour elle, elle s'élançait de l'Arc de triomphe à la Bastille et du Panthéon à Notre-Dame de Lorette, comme une autre aurait traversé le pont Neuf ou aurait été de la place Vendôme à la place des Victoires. — Elle tomba comme une avalanche dans ma cellule, renversant tout sur son passage, culbutant mes livres, cassant d'un seul coup tous mes crayons qui s'éparpillèrent çà et là, et, comme elle procédait toujours par exagération, dans ce cas-là, son visage et ses gestes étaient si bien en harmonie avec ses paroles, que parfois j'ai pensé que, si elle s'était adressée pour ses débuts à

un théâtre au lieu de s'adresser à un couvent, sa vocation dramatique n'eût point éprouvé tous les soubresauts qu'avait soutenus si désastreusement sa vocation religieuse.

— Oh! madame, s'écria-t-elle, en voilà un malheur!...

— Qu'est-il donc arrivé, Suzanne? demandai-je; le comte est-il mort?

— Imaginez-vous, imaginez-vous, madame, imaginez-vous... dit-elle en attachant avec des épingles un immense accroc que, dans sa précipitation, elle avait fait à son unique robe.

— Voyons, quoi? que voulez-vous que je m'imagine?

— Imaginez-vous qu'ils n'ont pas voulu le recevoir à l'hospice R... ; ils veulent douze francs par jour au lieu de cinq.

— Eh bien?

Eh bien, on l'a ramené chez lui, où il crie de toutes ses forces : Marie ! Marie ! Marie ! — Courez-y, bonne madame; s'il meurt loin de vous, il mourra désespéré.

La nouvelle était en effet désastreuse; je compris tout ce que notre pauvre ami avait dû souffrir; j'envoyai chercher une voiture, je montai dedans avec Suzanne, en disant au cocher: « Rue Saint-Gilles, 11. »

Je trouvai Theïx couché, mais plus calme, la pensée d'aller mourir chez les frères Saint-Jean de Dieu l'avait rasséréné.

A peine étais-je arrivée que madame de Morcens, prévenue du retour du malade, entra dans la première chambre suivie de son prêtre qui, sans doute pour ne pas émotionner le comte par sa présence, se fit précéder d'un grand tapage et d'un bruyant éclat de rire, disant, comme s'il fût entré chez un camarade allègre et bien portant :

— Mais où est-il donc, ce cher comte? où est-il donc ?

Je me doutai de ce que c'était, je me précipitai au-devant des visiteurs.

Je trouvai la comtesse de Morcens et le prêtre dans la première pièce.

— Eh bien , c'est nous , dit-elle d'un air de triomphe.

— A merveille, madame, répondis-je ; mais il me semble qu'il serait bien de prévenir d'abord M. de Theïx de votre présence...

— Vous avez entendu, mon ami? lui dis-je.

— Oui, c'est madame de Morcens... avec son prêtre.

— Justement.

— Quel effet vous fait le prêtre?

— Mais... celui d'un sous-lieutenant mal élevé.

— Alors, vous ne m'accuserez pas de prévention.

— En somme, puisque le Père Fulgence doit venir...

— S'il ne vient pas, j'ai mon idée.

— Dois-je faire entrer madame de Morcens et son prêtre?

— Faites entrer le vicaire, d'abord.

— Dois-je m'en aller?

— Non, restez dans la chambre voisine.

J'ouvris la porte. Madame de Morcens cria bonjour au comte, le prêtre se glissa dans la chambre, je refermai la porte sur lui; la comtesse, ayant rempli la mission qu'elle s'était imposée, me fit une révérence et vint s'asseoir à côté de moi; elle voulait sans doute s'assurer, en attendant le prêtre, *que la cheminée du comte était ramonée.*

Le prêtre resta avec le comte une heure et demie à peu près; pendant ce temps-là, M. Bonnel revint dire qu'il était impossible aux frères de Saint-Jean de Dieu de recevoir aucun malade, tous leurs lits étant occupés.

Le messager s'assit près de la comtesse, qui, par un brusque mouvement de tête, fit baisser son voile sur les yeux seulement; je ne m'expliquais pas bien

pourquoi ce voile ne descendait pas davantage, cela m'intrigua : je vis, en étudiant ce désordre artistique, deux épingles imperceptibles qui lui donnaient l'ordre, en voilant les grands yeux noirs de la belle comtesse, de laisser voir sa bouche éternellement souriante et ses dents nacrées.

M. Bonnel commença avec elle une conversation à voix basse que je me gardai d'écouter, quoique les mots *coquine*, *bras blanc*, *gorge magnifique*, parvenant, malgré moi, à mes oreilles, me prouvassent que cette causerie des plus intimes n'avait aucun des caractères de la confession.

Le prêtre sortit, son visage était radieux.

— Ça ira tout seul, ça ira tout seul ! dit-il ; c'est un brave homme que le comte ; quel mal a-t-il jamais pu faire?... Mais ce qui me plaît surtout en lui, c'est de le voir si bien entouré : jamais la charité ne s'est revêtue de formes aussi séduisantes, aussi gracieuses... Mesdames, messieurs, mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer... Madame la comtesse, je ne manquerai pas d'en faire mon rapport à M. le curé, qui vous apprécie déjà tant.

La comtesse rayonnait entre les compliments du vicaire et les sourires de ce grand enfant de M. Bonnel; elle avait réussi à sauver une âme et se disposait,

selon toute apparence, à prendre un cœur; peut-être voulait-elle monter au ciel comme la Sœur de charité et la Beauté de l'Opéra de Béranger, et, à elle seule, réunissant les deux types, être tout à la fois, dans son ascension, portée au ciel sur les ailes des anges et dans les bras des amours...

Elle sortit avec le prêtre, afin probablement d'édifier le bon ecclésiastique jusqu'à la porte du presbytère.

Pour moi, ce petit abbé à la mine rubiconde me représentait si peu l'homme selon le cœur de Dieu, que je m'étais, à son apparition, éloignée de lui avec la certitude que c'était là le dernier pilote qu'il eût fallu pour mener à bon port le navire si brisé du pauvre comte.

V

Tout le monde suivit la comtesse et le vicaire. Restée seule avec Suzanne, j'entrai chez Theïx.

— Mon cher ami, lui dis-je, il est arrivé une chose bien heureuse, c'est que vous ne serez plus dérangé.

— Comment cela ?

— Les frères de Saint-Jean de Dieu n'ont point de place ; cet appartement est libre, vous resterez dans cet appartement, et Suzanne et moi resterons près de vous.

— En effet, ma chère enfant, dit le comte, c'est, comme vous le dites, ce qui pouvait m'arriver de plus heureux. Y a-t-il encore quelqu'un dans l'autre chambre ?

— Personne que Suzanne.

— Dites-lui de ne pas nous déranger, et venez vous asseoir près de moi : j'ai à vous parler.

Je m'assis, il me prit la main.

Je le regardai : il me sourit, il paraissait intérieurement très-calme et comme éclairé par un rayon de soleil.

— Eh bien, me dit-il, ça n'a pas été du tout.

— Quoi donc?

— Ma cheminée.

Il secoua la tête.

— Le prêtre n'a pas pu entrer dedans, dit-il.

— Bah!

Il haussa les épaules par un mouvement presque imperceptible.

— C'est si vulgaire, ce bas clergé! Et puis se confesser à un homme que l'on ne connait pas, qui n'a pas déjà voyagé dans votre conscience, c'est aller chercher une consultation chez un médecin qui ne connait pas votre tempérament : aux yeux du légiste toutes les fautes sont égales; mais il n'en est pas de même aux yeux du philosophe. Dieu, qui est le sommet suprême de toutes choses, de la philosophie comme de l'ignorance, nous jugera, j'en suis certain, non pas selon les fautes que nous avons

commises, mais selon les forces ou les faiblesses qu'il a mises en nous : les péchés, et à plus forte raison les crimes, ne peuvent nous être remis que par des intelligences supérieures. Il manquera toujours au prêtre une chose pour apprécier les passions chez les autres, c'est de les avoir ressenties lui-même : ces privilégiés de la foi ont-ils jamais été domptés par l'invincible désir du bonheur terrestre, poursuivi au mépris du devoir humain et des lois sociales? ce bonheur fatal, après avoir été pour eux une source de jouissances, est-il devenu un fleuve de calamités ? D'où naît le mal, ma chère enfant, c'est que tout homme qui s'apprête à lutter contre la morale divine commence par nier cet invincible adversaire que l'on nomme Dieu, aimant mieux affirmer qu'il n'existe pas que de reconnaître cette puissance supérieure à laquelle il sent, tout en la niant, qu'il aura un jour à rendre compte de ses bonnes comme de ses mauvaises actions. Il n'y a pas de véritables athées, croyez-moi, Marie, il y a des coupables qui récusent leur juge et qui nient son existence, ne pouvant, du moment où ils la reconnaîtraient, nier son droit!

Et, d'ailleurs, continua-t-il avec un soupir, quel homme pressé par une indomptable passion, après

s'être fait son esclave en y cédant, n'est venu, lorsque cette passion a porté ses fruits, fruits du lac Asphaltique pleins de cendre et de pourriture, n'est venu, comme un enfant sans mère, pleurer au sein de la religion, accusant sa faute, palpitant de regret, grelottant de souffrance, et n'a pas, dans l'holocauste de ses remords, entrevu la présence de celui qui a lié, le jour même de la naissance de l'homme, la félicité du corps à la perfection de l'âme... Vous qui êtes toujours restée au contact des âmes pures, Marie, vous ne pouvez savoir quelle attraction le repentir a mise dans l'âme coupable pour l'âme vierge et innocente : c'est l'attraction qu'exerce la lumière sur les objets les plus matériels; les fleurs empoisonnées, elles-mêmes, se penchent pour fleurir du côté du soleil ; c'est dans la solitude et les méditations de la conscience que se passent les plus beaux et les plus saints mystères de cet amour céleste et de cette révélation instinctive qui attache l'homme à Dieu : là se réfugie le repentir, que le Christ met au-dessus de l'innocence même ; là se dévoile le malheur mérité, qui peu à peu se purifie par les châtiments du ciel, châtiments auxquels une nature sincère ne se trompe jamais en attribuant au hasard le coup de fouet qui vient de Dieu ; là, enfin, naît cette espérance puisée

au cœur même de l'Évangile, que les larmes amères et vengeresses, fussent-elles méritées, lavent le cœur coupable et le font aussi blanc devant le Seigneur que le cœur sans péché sur lequel ont roulé les saintes larmes de l'innocence.

Je regardais le comte avec un profond étonnement; jamais, dans nos banales conversations, dans lesquelles, de son côté, reparaissaient trop souvent les souvenirs militaires, jamais il n'avait abordé de pareils sujets et ne s'était élevé à cette hauteur que je le croyais incapable d'atteindre.

Il continua en appuyant sa main sur la mienne, comme un homme qui demande à ne pas être interrompu.

— Ceux qui condamnent leurs sens à se taire, accentua-t-il nerveusement, se sachant destinés à la stérilité matérielle, appellent à leur aide le jeûne et les macérations et, par conséquent, se présentent au combat avec des armes; mais connaissent-ils, eux qui ont refréné leurs passions, cet emportement des sens débordés, s'échappant dans cette plaine immense des plaisirs défendus et des voluptés interdites, ou bien ne sont-ce pas seulement des natures sèches, des cœurs sans séve, des âmes qui ne s'étant trouvées au contact de nul attrait irrésis-

tible, ne savent pas même le mérite qu'il y a de lutter contre l'ange terrible de la jeunesse; ou bien, enfin, pour eux peut-être la grâce a-t-elle illuminé d'une flamme céleste le point de jonction où l'intelligence et la volonté doivent dominer la sensibilité sensuelle. A ceux-là, une goutte de rosée céleste, remplaçant au jour de leur naissance l'eau sainte du baptême, a sans doute donné des forces inconnues; de là leur calme, de là leur incompréhensible vaillance, tandis que d'autres, dans leur chute, ont beau se déchirer les mains aux rochers et aux buissons, une fois que le pied leur a manqué, ils vont s'enfonçant de plus en plus dans l'abime.

Le jour où nous offensons Dieu gravement, en offensant gravement la morale éternelle; le jour où nous commettons à l'égard de notre semblable quelque action infâme · le jour où le côté élevé de notre nature courbe la tête, et, comme un animal immonde, se repaît de fange; le jour où notre ange gardien se voile le visage et se met à la recherche de notre conscience égarée : ce jour-là, où nous nous croyons au sommet des félicités mondaines, ce jour-là, quand Dieu que nous avons fui ne nous a pas tout à fait perdus de vue, ce jour-là éclate alors au-dessus de notre tête un orage terrible à la lueur duquel nous voyons

notre conscience revenir à nous tremblante, les yeux en pleurs, nous tendant les bras en nous ramenant le *Bien*, dont nous avons méconnu la loi. Mais pour nous purifier alors, le Bien prend la forme de la Douleur : écrasés par le poids d'un malheur inattendu, accablés par un châtiment mérité, avons-nous le droit d'espérer qu'une contrition imparfaite, dans laquelle il y a plus de regrets que de repentir, puisse nous régénérer et nous réassimiler de nouveau à la perfection que nous avons trahie ? Notre libre arbitre n'est-il point alors une aggravation de culpabilité, et nos fautes, nos erreurs, nos crimes, dont la vengeance céleste nous a fait mesurer la grandeur, deviennent-ils une offrande digne d'être mise aux pieds de ce Dieu que nous offenserions encore peut-être, si sa justice n'avait pas cité nos fausses joies à l âpre tribunal de la Douleur?...

Croyez-moi, Marie, et vous en avez un exemple sous les yeux, une poignante tristesse est le résultat du mal ; heureux ceux qui, dans cette tristesse, trouvent l'énergie de briser la chaine rouillée de leurs iniquités, et, s'absolvant par un suprême effort de leur volonté, prennent leur essor vers le cœur de Dieu. Alors, ma chère Marie, à quoi bon introduire entre la justice céleste et nos fautes une capa-

cité médiocre, un esprit étroit, incapable de comprendre tout à la fois la faiblesse de l'homme et la grandeur divine ?...

Saisie par ces paroles, qui semblaient tomber de sa bouche comme des fruits tomberaient d'un arbre secoué par la foudre, je l'écoutais encore quand il avait cessé de parler, sentant que, de son vivant, cette âme avait été lentement dévorée par quelque chose de plus mortel que la mort.

— Mais, lui dis-je avec un certain effroi. mon ami, vous mourrez donc sans être réconcilié avec notre cher Sauveur? Si ce que vous me laissez soupçonner est vrai, si vous avez commis quelque grande faute...

— Un crime, Marie !

Je frissonnai involontairement ; mais reprenant ma puissance sur moi-même :

— Si vous avez commis un crime, comment, lorsque vous vous êtes trouvé en face du Saint-Père, à qui Dieu a remis tous ses pouvoirs en ce monde, comment n'êtes-vous pas tombé à ses genoux en lui avouant ce crime et en lui en demandant le pardon?

— Je l'ai fait, — car à cette époque je voulais me brûler la cervelle; — mais le Saint-Père m'a imposé une pénitence.

— Laquelle?

— Celle de vivre! Alors il me donna cette couronne de la Vierge en me disant : Ne la quittez jamais, afin que, si votre main s'arme contre votre corps, la Vierge immaculée se trouve entre vous et le suicide. La voici! vous savez qu'elle ne m'a jamais quitté.

— Cher comte, vous rappelez-vous ce beau vers de Shakspeare que mon père nous disait un jour à propos du suicide :

Seul crime sans pardon, étant sans repentir!

— J'ai vécu! que pouvais-je faire de plus?

— Et le Souverain-Pontife, à cet ordre de vivre qu'il vous donnait, n'a ajouté aucune espérance, aucune consolation?

— Si fait : il m'a dit : — Aujourd'hui que la blessure est récente, je n'oserais la fermer par un pardon anticipé; mais laissez le temps à vos regrets de devenir des remords, et dans dix ans, dans vingt ans, quand vous aurez souffert matériellement et spirituellement tout ce que l'homme peut souffrir; quand Dieu, en preuve de sa miséricorde, vous appellera à lui, faites signe à la première âme consacrée de venir à vous, courbez la tête devant elle, et

cette âme vous pardonnera aussi complétement que je pourrais le faire moi-même ou que pourrait le faire mon bienheureux successeur.

Ce sont ces paroles qui me sont restées dans l'esprit qui font que je ne me désole pas, et que, me souvenant des promesses de Sa Sainteté, je vois l'arc-en-ciel du salut dans cette voix du Seigneur qui, jugeant que j'ai suffisamment expié sur la terre, me dit enfin : — Pécheur, viens à moi !

— Eh bien, lui dis-je, restez dans cette pieuse croyance, elle vous donnera une de ces nuits calmes comme en ont besoin ceux dont le repentir a usé les forces. Demain matin, d'aussi bonne heure que possible, je serai près de vous.

— Et ce que je vous ai laissé entrevoir, chère Marie, ne vous a rien ôté de votre amitié pour moi ?

Je lui tendis les deux mains :

— Je ne pouvais pas vous aimer il y a une heure comme je vous aime maintenant, mon cher comte ; car, il y a une heure, je n'avais pas idée de ce que vous aviez souffert.

Je quittai Theïx, le laissant sous la garde de Suzanne.

Je sortis de la chambre du comte sous le poids d'une préoccupation immense ; à peine si mes jambes

pouvaient me porter, et, à coup sûr, j'aurais roulé dans l'escalier, tant j'avais les yeux aveuglés, si je ne me fusse tenue d'une main à la rampe et de l'autre appuyée à la muraille. Quand j'arrivai à la rue, tous les objets tournaient autour de moi, et j'eus peine à retrouver mon chemin pour aller prendre l'omnibus près de la Bastille.

Pardonne-moi, père chéri, de mêler ainsi les choses les plus opposées et de faire de l'omnibus un pendant au char ailé des séraphins déjà prêts à emporter l'âme de notre ami. Mais ce mélange c'est la vie, et je crois que l'âme y gagne quelque chose : si une belle voiture à deux chevaux m'eût attendue à la porte de l'humble maison de la rue Saint-Gilles pour me reconduire chez mes pauvres Petites-Sœurs de ***, je doute que mes pensées eussent été les mêmes que celles qui me suivirent dans ce cercle populaire où, moyennant trente centimes, on fait de l'aristocratie bourgeoise.

Je ne puis dire quels étaient mes compagnons de voyage; si l'omnibus était vide ou complet; mes compagnons de voyage étaient les fantômes vagues et étranges dont le pauvre Theïx avait peuplé mon imagination.

—Un crime! me disais-je incessamment, un crime!

Quel était ce crime ? Tu comprends bien que cette question, si souvent que la répétât ma mémoire à mon intelligence, ne soulevait pas le moindre coin du voile derrière lequel ce crime, quel qu'il fût, était caché. Comment le comte, si bon, si loyal, si brave, si rude dans le conseil, si doux dans la réprimande, avait-il pu commettre un crime, c'est-à-dire une chose que réprouvent tout à la fois les lois de l'homme et la morale ? Pour la première fois, et au moment de mourir, ce cygne qui m'avait toujours paru aussi blanc que l'hermine, symbole de sa chère Bretagne, me faisait entendre son chant, chant de mort annonçant l'approche de l'ange des ténèbres qui venait me l'enlever : mon cœur se serra, de grosses larmes me vinrent aux yeux et je m'accommodais dans l'angle du fond pour caresser tout à mon aise ma douleur, quand j'entendis la voix du conducteur me crier : — Hé ! votre place, là-bas ! la dame du fond !

Je voulus compter trente centimes qui s'échappèrent de mes mains, tombèrent çà et là, et, pendant un instant, mirent le trouble dans la machine roulante, amenant une agitation aussi polie qu'empressée entre les crinolines que les femmes baissaient et les bottes que les hommes levaient; tout le monde con-

tribua à les retrouver et ils arrivèrent au complet dans la main du conducteur, qui me descendit, rue de Vaugirard, 158, au commissariat de Terre-Sainte. Je voulais, quelque chose que m'eût dit le comte, avoir la parole du digne religieux pour le lendemain.

Par malheur, le lendemain le Père Fulgence avait une conférence et ne pouvait s'absenter. Cette impossibilité, qui semblait venir de la fatalité, me désola.

Je rentrai au couvent et je fis prier l'aumônier de venir au parloir. L'abbé connaissait le comte de Theïx et il était Breton comme lui; comme lui il avait une nature droite, loyale et simple. Je le priai de m'accompagner le lendemain chez le comte, mais l'aumônier devait être à Vincennes à neuf heures du matin pour dire la messe aux soldats; je me contentai donc de lui présenter une faible offrande, le priant de dire sa messe du lendemain à l'intention du comte, tandis que, profitant de la messe du couvent, je communierais pour lui.

Il me le promit et je me retirai dans ma cellule.

Quoiqu'un peu rassurée par la promesse que m'avait faite l'aumônier de dire une messe pour mon pauvre Theïx et par celle que je m'étais faite à moi-même de communier à son intention, je n'en demeurai pas moins dans une très-grande anxiété; seulement alors, me

ressouvenant, je voyais non pas clair dans la vie de notre ami, mais, à certains tressaillements, je reconnaissais ces douloureuses morsures du remords que j'avais prises pour les lancinantes piqûres de la douleur physique.

Je priai une partie de la nuit et m'endormis seulement vers le jour.

En toute hâte je m'habillai de blanc et j'allai communier.

Lorsque je sortis de l'église, il était huit heures et demie.

Comprenant avec quelle impatience le comte devait m'attendre, je fis approcher une voiture, mon costume ne me permettant pas de prendre un omnibus, comme je le faisais les jours ordinaires pour ménager ma pauvre bourse, et je m'acheminai vers la rue Saint-Gilles.

Suzanne m'attendait sur le palier du second étage.

Dès les premières marches je vis ses bras s'agiter comme des télégraphes et j'entendis sa voix, qu'elle tâchait de voiler tandis que ses yeux m'embrasaient de leurs flammes, me criant : — Oh ! comme vous êtes belle : vous avez l'air d'un ange.

— Bien, Suzanne !... mais le comte?

— A propos, venez, donc madame, venez donc !

Jamais je n'ai vu le comte si méchant, il s'impatiente, il dit que vous l'oubliez ! Faut-il qu'il soit ingrat, hein? Il voulait que j'allasse vous chercher... j'ai cru que je deviendrais folle... Mais vous voilà! que vous êtes belle... et comme personne ne vous ressemble!

— C'est vous, ma chère Suzanne, qui ne ressemblez à personne; mais voyons, me laisserez-vous passer? vous m'impatientez avec vos embrassades.

En même temps j'entendis la voix du comte qui disait :

— Est-ce elle enfin?

— Oui, c'est moi ! lui criai-je; et je courus vers son lit pour l'embrasser.

— Qu'avez-vous donc fait, méchante, pour venir si tard?

— Mais il n'est que neuf heures.

— Vous m'aviez donné votre parole d'être ici à huit.

— Je n'ai eu la messe qu'à sept heures et demie.

— Ah ! vous avez entendu la messe... vous avez bien fait, mon enfant... Embrassez-moi.

— Et même j'ai communié pour vous.

— Voilà donc pourquoi vous êtes en blanc ; je n'espérais pas vous voir ainsi, c'est un bon présage.

Et, depuis que vous avez communié, qu'avez-vous fait?

— J'ai pris une tasse de lait froid.

— Et après?

— J'ai fait un gros bouquet de lis pour la sainte Vierge.

— Et après?

— Comment, après!

— Oui, qu'avez-vous fait après?

— Rien.

— Avez-vous parlé avec beaucoup de monde?

— Non. J'ai dit à la sœur A... M... de prier pour vous et de vous bien recommander à toute la communauté, afin que vous guérissiez promptement.

— Et puis?

— Et puis je suis venue.

— Vous êtes bien sûre alors que rien ne vous a effleurée depuis la sainte Eucharistie?

— Mais non : je vous arrive toute blanche, escortée des prières de mes petites religieuses et parfumée des lis de la sainte Vierge.

— Embrassez-moi encore et tendez votre robe blanche, mon petit ange, pour que j'y jette toute ma suie.

Je l'embrassai comme on embrasse un oiseau qu'on aime, prêt à s'envoler pour ne plus revenir.

— Asseyez-vous là, Marie. Ne m'interrompez pas dans le long récit que j'ai à vous faire et pour lequel il me faudra toute ma force, et surtout regardez-moi bien en face.

Je me sentis prise d'une certaine crainte.

— Mon Dieu, lui dis-je, allez-vous encore vous exalter comme hier?

Il fit un signe impératif de la main en me disant :

— Laissez-moi achever.

Puis il continua :

— Puisque les prêtres que j'ai vus ne me conviennent pas, puisque le Père Fulgence ne peut pas venir, écoutez-moi, je vais tout vous dire.

Je me levai épouvantée.

— Mais, malheureux! taisez-vous, au nom du ciel! je ne suis pas digne d'entendre vos aveux : je ne suis ni prêtre, ni abbesse, ni consacrée, et je ne pourrais vous donner l'absolution.

— Pauvre chère belle enfant! me dit-il avec son plus doux sourire.

Puis, reprenant le ton de la prière :

— Encore une fois, écoutez-moi, Marie. Puisque la Providence, à cette heure suprême, vous assied à mon chevet, je vais vous conter une histoire terrible que vous redirez à votre père quand je serai mort;

lui, qui a l'intuition des choses vraies, en tirera, j'en suis convaincu, des enseignements précieux.

— Mais, mon ami, réfléchissez donc...

— J'ai réfléchi, et depuis hier je suis décidé.

Mon silence indiqua que je me rendais, et, après m'avoir laissée dire un *Souvenez-vous*, le comte commença.

VI

— Je suis de Saint-Pol-de-Léon, c'est-à-dire, comme vous le savez, d'une des plus vieilles villes du Finistère, et ma famille compte parmi les plus anciennes familles de Bretagne. Je vous ai ennuyée bien souvent, chère Marie, à vous raconter les légendes qui autorisaient mes aïeux, à propos d'un dragon tué, à entrer à cheval et tout armés dans les églises; ce n'est pas aujourd'hui le moment de me rappeler toutes ces vanités passées, hochets de l'enfance.

Cependant, je suis forcé de vous dire quelques mots de ma famille et de la façon dont je fus élevé.

Je suis né en 1805; mon père, vieux serviteur de la monarchie, n'avait jamais voulu porter les armes sous l'Empire; il vivait retiré dans un antique château

à un quart de lieue de la ville, sur la route de Plougoulm : notre fortune pouvait être de quarante à cinquante mille livres de rentes en terres.

Mon père dépensait la moitié de cette fortune, à peu près, et employait le surplus en bonnes œuvres.

— Mon père, mon grand-père et moi, disait-il, avons toujours eu assez de la moitié de notre revenu pour vivre ; j'espère bien que mon fils fera comme moi. Il est donc inutile de doubler une fortune dont nous n'arrivons à dépenser que la moitié.

Cette générosité faisait que mon père, quoique d'une nature sévère et rude, était adoré.

Je fus jusqu'à l'âge de sept ans élevé par ma mère. A sept ans, on me donna pour précepteur un abbé qui avait refusé le serment en 1793 ; — un palefrenier qui avait servi dans les dragons fut mon maître d'équitation, — et un prévôt de régiment retiré à Plougoulm me donna des leçons d'armes.

Jusqu'à douze ans, je mangeai à part avec une sœur cadette, ne voyant mon père que pour le saluer, le matin, et lui souhaiter la bonne nuit, le soir.

Nous ne l'appelions ni mon père, ni papa, mais : Monsieur le comte.

A douze ans, mon père donna l'ordre que l'on m'apprît l'histoire des originaux des vingt-deux por-

traits qui se trouvaient dans la grande salle du château et dont le dernier, en remontant vers la tige de notre arbre généalogique, portait le costume du treizième siècle. La tradition de la famille voulait qu'il fût mort à Tunis, avec saint Louis, en 1226.

En même temps, on me mit entre les mains le traité du blason du *Père Ménétrier*, avec invitation de l'apprendre par cœur.

A partir de douze ans, je mangeai à la même table que mon père. L'abbé, qui jusque-là avait pris ses repas avec moi, y mangea aussi, et je ne me rappelle pas qu'une seule fois nous nous soyons assis, pour le déjeuner ou le dîner, sans que l'abbé ait dit le *Benedicite*, ni que nous nous soyons levés sans qu'il ait dit les *Grâces*.

Les Bourbons étant rentrés en France, mon père me destina à l'état militaire. Il m'envoya au collége Henri IV, avec ordre de me préparer pour Saint-Cyr. — Je passai mes examens et j'entrai à Saint-Cyr en 1821.

La guerre d'Espagne ayant été décidée, mon père vint à Paris tout exprès afin de solliciter pour moi, de Mgr le duc d'Angoulême, la faveur de servir sous ses ordres.

J'avais toujours été excellent cavalier, et, *malheu-*

reusement, très-bon tireur. Je fus nommé sous-lieutenant dans le 7ᵉ hussards.

Le hasard me donna pour capitaine le fils d'un émigré à peine plus âgé que moi de trois ou quatre ans. Il s'appelait Raoul de Nérondes. Il devait son grade à la faveur, mais le hasard voulait que sous tous les rapports, courage et instruction, il le méritât.

Son seul défaut était d'être joueur.

Or, comme son père n'avait d'autre fortune que sa part du milliard qui avait été distribué aux émigrés, c'est-à-dire une cinquantaine de mille francs qui, placés sur État, à 5 pour cent, lui donnaient 2,500 livres de rentes, les ressources qui lui venaient de sa famille étant nulles, il n'avait, pour faire face aux hasards du jeu, que sa paye de capitaine.

Outre ma paye, mon père me faisait 500 francs par mois, et comme, tout au contraire de mon capitaine, je ne jouais jamais, je me trouvais avoir toujours quelques louis au service de Raoul.

Vous savez que la campagne de 1823 ne fut qu'une promenade militaire de Bayonne à Cadix; le seul engagement un peu sérieux qui eut lieu fut l'affaire du Trocadéro.

L'infanterie seule y donna : ce qui n'empêcha point Raoul d'être décoré.

Je vis sans envie aucune cette faveur lui tomber du ciel; mais il n'en fut pas de même d'un vieux chef d'escadron nommé Boyer, qui avait fait sous l'Empire les campagnes de 1806 à 1815, qui n'était que simple chevalier et qui, ne fût-ce que par rang d'ancienneté, avait des droits à être nommé officier.

Le mot de *blanc-bec* sortit de la bouche du vieux grognard et fut rapporté à Raoul. Raoul, horriblement susceptible sur le point d'honneur, alla, la main au schako, demander une explication à son supérieur : celui-ci, trop franc pour dissimuler sa mauvaise humeur, ne nia rien. Raoul écrivit au ministère de la guerre pour donner sa démission : elle fut acceptée, et Raoul, en costume bourgeois, alla annoncer au chef d'escadron qu'il ne faisait plus partie de l'armée, laissant derrière lui deux amis exerçant des fonctions civiles, chargés par lui de demander satisfaction au vieux soldat qui l'avait insulté.

L'arme qu'il avait choisie était l'épée.

Le chef d'escadron reçut le défi avec une satisfaction visible; il y avait à cette époque un antagonisme terrible entre les officiers de l'ancienne et de la nouvelle armée. Il accepta toutes les conditions que

lui offrirent les témoins de Raoul, et prit pour ses témoins le second chef d'escadron et le colonel, vieux soldats comme lui.

Je n'avais jamais fait d'armes au régiment, ne voulant pas donner la mesure de ma force, et, cependant, je ne sais comment ma réputation de bon tireur s'y était établie.

La veille du jour où Raoul, excellent tireur lui-même, devait se battre, il vint me prier de faire des armes avec lui pour se remettre la main, me dit-il, et surtout pour s'exercer avec un homme dont le jeu lui était inconnu.

Je fis ce que je pus pour me récuser, disant que j'avais, je ne savais pourquoi, une invincible répugnance à faire des armes avec un camarade; mais Raoul, voyant dans cette répugnance un refus de lui rendre un service, était tout près de se fâcher lorsque je cédai à ce désir.

J'exigeai, du moins, que personne n'assistât à notre séance.

Nous primes des fleurets et, seul à seul, nous nous essayâmes.

Raoul était ce que, en termes de salle d'armes, on appelle un *toucheur;* moi, au contraire, j'étais un *pareur.*

Il n'y avait pas grande différence entre nos deux forces ; seulement mon jeu, plus prudent, était en même temps plus dangereux que le sien.

Je le touchai cinq fois contre lui trois.

Pendant notre assaut, qui avait duré une dizaine de minutes, il avait avisé dans un coin de ma chambre une paire d'épées de duel ; il les décrocha, les essaya l'une après l'autre et, les trouvant admirablement en main, me pria de les lui prêter.

C'était encore là un de ces services que je n'aime pas à rendre et que cependant il est si difficile de refuser à un ami. J'avais, au reste, acheté ces épées chez Lepage en passant à Paris, et elles étaient encore vierges.

— Prenez-les, mon cher Raoul, lui dis-je, et, pour vous-même, tâchez qu'il n'y ait pas mort d'homme.

— Oh ! ma foi, mon cher André, me répondit-il, quand deux adversaires sont sur le terrain, chacun y est pour sa peau, et bien niais est celui qui ménage celle de l'autre. Je ferai de mon mieux pour n'y pas rester, voilà ce que je puis vous promettre.

Le duel eut lieu le lendemain matin. Raoul, dans ses loisirs de garnison, avait eu, pour étudier l'art de l'escrime, un temps que les fréquentes batailles de Napoléon ne laissait point à ses officiers. Dès les

premières passes, il fut visible que Raoul était d'une force supérieure à celle de son adversaire. A la troisième botte, il lui passa son épée au travers du corps.

Le vieux chef d'escadron resta debout juste le temps de dire :

— C'est tout de même embêtant, pour un vieux soldat qui a vingt ans de service, d'être tué par un *blanc-bec* qui n'a jamais vu le feu !

Et il tomba tout d'une pièce, comme tombaient les gens de ce temps-là.

Il était mort !

Dix minutes après, Raoul entrait chez moi, et, comme je le suivais de l'œil sans lui rien demander, il alla remettre les épées à leur place en me disant :

— Vous avez de rudes épées ; si jamais je me bats encore ce sera avec elles, je vous en réponds.

— Et le chef d'escadron Roger ?

— Il m'a appelé *blanc-bec* encore une fois, mais c'est la dernière.

Je compris tout.

Il vint à moi, me tendit la main en signe de remercîment, alluma un cigare et sortit.

Mais presque aussitôt il rouvrit la porte.

— Où dînez-vous aujourd'hui, Theïx ? me dit-il.

— Mais à la table d'hôte, comme d'habitude.

— Je n'y veux pas dîner, cela aurait l'air d'une forfanterie... Dînez donc avec moi; nous irons dans quelque cabaret où nous serons seuls.

— Alors venez me chercher à cinq heures.

— Je viendrai.

Il sortit.

J'allai aux épées, je les détachai de leur clou, je les tirai du fourreau l'une après l'autre : l'une d'elles avait sur sa lame la trace du sang à plus de trente centimètres de hauteur...

Puis je pris une lime à ongles et je fis une marque à la garde de cette arme pour la reconnaître quand le sang serait effacé.

Vous savez ou vous ne savez pas, chère Marie, que les tireurs ont l'habitude de marquer ainsi toute épée qui a tué un homme.

Ensuite j'allai faire un tour à la promenade.

La délicatesse m'avait empêché de demander à Raoul sur ce duel des détails qu'il m'eût certainement donnés, après la manière dont je lui avais vu prendre la chose ; mais, au bout du compte, ces détails, j'aimais mieux les tenir d'un autre que de lui.

Je rencontrai un des deux témoins de Raoul et je l'interrogeai.

Les choses s'étaient passées selon les plus strictes règles de l'honneur, quoique Raoul, ayant pu, aux premières passes, reconnaître sa supériorité, aurait dû peut-être ménager son adversaire.

Mais on se rappelle ce qu'il avait dit : — Sur le terrain, chacun pour sa peau...

Il avait troué la peau de son adversaire et avait rapporté la sienne saine et sauve ; à son point de vue, il n'y avait rien de mieux. Au reste, le régiment était partagé en deux camps.

Tous les vieux soldats donnaient raison au chef d'escadron Roger et le plaignaient.

Tous les jeunes officiers qui dataient de la Restauration avaient pris parti pour Raoul.

J'étais naturellement avec les jeunes officiers, quoique, du fond du cœur, je déplorasse l'événement.

Je rentrai, afin que Raoul me trouvât chez moi en venant m'y chercher.

A cinq heures précises il ouvrait ma porte.

— Eh bien, me dit-il, me voilà. Avez-vous faim ?

— Mais je mangerai, soyez tranquille.

— Moi je dévorerai ! c'est incroyable comme cela creuse l'estomac de tuer un homme...

Je ne répondis rien, mais j'avoue que je trouvai la plaisanterie de mauvais goût.

— Allons, lui dis-je en me levant.

Nous gagnâmes le faubourg et nous nous arrêtâmes à un restaurant fort renommé, près de la rivière.

On nous servit dans une petite chambre donnant sur un paysage tranquille comme une églogue de Virgile.

Puis, le dîner terminé, dîner pendant lequel Raoul dévora, comme il avait dit :

— Et maintenant que vous avez fait la folie de donner votre démission, quels sont vos projets? lui demandai-je.

— D'abord, la folie de donner ma démission, vous en eussiez fait autant que moi à ma place, mon cher André : c'étaient vingt duels au lieu d'un; car, voyant que je ne me battais pas quand on m'insultait, c'était à qui m'aurait insulté. Non, je suis d'un caractère fort résolu et j'en ai pris mon parti à l'instant même.

— Sans regret?

— Je ne dirai pas sans regret. Capitaine à vingt-six ans, protégé comme je l'étais, je pouvais être colonel à trente, ce qui est assez joli. Mais, que voulez-vous, la vie a deux faces : celle-là a cessé de me sourire; regardons l'autre.

— Et quelle est l'autre?

— L'autre, mon cher, la voici. Je n'ai pas le sou, c'est vrai; mais j'ai vingt-six ans, on me dit quelquefois que je suis beau garçon, j'ai pris au régiment ces airs vainqueurs qui séduisent les femmes; je suis baron, je porte un vieux nom, j'ai la croix de la Légion d'honneur : c'est plus qu'il n'en faut pour séduire la fille de quelque riche industriel ou de quelque bourgeois millionnaire qui voudra être appelée *madame la baronne...* Si elle est laide, on l'enfermera dans sa chambre; si elle est bête, on lui mettra un bâillon; si, au contraire, elle est spirituelle et jolie, nul ne s'enquerra d'où elle sort. — Les tulipes les plus estimées, mon cher, poussent dans le fumier...

— Et où comptez-vous trouver ce trésor?

— En province; vous vous figurez bien que je n'irai pas chercher cela à Paris. J'ai une prétention, c'est que ma femme, quelle qu'elle soit, belle ou laide, spirituelle ou bête, soit à moi et rien qu'à moi; or ce n'est pas vis-à-vis des Parisiennes, en général, car la bienheureuse exception règne partout, qu'il faut avoir de ces sortes de prétentions; d'ailleurs, pourquoi tomberais-je sur une exception? Ce n'est plus là une affaire de duel; là on ne tue pas son homme à la première passe.

— Alors vous retournez à Bourges? — Raoul était de Bourges.

— Je retourne à Bourges, près de mon bonhomme de père; nous allons à nous deux grignoter ses pauvres 2,500 livres de rentes, jusqu'à ce que je rencontre une des trois brebis qui décorent le blason de ma ville natale. Aussitôt que je l'ai trouvée, je vous écris, et comme Bourges est une ville de garnison, vous vous souviendrez, si le 7e hussards vient à Bourges, que vous avez votre billet de logement chez votre vieil ami Raoul de Nérondes.

Il me tendit la main, je lui donnai la mienne.

— C'est parole donnée, dit-il.

— C'est parole donnée, repris-je.

— Mais parole d'honneur?

— Parole d'honneur.

— *Blanc-bec* qui s'en dédit! ajouta-t-il en riant et en répétant le malheureux mot qui avait été la cause de son duel.

Le même soir, il me faisait ses adieux et partait pour Bourges.

Six mois après, je reçus une lettre conçue en ces termes :

« La brebis est trouvée!... La toison est plus

épaisse que fine; mais, à défaut de cachemire, on fera du mérinos.

» N'oubliez pas votre parole; sinon, partout où je vous rencontre, je vous traite de *blanc-bec*.

» A vous.

» RAOUL DE NÉRONDES. »

Quatre ans s'écoulèrent. Le régiment, après avoir fait cinq ou six garnisons, partit en destination de Châteauroux. Dans l'intervalle, j'étais devenu capitaine à mon tour, et j'avais appris par ma sœur la nouvelle que mon père était très-souffrant; mais comme elle ne disait pas qu'il manifestât le désir de me voir, je n'avais point osé retourner à Saint-Pol-de-Léon sans y être appelé par lui.

J'avais vingt-quatre ans. — Ravagé par le malheur et par le remords comme je le suis aujourd'hui, je puis dire que, sous mon élégant uniforme de hussard, j'étais alors un des plus jolis officiers que l'on pût voir, et une foule de bonnes fortunes m'avaient donné, sans influer sur ma nature, droite jusqu'à la rigidité, une trop bonne opinion de moi, peut-être.

J'arrivai à Châteauroux, où je ne connaissais âme qui vive.

A cette époque, on logeait les officiers dans les

meilleures maisons de la ville, et, presque toujours, ils étaient admis à la table de leurs hôtes. Ceux qui n'avaient point cet honneur se réunissaient dans une maison qu'on louait à cet effet et où un cuisinier préparait leurs repas en commun, ou bien ils dînaient à quelque table d'hôte.

Je reçus un billet de logement portant le nom de M. de Chenevière, rue du Pilier, n° 20.

Je suivais la rue du Pilier, en quête de mon n° 20, lorsque je vis un lieutenant du régiment qui faisait le même chemin que moi.

— Où allez-vous, Firmain? lui demandai-je.

— Ma foi, mon capitaine, je cherche la route de Saint-Denis.

— Vous êtes logé hors la ville?

— A la dernière maison.

— Avez-vous un bon logement?

— Cela m'en a tout l'air, voyez.

Et il me présenta son billet.

Je le pris et lus :

« *M. le baron Raoul de Nérondes voudra bien recevoir et loger chez lui, pour deux jours et deux nuits, M. Firmain, lieutenant au 7e hussards.*

Je m'arrêtai.

— Comment! repris-je. — Raoul de Nérondes, —

est-ce que, par hasard, ce serait notre Raoul de Nérondes qui a quitté le régiment après avoir tué le chef d'escadron Boyer?

— Je ne sais, mon capitaine. — J'ai entendu parler de l'affaire; mais il y avait déjà un an que le chef d'escadron était mort quand je suis entré au régiment.

— Le baron Raoul de Nérondes, ce doit être cela, — au Colombier.

Alors, comme si la fatalité m'eût poussé, me retournant vers mon jeune camarade :

— Écoutez, mon cher lieutenant, lui dis-je, je crois connaître M. Raoul de Nérondes; il me serait agréable de loger chez lui, tandis que ce logement-là ou tout autre doit vous être parfaitement indifférent à vous?

— Parfaitement.

— Eh bien, changeons de billet; il est évident qu'on ne m'aura pas logé plus mal, moi qui suis capitaine, que vous qui êtes lieutenant : voici le mien, donnez-moi le vôtre.

— Avec bonheur, capitaine.

Et nous échangeâmes nos billets.

Nous continuâmes à faire route ensemble; le lieutenant trouva son numéro 20, sonna et disparut.

J'arrêtai un bourgeois qui passait et je lui deman-

dai des renseignements sur M. Raoul de Nérondes et sur sa maison.

La maison, il n'y avait pas à s'y tromper, était la dernière de la rue, on l'appelait le Colombier ; elle attenait au cimetière.

Quant à M. Raoul de Nérondes, c'était un ancien militaire ayant épousé la fille, très-riche, d'un célèbre industriel de Châteauroux.

C'était cela de tous points : je remerciai mon cicerone et je m'acheminai vers le logement.

J'avais laissé, bien entendu, mon hussard et mes chevaux à l'auberge, puisque nous devions continuer notre route deux jours après ; j'allai à pied, le nez en l'air, et j'arrivai ainsi au lieu indiqué.

Je ne vis rien qui justifiât le titre de *Colombier* que portait la maison ; mais une grille élégante donnant sur la grande route et, au bout d'une belle allée de tilleuls, une maison moderne, de belle apparence, ayant deux façades ; puis, de l'autre côté d'une grande cour, des écuries et des remises.

Je sonnai à la grille.

Le retentissement de la sonnette fut accueilli par les aboiements d'un chien d'arrêt qui apparut à l'extrémité de l'allée de tilleuls, aboiements auxquels répondirent les glapissements de toute une meute.

Un domestique en petite livrée vint m'ouvrir.

— C'est ici la maison de M. le baron Raoul de Nérondes? lui demandai-je.

— Oui, capitaine, répondit-il.

— Veuillez lui annoncer, je vous prie, le vicomte André de Theïx, et dites en passant, aux chiens, que je suis un ami de leur maître.

— Venez, capitaine... Eh ! tenez, fit le domestique en se retournant, voici monsieur lui-même à la fenêtre.

Et, en effet, sur un balcon venait d'apparaître Raoul, avec un de ces pantalons de cheval qu'on appelle *charivaris*, en manches de chemise et en bonnet de police comme s'il était encore au régiment. Il était en train de se faire la barbe et tenait à la main un rasoir.

— Que le diable m'extermine si ce n'est pas André ! s'écria Raoul en me reconnaissant.

— Eh oui, mon cher Raoul, lui-même.

— Eh ! arrive donc : c'est de ce matin seulement que j'apprends que notre régiment passe à Châteauroux ; mais je t'annonce une nouvelle, c'est qu'il y reste, et j'allais m'habiller et aller au-devant de lui, car je me rappelais la parole engagée entre nous et je me souvenais que j'avais oublié de t'écrire que je n'habitais plus Bourges, mais Châteauroux.

— S'il y reste, cher ami, ce n'est pas la peine de m'installer chez vous ; nous allons nous établir en table d'hôte.

— S'il y reste, dit Raoul, raison de plus pour que tu loges chez moi. Ah ! nom d'un nom ! te voilà donc !

Et Raoul quitta la fenêtre, se précipitant par les escaliers pour venir au-devant de moi.

En effet, le lendemain, le régiment reçut contre-ordre, resta en garnison à Châteauroux, et, quelque discrétion que j'y misse, Raoul s'obstina à me garder chez lui.

Je m'étais aperçu que pendant notre séparation, notre amitié, au lieu de diminuer, avait grandi ; nous nous étions quittés nous disant *vous*, et nous nous retrouvions, Raoul me disant *toi*.

Je résolus de ne pas rester en arrière.

— Eh bien, cher ami, lui dis-je, il paraît que tu n'es pas mécontent de la seconde face de ta vie ; nom d'un fichtre ! tu es passé du Thésée à l'Hercule Farnèse...

En effet, Raoul avait grossi, et relativement à l'élégant capitaine de hussards qu'il faisait quatre ans auparavant, il était devenu une espèce de cuirassier avec de grosses moustaches , de gros sourcils, des yeux à fleur de tête et des bras de fer.

— Oui, dit-il, je m'embête affreusement, et tu sais combien ça engraisse de s'embêter... Mais te voilà ! ah ! nom d'un tonnerre ! je te tiens et je ne te lâche pas : nous allons fumer, monter à cheval, chasser ; j'ai une meute, tu as dû l'entendre quand tu as sonné : imagine-toi qu'il y a dans la forêt de Châteauroux des sangliers gros comme des baudets ; il n'y a pas de chasse où ils ne m'éventrent quatre ou cinq bêtes. Ah ! dis donc, toi qui es du Finistère, tu devrais bien me faire venir une douzaine de chiens bretons.

— Rien de plus facile. Je dois aller un de ces jours à Saint-Pol, voir mon père, qui est malade ; je te ramènerai tout ce que tu voudras.

— Eh bien ! mais, que faisons-nous sur la porte?

— Je te le demande.

— Imbéciles que nous sommes, entrons. As-tu faim ? as-tu soif? Que veux-tu? de l'absinthe, un grog, du vin d'Espagne avec des biscuits ; ou, ce qui vaut mieux que tout cela, un joli bifteck avec un bon verre de médoc, hein?

— Je t'avoue que je mangerais volontiers un bifteck.

— Holà, Victor! holà, Joseph ! à la cuisine, à la

cave, au grenier, sens dessus dessous la maison ! c'est un ami... Vive le 7e hussards !

— Tu es donc toujours fou ?

— Moi, ah bien oui ! — Je suis devenu aussi sage que feu Socrate.

— Allons donc.

— Tu verras cela dans six mois. Tu me feras concurrence. Il est vrai que tu n'es pas marié, toi, cela te préservera peut-être : ce qui avait surtout contribué à la sagesse de Socrate, c'était Xantippe.

— Mon cher Raoul, tu ferais bien de remonter à ta chambre, de faire ta barbe et de me dire où je puis me laver la figure et les mains.

— Pardieu ! dans mon cabinet de toilette. Viens, nous causerons pendant que tu te débarbouilleras. On ne trouve pas souvent l'occasion de causer en province... et puis on va te préparer ton appartement.

— Voyons, sois franc, en venant chez toi, te gênerai-je ?

— Bon, me gêner ! j'ai de quoi loger tout l'état-major. Tu auras pour toi seul : chambre à coucher, salon, cabinet de toilette... Où est ton hussard ? où sont tes chevaux ?

— Tout cela est resté à l'hôtel Sainte-Catherine ; j'avais peur de t'encombrer.

— Eh bien, tout cela va venir ici.

— A qui ce joli parc sur lequel donnent tes fenêtres?

— A toi, à moi, mon cher, à tout le monde... c'est le cimetière.

— Nom d'un fichtre ! ça n'est pas gai.

— Bah! au bout de huit jours tu n'y penseras plus; c'est une économie du papa beau-père; tu comprends bien qu'il ne m'a pas consulté pour cela; c'était fait avant le mariage : il a trouvé ce terrain-là pour rien, tout le monde n'aime pas à être le châtelain du donjon des morts. Il l'a acheté et a fait bâtir cette maison-là dessus : ça sert à Georgine.

— Qui est-ce, Georgine?

— C'est mon *épouse,* mon cher, comme disait mon beau-père ; je n'ai jamais pu le décider à dire *ma femme.* Sois tranquille, on ne l'invitait qu'aux quatre grandes fêtes de l'année. Il est mort, il ne reviendra plus, même si on avait l'imprudence de l'inviter.

— Et en quoi le cimetière peut-il servir à madame Georgine?

— Elle apprend le paysage depuis quinze ans, ça lui fait des études de saules pleureurs et de cyprès; puis, de tous les monuments qu'elle a sous les yeux, elle en compose un de fantaisie pour

le jour où je lui ferai le plaisir de lui dire adieu.

— Comment, le plaisir de lui dire adieu ? j'espère que vous n'en êtes pas là.

— Non, je plaisante ; nous nous adorons, au contraire. Nous sommes cités, dans tout Châteauroux, comme la fleur des ménages. Elle quête, elle donne le pain bénit une fois par an aux Cordeliers, elle entend tous les sermons à la mode, et tous les dimanches *elle est en tenue pour la messe des bourgeoises*, qui se dit à huit heures du matin ; tu la verras à dîner.

— Pas auparavant ?

— Auparavant si tu veux.

— Comme tu ne m'as donné aucun détail sur elle, tout me sera surprise.

— Je croyais t'avoir dit que la laine était plus épaisse que fine.

— Essaye donc de faire un portrait moral et physique d'après cela.

— Eh bien, mon cher André, je vais te la peindre en deux mots : elle n'est ni belle ni laide, ni brune ni blonde, ni grande ni petite, ni sotte ni spirituelle, ni ignorante ni instruite; c'est la fille d'un marchand de draps en gros, mariée sous le régime dotal, ayant un million de dot, excellente fille,

excellente épouse, et qui serait excellente mère... si elle avait des enfants.

— Comment, tu n'as pas d'enfants?

— *Dieu n'a pas béni notre union*, comme disait le curé de Saint-Christophe, que j'ai mis à la porte parce qu'il voulait absolument que ma femme se confessât de mes péchés en même temps que des siens; et que, après lui avoir demandé si elle ne m'avait pas fait d'infidélités, il tâchait de savoir si je lui étais fidèle. Un jour, je l'ai attrapé par le bras et je lui ai dit: « Monsieur le curé, vous êtes trop curieux! Si ma femme me fait des infidélités, je la tuerai, elle et son amant. Vous en serez donc averti comme tout le monde par la feuille, comme on dit à Châteauroux. Quant à ce que je fais, moi, je vous le dirai quand j'irai à confesse : vous risquez donc de ne pas le savoir de sitôt. » Sur quoi, je lui ai lâché le bras; il est sorti de la maison comme un trait d'arbalète et n'y est jamais rentré. Le lendemain, je l'ai rencontré, il portait son bras en écharpe, il paraît que je l'avais serré très-fort.

— Mais si ta femme est pieuse, comment a-t-elle pris cela?

— Elle en a rattrapé un autre, mon cher! Celui-là, non-seulement il est moins curieux, mais c'est

un saint homme, le curé des Capucins ; et puis, il a un avantage sur l'autre, c'est que sa cure est plus rapprochée du Colombier que celle de Saint-Christophe, et que ma femme, tout en allant se confesser, peut songer dans la même journée à faire des confitures lorsque c'est la saison, ou des cornichons qu'elle réussit à merveille ; tout est donc pour le mieux, car mon brave curé des Capucins, que j'aime beaucoup, au lieu d'apporter le trouble dans la maison, y apporte la paix.

— La paix !... as-tu donc besoin que l'on apporte la paix dans ton intérieur ?

— Non ; mais tu sais, il n'y a ciel si pur qui n'ait son nuage, et dans le ciel du mariage il n'y en a pas qu'un seul, il y en a deux — celui de monsieur et celui de madame : — de sorte que lorsqu'ils se rencontrent poussés par deux courants contraires, tu connais la théorie de l'orage, le frottement détermine l'électricité, et, patatras ! le tonnerre tombe !... mais, rassure-toi, jusqu'à présent il n'a tué personne. — Ah çà ! mais, voyons, ce bifteck viendra-t-il ?

Victor parut.

— Que désire monsieur ?

— Mordieu ! je désire le déjeuner d'André.

— Monsieur, il est servi.

— A la bonne heure. Victor, je vous marque un bon point, vous n'êtes que d'une heure en retard. Ah ! c'est que, vois-tu, en Berry, la lenteur est un signe de prudence.

—Ce n'est pas ma faute, monsieur ; c'est madame qui a ordonné le repas, et puis, aujourd'hui, il y a la lessive.

— Ma femme ! comment a-t-elle su que j'avais un hôte ?

— Je lui ai demandé la clef pour aller à la cave ; alors elle m'a interrogé ; je lui ai dit qu'un ami de monsieur, un officier de son régiment, était venu le voir, et elle a voulu, du moment que c'était un ami de monsieur, s'occuper elle-même du déjeuner, et elle m'a fait monter du vin de Ville-Dieu.

— Hein ! que dis-tu de cela? s'écria Raoul.

— Mais je dis qu'elle est charmante, ta femme.

— Non ! il est dit que le diable connaîtra peut-être quelque chose à ces créatures-là ; mais l'homme, ah bien oui !

— Tu me présenteras à elle, j'espère.

— Ma foi, je n'en sais rien.

— J'ai des remerciements à lui faire.

— Sais-tu que tu es devenu bien joli.

— Raoul...

Et je sentis le rouge me monter au visage ; le baron s'en aperçut.

— Ne vois-tu pas que je plaisante ?

Puis, ouvrant la porte :

— Georgine ! cria-t-il, Georgine ! où que vous soyez, venez ici et tout de suite !

Une porte s'ouvrit et madame de Nérondes parut sur le seuil.

— Que me voulez-vous, monsieur ? demanda-t-elle avec une voix d'une douceur parfaite.

— Ce que je veux ? je veux, madame, vous présenter l'ami dont vous avez bien voulu vous occuper et qui a des remerciments à vous faire.

Je m'inclinai.

— Je ne mérite aucun remerciment, si ce n'est de votre part, mon ami. Je n'avais pas vu monsieur, je ne le connaissais pas, je ne savais pas et ne sais pas encore son nom ; seulement, Victor m'a dit que c'était un ancien compagnon d'armes à vous, un vieux camarade de régiment, j'étais loin de me douter...

— Que vous verriez un jouvenceau de vingt-quatre ans qui rougit comme une jeune fille quand on lui dit qu'il est joli garçon.

— Raoul !... m'écriai-je.

— C'est bon, les femmes voient bien cela sans qu'on le leur dise. Va maintenant, va à tes affaires, fais-toi belle pour le dîner, et exhibe le nouveau produit de madame Rouet, l'habilleuse de toutes les beautés de Châteauroux. Que la voiture soit prête à sept heures, nous irons faire une promenade aux environs.

— Les choses seront faites comme le désire monseigneur.

Madame de Nérondes fit une révérence et rentra chez elle.

Son mari la suivit des yeux jusqu'à ce que la porte de la chambre se fût refermée.

— Tout miel! dit-il avec un mouvement d'épaules. — Viens déjeuner.

— Montre-moi le chemin.

Il passa devant, je le suivis.

Ma présentation à madame de Nérondes s'était faite dans de si singulières conditions, que j'en étais tout troublé encore; j'avais vu mon hôtesse comme à travers un voile : elle m'avait paru avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans; ainsi que me l'avait dit son mari, elle n'était ni belle ni laide, ni brune ni blonde, ni grande ni petite; en la voyant passer dans la rue je n'y eusse fait nulle attention. Le regard,

cette lumière de l'âme, m'avait paru éteint comme celui d'une myope, et cependant ce regard, dans un moment où son mari tournait les yeux d'un autre côté, s'était fixé rapidement sur moi et m'avait enveloppé des pieds à la tête. Une espèce de fluide électrique m'avait alors subitement envahi. Mes yeux s'étaient fermés comme ils eussent fait en rencontrant un rayon de soleil dans un éclat de miroir, puis, lorsqu'ils s'étaient rouverts, je vis ceux de madame de Nérondes noyés dans le vague, et sur ses lèvres, une seconde entr'ouvertes comme pour laisser voir une rangée de perles ou pour mordre dans un fruit, un sourire banal avait reparu.

Madame de Nérondes était vêtue d'une longue robe de chambre traînante sous laquelle étaient cachés ses pieds; cette robe de chambre avait de larges et longues manches qui lui couvraient les mains, elle descendait sans dessiner la taille, le ruban destiné à lui servir de ceinture flottait, pendant, derrière son dos. Madame de Nérondes était restée dix minutes à peine en ma présence et en celle de son mari : seulement, dans ce court intervalle de dix minutes, elle avait trouvé moyen de nouer sa ceinture, dénouée aussitôt, mais qui avait eu le temps de révéler une

taille fine et cambrée ; de retrousser sa manche jusqu'au coude et de montrer une jolie main bien attachée à un poignet délicat et à un bras blanc et rond ; enfin, en se retournant pour rentrer dans sa chambre, elle était parvenue sans affectation à relever sa robe et à montrer un pied chaussé d'une pantoufle de satin bleu, de même nuance que la robe de chambre, laquelle faisait valoir un bas de soie couleur de chair soigneusement tiré sur une jambe fine et nerveuse.

J'avais vu tout cela : taille cambrée, main délicate, bras rond, pied d'enfant et jambe fine ; mais son mari aurait juré que je n'avais rien vu, n'ayant rien vu lui-même.

Quant au regard, non-seulement il m'avait ébloui pendant la durée d'une seconde, mais il m'éblouissait toujours, et, tout absent qu'il était, il me faisait cligner les yeux.

Nous arrivâmes à la salle à manger : on voyait que non-seulement le couvert avait été surveillé par l'œil d'une femme, mais même mis par la main d'une femme.

Je crois que jamais je n'ai fait — cela tenait-il à la disposition d'esprit dans laquelle je me trouvais — je crois que jamais je n'ai fait un déjeuner si complétement savoureux.

Vin, bifteck, fruits, café, tout me parut non-seulement bon, mais excellent.

— Allons, allons, me dit Raoul, je vois avec bonheur que tu as toujours ton bel appétit d'autrefois ! Eh bien, mon cher, que veux-tu, à défaut d'autres distractions nous aurons la table : en province, c'est le temps le mieux employé que celui où l'on mange, et l'on mange bien chez moi, ma femme y veille.

— Ta femme est un trésor, mon cher, et tu ne me sembles pas l'apprécier à sa valeur.

— Ne va pas lui dire cela, elle te croirait. Peste ! elle n'est déjà que trop disposée à faire sonner le million qu'elle m'a apporté en mariage... Le fait est qu'elle a du bon et du mauvais, qui se sont tenus jusqu'ici, ou plutôt que j'ai tenus jusqu'ici en équilibre. J'espère qu'elle inclinera du côté du bon ; dans le cas contraire, j'ai encore ma cravache du régiment.

— Tais-toi donc, Raoul ? est-ce qu'un homme bien élevé dit de ces choses-là.

— Mon très-cher, je t'attends après quatre ans de mariage.

— Je ne me marierai probablement jamais.

— En effet, pourquoi te marierais-tu, tu seras riche un jour. Ton père...

— Ah! que ce soit le plus tard possible! — Il

me laissera à peu près un million et demi de terres.

— A partager avec ta sœur.

Je secouai la tête.

— Ma sœur a la vocation — elle se fera religieuse aussitôt ses vingt et un ans accomplis.

— Alors reste garçon, mon cher! donne ta démission le jour où tu seras riche, car rien n'est bête comme d'être soldat en temps de paix; et comme, en temps de guerre, on ne peut, à soi seul, tuer tous les ennemis, c'est un enragement perpétuel. Tu t'amuseras avec tes trente ou quarante mille livres de rentes. Je voudrais bien donner ma démission d'homme marié et garder le million, moi...

Je me levai. — Certaines choses me choquaient dans cette conversation de Raoul : je trouvais, je l'avoue, sa morale un peu relâchée.

— Voyons, cher ami, lui dis-je, mon soldat va arriver avec tout mon bazar.

— Ah! c'est juste, il faut que je te montre ton établissement; viens avec moi.

La maison, comme dans presque toutes les villes de province, était coupée en deux par un corridor sur lequel donnaient les portes des différentes pièces des appartements.

Un des côtés de ce corridor était occupé par les

deux chambres à coucher et les deux cabinets de toilette de Raoul et de sa femme, séparés par un salon.

L'autre côté se composait d'une grande galerie avec des portraits, des armures, des trophées d'armes grecques, turques, circassiennes, arabes, françaises. Poignards de toutes espèces, pistolets de tous calibres, fusils de toutes les époques, depuis les mousquets à rouet jusqu'au système Lefaucheux.

Dans les intervalles étaient des têtes de sangliers ornées de leurs défenses, et les massacres de cerfs tombés sous les balles de Raoul, avec des inscriptions indiquant la date et les circonstances de leur mort.

Après la galerie, destinée à servir de fumoir les jours de réception, venait mon appartement, composé d'un petit salon pouvant tenir lieu de cabinet de travail, de la chambre à coucher et du cabinet de toilette.

Chacune de ces pièces avait une sortie sur le corridor, chaque porte ayant pour pendant une porte de l'autre appartement.

Tout cela était meublé sinon avec cette élégance artistique qui distingue les salons parisiens, du moins avec ce confort provincial qui annonce la maison abondante et même luxueuse.

Les fenêtres de la galerie, celles de mon salon et de ma chambre à coucher donnaient sur le cimetière.

— Mais, dis-je en riant à Raoul, je vais empêcher madame de Nérondes de continuer ses études de paysage ?

— Pourquoi cela ? demanda Raoul. Ne lui reste-t-il pas la galerie.

En ce moment, j'entendis sur le piano une ritournelle rapide et brillante, suivie de ce charmant morceau de Weber intitulé *l'Invitation à la valse*, morceau qui venait de faire son entrée dans les salons de Paris, où l'on jouait la musique allemande en opposition avec la musique italienne.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je à Raoul.

— Quoi ?

— Mais cette musique.

— C'est Georgine qui s'amuse.

— Comment, c'est ta femme ?...

J'écoutai.

— Mais, mon cher, reprit-il, Geórgine a été élevée dans une des premières institutions de Paris, c'est une digne pensionnaire de madame Dumay. Elle chante de grands airs : élève de madame Dorus, tout simplement. Elle parle — quand je te dis qu'elle parle — elle baragouine l'anglais, l'italien ; un peu d'alle-

mand écorché par là-dessus, et tu auras une juste idée de la valeur de *mon épouse*. Avec cela, mon cher, cuisinière, un véritable cordon-bleu, comme son aïeule, qui a débuté dans le monde entre deux casseroles.

— Tu plaisantes?

— Non, ma foi! — mais cela tient à ce qu'elle est gourmande elle-même.

Je regardai Raoul.

— Que veux-tu? continua-t-il, elle est comme moi, elle s'ennuie, circonstance atténuante.

Pendant ce temps, j'écoutais le développement du morceau de Weber; c'était joué avec une irréprochable correction, mais il y manquait ce sentiment profond de mélancolie que le musicien-poëte imprime à son œuvre; il y manquait ce parfum de sentimentale rêverie qu'on respire dans la patrie de Charlotte, de Grilpalzer, de Wilhem Meister, et quelqu'un qui n'aurait pas connu la composition de Weber, à la façon dont elle était exécutée, n'aurait pas su y reconnaître ces notes plaintives que se renvoient les cavernes du Drakenfels, la grotte de la Lorély et les échos de Schœnbrunn.

J'écoutai cependant le morceau jusqu'au bout avec un certain intérêt.

— Tu aimes la musique? me dit Raoul.

— Et toi? lui demandai-je en riant.

— Moi, dit-il, je suis comme le roi Charles X : *je ne la crains pas*, c'est tout ce que je puis faire pour elle.

Comme le morceau finissait, on sonna à la grille. Le chien de chasse recommença son sabbat, la meute lui répondit en chœur.

— C'est ton hussard avec tes bagages, dit Raoul. C'est à toi ces deux chevaux? Un alezan et un noir?

— Oui.

— Je t'en fais mon compliment.

Il ouvrit la fenêtre :

— Les trois chevaux à l'écurie, Joseph! Les malles ici, Victor!

— Mon cher, je m'épouvante de l'embarras que je vais te causer.

— Ah! tu les as toujours? s'écria Raoul sans me répondre.

— Qui? quoi?

— Les fameuses épées.

— Oui.

— Eh bien, quand tu voudras me faire un cadeau, mais un véritable cadeau, tu me les donneras.

— Eh! parbleu, je te les donne.

— Vrai?

— Sans doute.

— Hé ! Victor ! ici les épées.

Victor entra avec mes deux fusils de chasse, mes pistolets de combat, mes pistolets d'arçon et mes épées.

En quittant le régiment, Raoul avait emporté ses armes, sabres et pistolets d'arçon, qui faisaient déjà partie du trophée.

Il y marqua la place des épées, puis il envoya Victor chercher un marteau et des clous, voulant les accrocher sans retard et lui-même.

— Tu aurais dû faire une marque à celle dont je me suis servi, dit Raoul ; il est toujours bien de connaître, sur deux épées, celle qui a tué un homme.

— La marque est faite, lui dis-je.

Et je la lui montrai.

Il la prit, la tira du fourreau et regarda le fer.

— C'est drôle, dit-il avec la plus profonde indifférence, que les traces du sang ne s'effacent jamais ; tiens, le fer est entré jusque-là.

Et il me montra du bout du doigt la ligne tracée par le sang au tiers de la lame à peu près.

— Remets donc cette épée au fourreau, lui dis-je, elle me fait mal à voir, dans tes mains surtout.

— Je ne te croyais pas si femmelette que cela.

Et comme Victor entrait avec les clous dans une main et le marteau dans l'autre, il prit le marteau et se mit à enfoncer les clous.

Puis il plaça les deux épées en croix à la portée de la main.

*
* *

En disant ces derniers mots, et peut-être en mémoire du fait qu'ils rappelaient, le comte de Theïx laissa tomber sa tête sur son oreiller en disant :

— Pardonnez-moi, ma chère Marie, mais j'ai besoin d'un peu de repos.

Et comme il fermait les yeux :

— Voulez-vous essayer de dormir? lui demandai-je.

— Non, mais laissez-moi regarder un instant au dedans de moi-même.

Le pauvre comte était très-pâle, excepté aux pommettes des joues, plus enflammées que jamais, les paupières de ses yeux et les artères de ses tempes battaient comme si le sang eût voulu en jaillir.

Sans rien deviner positivement encore du drame qu'il allait me raconter, je commençais à voir des ombres sanglantes dans l'obscurité, et je pressentais quelque sombre catastrophe entre ces trois personnages que la fatalité rapprochait ainsi.

Je profitai de cette interruption pour préparer au malade une potion calmante et, quand il rouvrit les yeux, il me trouva le verre à la main.

Il la prit et but.

— Mais, cher comte, lui dis-je, fatigué comme vous l'êtes, vous devriez, je crois, abréger le récit que vous tenez à me faire, et passer par-dessus quelques détails, si intéressants qu'ils soient.

Il essaya de sourire.

— Je ne suis pas un aussi habile metteur en scène que votre père, Marie, et ce n'est pas dans un pareil moment que je chercherai à glisser de l'art dans le terrible drame que je vous raconte ; mais pour que vous puissiez apprécier le rôle que chacun y a joué, je dois ne rien omettre, et certains détails qui, peut-être, font longueur à vos yeux, sont nécessaires aux miens, non pour ma justification, — le moment venu, vous verrez que je ne chercherai pas à atténuer mon crime, — mais pour que vous puissiez tout voir au point de vue de la justice divine, qui a tout vu et par conséquent qui sait tout.

— Ce récit vous fatigue énormément, mon ami.

— Oui, mais il me soulage ; soyez tranquille, Dieu me donnera la force d'aller jusqu'au bout.

— Et moi, mon cher comte, je n'ai pas besoin de

vous dire à quel point il m'intéresse : ainsi, quand vous voudrez le reprendre, je vous écouterai.

— Donnez-moi mon verre, afin que je boive le reste de ma potion, et soyez assez bonne pour envoyer Suzanne m'en chercher une pareille.

Je passai dans la chambre à côté et je trouvai Suzanne en prière, comme toujours.

Je lui transmis le désir du comte, qu'elle s'empressa d'accomplir. Je rentrai dans la chambre et j'allai m'asseoir près du lit.

— Votre main, Marie, me dit le comte.

Je la lui donnai.

— *Agnus Dei qui tollis peccata mundi*, fit-il, *ora pro me!*

Et il continua, comme s'il eût repris des forces dans cette courte prière •

VIII

Je demandai à Raoul la permission de rentrer dans ma chambre et de m'y reposer un instant ; la fatigue fut le prétexte ; le besoin de songer, la cause.

Songer à quoi ?

Je n'en savais rien moi-même, mais il me semblait que depuis le matin il s'était fait un changement dans ma vie, que quelque chose d'étranger y était entré et y vivait ; et cependant il ne s'était passé qu'un événement bien ordinaire. — J'avais revu un ancien camarade, et cet ancien camarade m'avait présenté à sa femme, laquelle n'était remarquable sous aucun rapport.

Aussi cette sorte de trouble de mon esprit, je dirai presque de mon cœur, existait-il sans que j'en pusse déterminer le motif.

C'était un de ces éblouissements comme on en a parfois après un sommeil agité, où la tête vous tourne, où le cœur vous manque, où l'on est obligé de s'asseoir en fermant les yeux.

Et, en effet, en rentrant chez moi, je m'assis en fermant les yeux.

Alors je vis une forme bleue qui passait devant moi; la tête en était perdue dans une espèce de nuage d'où sortaient seulement deux rayons lumineux qui, par mes yeux, essayaient de pénétrer jusqu'à mon cœur. — Je baissai les paupières pour les éviter, et alors, je vis une main et un bras nus sortant d'une manche retroussée ; — un petit pied chaussé d'une pantoufle de satin, s'attachant à une jambe fine dont les premiers linéaments accusaient la rondeur. — Tout cela miroitait dans ma vision, sans tenir à un corps, — puisque je ne voyais pas la tête d'où sortaient les rayons, puisque je ne voyais pas le second bras, puisque je ne voyais pas le second pied, — mais seulement des portions isolées sur lesquelles venaient se jouer les plus vives et les plus intelligentes lumières du soleil. Il me semblait voir un tableau de Van Dyck, ébauché, et dont il n'y aurait eu de faites que les parties qui m'apparaissaient; mais ces parties étaient com-

plétement achevées, tandis que le pinceau de l'artiste n'avait pas même tracé sur la toile grise le contour du reste du corps.

Et cela, — par quel lien d'idée autre que celui de la mémoire, c'est ce qu'il me serait impossible de dire, — cela me rappelait une étrange esquisse de David représentant, ou plutôt devant représenter le *Serment du jeu de paume*, et dans laquelle il n'y avait, comme dans mon imagination, que des portions achevées, tandis que tout le reste disparaissait dans la nuit.

Peu à peu cette vision s'effaça au son d'une musique vague, dont je n'eusse pu préciser d'abord le motif, mais qui bientôt se raffermit, se fixa, et dans lequel je reconnus *l'Invitation à la valse* de Weber; mais, cette fois, c'était l'œuvre du maître dans toute sa mélancolie : une molle langueur était exprimée dans tout le morceau, et les doigts qui le jouaient, au lieu de voltiger légèrement, mais sèchement, sur les touches, semblaient s'y appuyer avec une voluptueuse tristesse; c'était le même air joué par une âme au lieu d'être joué par un corps.

De même que la vision avait disparu, le son s'éteignit, mais dans une vibration molle et prolongée qui réjouissait mon cœur comme eût fait une mu-

sique terrestre qui me serait arrivée par l'écho du ciel.

Puis, comme j'avais, dans le fauteuil où j'étais assis ou plutôt couché, incliné ma tête du côté de la fenêtre et que la fenêtre donnait sur le cimetière, je vis à travers cette fenêtre les saules et les cyprès grandir, se grouper en massifs, comme s'ils eussent été animés; puis, ainsi que cela se pratique dans les changements à vue au théâtre, je vis sortir sous leur ombre, à l'endroit le plus pittoresque, un monument d'une architecture irréprochable, près duquel s'avançait une femme voilée qui, mettant un genou en terre, écrivit sur une des faces : « Ici git M. le baron Raoul de Nérondes. »

C'était le tableau que Raoul m'avait tracé lui-même; la femme voilée, c'était sa femme. — Je ris au souvenir de cette boutade conjugale, qui s'effaça à son tour comme s'étaient effacées les deux hallucinations qui l'avaient précédée. Je dormais : — ces visions, c'étaient les rêves que l'on a en traversant l'espace qui sépare la veille du sommeil, et que l'on nomme le pays des chimères.

Je dormais si bien, qu'il fallut que Raoul me secouât par le bras pour me réveiller. — Le diner était servi ; madame de Nérondes était descendue; on n'attendait que moi.

Pourquoi ces mots : *Madame de Nérondes était descendue*, me firent-ils tressaillir?

C'est qu'à ces mots mon triple rêve me repassait par l'esprit, et qu'éveillé, je le retrouvais presque aussi présent à mes sens qu'endormi.

Je suivis Raoul, encore chancelant de sommeil, comme un buveur en s'éveillant chancelle d'ivresse.

Madame, en effet, était descendue et elle attendait dans la salle à manger.

Elle était vêtue d'une robe de satin noir dont le corsage montait jusqu'au cou, dont les manches descendaient jusqu'aux poignets, dont la garniture traînait à terre.

Une seule perle formant bouton fermait le col et les manches, et une dentelle d'Angleterre servait d'intermédiaire entre le satin et la peau.

La taille était fine, et, cependant, on la sentait à l'aise dans son corset. Deux perles pareilles à celles du col et des manches se balançaient aux oreilles de madame de Nérondes, sans aucun autre ornement.

Elle était, on pouvait le dire, encadrée entre cinq perles.

On portait à cette époque des cheveux bouclés sur le devant; elle, comme pour railler la mode, avait rejeté les boucles de ses cheveux en arrière, et ils

tombaient de son chignon entre les deux épaules comme au buste d'une impératrice romaine. — On pouvait donc voir un cou blanc et pur de forme, *turris eburnea*, dont la base se perdait en s'élargissant sous cette robe de satin noir collant sur les épaules et dessinant les bras.

— Mon cher, j'avais dit à madame de s'habiller pour faire honneur à son hôte — c'est-à-dire de mettre une robe décolletée et à manches courtes; — mais madame a été d'un avis contraire.

— Monsieur est ton ami, dit la baronne; à quoi bon le traiter en étranger. Il aura plus souvent à voir en moi la femme de ménage sans prétentions, que la maitresse de maison coquette. Laisse-moi lui apparaître sous mon véritable jour. Il n'y aura pas de désenchantement pour lui.

— André, ne crois pas un mot de ce qu'elle dit, sinon que les femmes ont toujours d'excellents prétextes pour faire le contraire de ce que désirent leurs maris. Que diable, on a une femme, c'est pour la faire valoir. La mienne n'est pas jolie, quoique aujourd'hui — hum! — je ne sais pas avec quelle eau elle s'est frotté les yeux...

— Mon ami!... fit la baronne en fronçant légèrement le sourcil.

— Mais, continua Raoul, elle a un très-beau cou ; et quand je dis cou, tu sais ce que je veux dire ; un bras charmant, un joli pied : je l'invite à faire valoir tout cela, et elle se fourre dans un sac à charbon ! Je déteste le noir.

— Tu as tort, le noir va merveilleusement à madame.

— Là, vous voyez, madame, qu'on est galant dans le 7e hussards, et qu'il ne faut pas juger tous les officiers d'après moi.

— Vous savez que je n'ai jamais d'idées préconçues, mon cher Raoul. Pauvre provinciale que je suis, à peine me viennent-elles après la personne ou l'objet qui doit les faire naître.

— Eh bien, tu vois, ce n'est pas trop mal dit pour *une provinciale...* Baise-lui la main pour sa belle phrase, et assieds-toi près d'elle.

J'étendis en souriant ma main vers la baronne ; mais, comme si elle n'eût pas entendu, elle retira la sienne et rangea les plis de sa robe pour s'asseoir sur la chaise que le domestique lui approchait.

Je ne sais pourquoi j'éprouvai un serrement de cœur.

Était-ce donc un si grand bonheur que de baiser la main de madame Georgine?

Oui, car, en vérité, cette main était remarquable-

ment belle et, tout en attendant qu'on lui servît son potage, elle l'avait étendue sur une fine nappe de Saxe, comme pour la faire admirer.

Elle était blanche, grasse, un peu courte peut-être, mais allongée en apparence par des doigts sans phalanges visibles et de beaux ongles roses taillés en pointe. Le pouce était plus long comparativement que les autres doigts : signe de puissante volonté ; enfin la paume de la main était plus épaisse que l'on n'eût dû s'y attendre chez une femme contre laquelle son mari avait porté l'accusation de non-sensualité.

Mais pourquoi diable faisais-je toutes ces remarques auprès d'une créature qui, comme me l'avait dit son mari, n'était ni belle ni laide, quand bien souvent j'avais passé près des plus jolies femmes sans les remarquer?

Je m'assis avec un dépit visible, j'étais mécontent de moi.

Je me mis à manger comme un homme qui meurt de faim.

Tout en mangeant, je pensais à ce que m'avait dit Raoul de la gourmandise de sa femme, et je ne pus m'empêcher de jeter de côté les yeux sur son assiette.

Nous mangions des bifteks à l'anglaise, vulgaires mais excellents relevés de potage.

Au moment où le domestique allait servir madame de Nérondes, je l'avais entendue dire :

— Est-ce qu'on ne m'a pas fait cuire un bifteck à part? on sait que je les aime très-peu cuits.

— Si fait, avait répondu le domestique; et voici celui de madame.

Il avait alors fait glisser sur l'assiette de sa maîtresse un bifteck plus épais, mais beaucoup moins volumineux que les autres. Madame de Nérondes l'avait vivement piqué de sa fourchette et fendu en deux d'un coup de couteau rapide qui en avait fait sortir un jus sanglant.

Alors je retrouvai chez elle ce singulier retroussement de lèvres que j'avais déjà remarqué le matin, retroussement de lèvres qui laissait voir ces dents blanches, fines et aiguës, prêtes à la morsure ou au baiser, et pour lesquelles il me semblait que le baiser devait être une morsure.

En même temps, les narines se dilataient avec une sensualité de panthère.

Raoul vit que je regardais sa femme de côté.

— Tu comprends, me dit-il, elle a peur d'engraisser à trente ans : — voilà pourquoi elle mange de la viande saignante.

— Ne me tourmente donc pas, Raoul. Je mange de

la viande saignante parce que j'en mange peu et que je la trouve plus savoureuse ainsi.

Et elle alla chercher du bout de la langue une goutte de sang qui s'égarait sur sa lèvre.

— Tais-toi, reprit Raoul ; tu manges de la viande saignante, parce que ton médecin t'a dit que jamais les animaux de proie, quadrupèdes ou oiseaux, n'étaient gras, témoins le lion, le tigre, la panthère, l'aigle, le milan, l'épervier, et comme la femme la plus douce a toujours un peu de l'instinct du chat, et que le chat, comme disent les Arabes, est l'éternument du tigre, tu t'es mise tout naturellement à manger de la chair crue.

Madame de Nérondes ne répondit rien, mais elle repoussa son assiette, sur laquelle restait la moitié de son bifteck.

Raoul s'aperçut de ce mouvement.

— Allons, mange donc, grosse bête ! lui dit-il ; ne vois-tu pas que c'est pour rire ?

— Et toi, ne comprends-tu pas que je te serais reconnaissante, surtout quand nous ne sommes pas seuls, de rire d'une autre personne ou d'un autre objet que moi ?

Raoul se leva, passa comme s'il voulait chercher quelque chose sur la table de service, et, quand il

fut derrière sa femme, la prenant tout à coup par le menton, il lui renversa la tête en arrière en lui disant :

— Allons ! tais-toi, Georgine de mon cœur.

Et avec plus de brutalité que de tendresse, il lui appuya les deux lèvres sur la bouche.

L'œil de madame de Nérondes jeta un éclair de haine en même temps que, je ne sais pourquoi, je faisais un mouvement pour m'opposer à cette caresse trop conjugale ; ce rayon, pareil à celui qu'eût reflété une lame de poignard, me fixa sur ma chaise.

Raoul ne vit rien et revint prendre sa place.

Madame de Nérondes attira à elle l'assiette qu'elle avait repoussée et continua de manger, mais avec indifférence. Le côté sensuel avait complétement disparu.

Le dîner se continua assez silencieux. A l'entremets il y avait des écrevisses, au dessert des cerneaux.

La baronne mangea ses écrevisses avec la plus grande délicatesse, c'est-à-dire avec la fourchette, ce qui fit qu'après deux ou trois écrevisses, elle en eut assez.

Son mari la regarda en haussant les épaules, néanmoins il ne dit rien.

Mais quand elle refusa des cerneaux qu'il lui passait avant d'en prendre, il n'y put tenir :

— Tiens ! dit-il, je croyais que tu les adorais, les cerneaux ; je t'en ai vu manger par douzaines !

— C'est vrai ; mais tu sais, on a ses jours où l'on aime et ses jours où l'on n'aime pas les meilleures choses ; on est capricieuse, enfin, par cela seul que l'on est femme.

— C'est-à-dire que tu as peur de noircir tes jolis ongles roses passés au citron.

— Ne les aimes-tu pas mieux roses que noirs, et passés au citron qu'au brou de noix ?

— Moi ! que veux-tu que cela me fasse ?

— Vicomte, me dit-elle, passez-moi les noix. J'aurai du moins les mains comme celles de ma cuisinière ; mais, comme je n'ai à plaire qu'à monsieur, et que la chose lui est égale...

Je tirai le saladier de mon côté.

— Madame, lui dis-je, permettez-moi d'être le conservateur des beautés que mon ami...

Elle m'interrompit et d'un ton de suprême commandement :

— Victor, dit-elle, les cerneaux !

Je m'empressai de les lui passer.

— Merci, monsieur, me dit-elle sèchement ; et elle

se mit à manger les cerneaux dont son assiette était couverte en femme qui apprécie l'âcre sapidité du verjus et de la noix réunis.

Le diner terminé, on apporta des rince-bouche.

Mais, au lieu de s'en servir comme nous, la baronne se leva.

— Merci, dit-elle au domestique. Monsieur aime les mains sales.

Et elle sortit.

Raoul, qui portait le verre bleu à sa bouche, s'arrêta à moitié chemin, et quand sa femme eut refermé la porte derrière elle, il le brisa sur le parquet.

— N'est-ce pas, me dit-il, que j'ai une petite femme bien aimable ?

— Mon cher ami, je n'ai pas l'habitude de me prononcer sur ces questions-là.

— Avec cela que tu as à te gêner avec moi !

— Alors, si je n'ai pas à me gêner avec toi, je te dirai franchement que je trouve ta femme douée d'une admirable dose de patience.

— Bon, voilà que c'est elle qui est patiente à présent ! Et moi, que suis-je donc ?

— Toi, tu es un des êtres les plus irritants que je connaisse.

— Mordieu ! te voilà comme au régiment, prenant toujours le parti...

— Des faibles, interrompis-je.

— Alors ma femme est faible?

— Sans doute, vis-à-vis de toi.

— Quand tu la connaîtras mieux...

— Je connais ta femme, que j'ai vue depuis ce matin, mieux que je ne te connais, toi que j'ai vu il y a sept ans pour la première fois. Combien de querelles as-tu eues au régiment pour tes taquineries !

— Dis-moi donc, est-ce que je n'en répondais pas de mes taquineries ?

— Si, nom d'un fichtre ! tu as même eu cinq ou six duels pour elles ; mais tu ne peux pas te battre avec ta femme.

— Non ; mais il me prend parfois des envies de la battre !

— Ce ne sera jamais devant moi, n'est-ce pas, que ces envies-là te prendront ?

— Pourquoi cela ?

— Parce que je te préviens que je suis trop gentilhomme pour voir battre une femme, fût-ce par son mari.

— Bon, voilà que tu crois, n'est-ce pas, que je

vais lui donner des coups de poing comme un crocheteur.

— Je ne crois rien du tout; — c'est toi qui me dis que tu as envie de la battre.

— Je dis cela pour plaisanter, quoique souvent la main me démange, je l'avoue.

Je me levai de table.

— Tu ne prends pas le café? me dit-il.

— Si nous allions le prendre à l'air, cela me ferait plaisir; j'ai besoin de respirer.

— Vous entendez, Victor, descendez le café et les liqueurs sur la table du jardin; et moi je vais t'aller chercher des cigares dont tu me diras des nouvelles.

Il sortit pour aller chercher ses cigares et je rentrai chez moi pour prendre mon bonnet de police jeté sur une chaise dans le cabinet de toilette.

A peine y avais-je fait quatre pas que je jetai un cri.

La porte de mon cabinet de toilette donnait sur la porte du cabinet de toilette de madame de Nérondes...

Les deux portes étaient ouvertes.

Madame de Nérondes, après avoir abattu le corsage de sa robe jusqu'à la ceinture, se rinçait la bouche avec un opiat rouge couleur de sang.

Elle venait, en outre, de se laver les mains jusqu'au

coude ; l'eau ruisselait sur ses bras de marbre en bulles savonneuses.

A mon cri elle poussa la porte.

De même que je n'avais fait qu'entrevoir le bras, le pied, la jambe, je ne fis qu'entrevoir un sein d'une blancheur et d'une forme merveilleuses, emprisonné dans son corset.

Je mis la main devant mes yeux ; c'était le jour des éblouissements.

Allait-elle se fâcher comme Diane surprise au bain ? Il me semblait qu'il y avait autant de sa faute que de la mienne.

Pourquoi laissait-elle la porte de son cabinet de toilette ouverte ?

Elle me croyait à table avec son mari.

Était-elle irritée en refermant la porte ?

Non, il m'avait semblé la voir sourire. Je me trompais, une femme que l'on surprend à moitié nue ne sourit pas.

Mais quand ce qu'elle a montré est superbe ?

Serais-je forcé de me ranger de l'avis de Raoul, qui disait, au milieu de bon nombre d'axiomes du même genre, que la pudeur chez les femmes n'était que le sentiment de l'imperfection ?

En somme, comme il n'y avait plus rien à voir et

que je ne voulais pas être soupçonné d'avoir vu, je refermai ma porte, je me coiffai de mon bonnet de police et descendis au jardin.

Raoul m'y attendait près de la table sur laquelle étaient dressés le café et les liqueurs. Je l'abordai avec un certain trouble dont il ne s'aperçut pas. Ma main tremblait en prenant le cigare qu'il m'offrait.

Le tort que j'avais vis-à-vis de lui était, cependant, bien involontaire, et je lui eusse raconté en riant ce qui venait de se passer qu'à coup sûr il en eût ri lui-même. Mais pour rien au monde je ne le lui eusse dit, ni sérieusement, ni gaiement, et si sa femme eût jugé à propos de lui en faire la confidence, je crois que je ne serais pas resté un instant de plus dans la maison. Il me semblait que, depuis le matin, je commettais, au détriment de mon ami, des vols bien involontaires qui, cependant, n'en étaient pas moins des vols.

Sous ce rapport, j'avais toujours été d'une susceptibilité ridicule, et, dans mes nombreuses aventures de garnison, j'avais toujours évité de me trouver dans cette humiliante situation d'un homme qui trompe un ami.

Dieu merci ! il n'y avait rien de pareil dans ma

position vis-à-vis de Raoul, et cependant ce n'était pas sans une certaine gêne, je le répète, que j'étais venu le rejoindre au jardin.

Nous achevions notre cigare, lorsque Victor vint, annonçant que les chevaux étaient à la voiture.

— Préviens madame, dit Raoul.

Cinq minutes après, la baronne, plus que jamais emprisonnée dans sa robe, et, de plus, enveloppée d'un grand cachemire des Indes, parut à la porte. Un voile attaché à son chapeau et retombant jusqu'à la poitrine empêchait de distinguer l'expression de son visage. Elle était irréprochablement gantée.

Je jetai mon cigare en l'apercevant.

— Allons, me dit Raoul, donne ton bras à la baronne ; je t'épargnerais bien cette corvée, mais madame ne peut pas souffrir le cigare, et le mien est si excellent que je veux le fumer jusqu'au bout. Victor (Victor était le nom du cocher), Victor, répéta Raoul, allez nous attendre à la porte de la grille, d'ici là mon cigare sera fini.

Je m'approchai de madame de Nérondes, craignant qu'elle ne me refusât son bras, comme elle m'avait refusé sa main. Alors, sans insistance comme sans empressement, répondant froidement, mais gracieusement de la tête à mon salut, elle passa son bras

sous le mien. Nous prîmes à notre tour l'allée des tilleuls et comme, il y avait près de cent pas avant d'arriver à la grille, le baron en y arrivant avait achevé son cigare.

Nous montâmes en voiture ; Raoul me força de me mettre près de sa femme ; le cocher reçut l'ordre de nous conduire d'abord aux prés de Saint-Christophe, puis de faire le tour de la ville, de toucher au Poinsonnet, et de rentrer à Châteauroux.

Les prés de Saint-Christophe, au milieu desquels coule l'Indre aux eaux si tranquilles lorsque le temps est beau, si vagabondes, si effarouchées lorsque les pluies lui apportent des courants de la Creuse qui la font déborder, sont la plus jolie promenade de la ville.

A Châteauroux, on se promène sur les grandes routes ; nous allâmes donc jusqu'à Saint-Christophe.

— Ah ! pardieu, dit tout à coup Raoul, toi qui es un croyant, voilà bien ton affaire ; tu occuperas tes moments perdus à écrire une histoire des miracles qui ont été opérés dans le Berry, et madame, que ses confesseurs successifs ont mise au courant de la chose, t'aidera dans ce précieux travail. N'est-ce pas, Georgine ?

Georgine ne répondit pas.

— Nous avons d'abord ici, continua Raoul, le miracle des grenouilles.

– Qu'est-ce que le miracle des grenouilles? demandai-je pour dire quelque chose.

— Madame te dirait cela bien mieux que moi; mais, puisqu'elle est, comme les grenouilles, frappée de mutisme, il faut que, tout indigne que je suis, je prenne la parole à sa place.

Donc,

Un jour que saint Martin se rendait à Levroux...

— Quel saint Martin, le pape ou l'évêque?

— L'évêque, pardieu! le fameux saint Martin, le vrai saint Martin, l'évêque de Tours, je n'en connais qu'un... Un jour donc que saint Martin, accompagné de son fidèle compagnon saint Brice, se rendait au pèlerinage de Saint-Souain, ce qu'il ne manquait pas de faire chaque année, sa foi dans le saint martyr étant très-grande, il s'arrêta à Argy pour dire la messe. Mais les grenouilles des fossés voisins, qui étaient encore païennes, se mirent à coasser de telle façon que les nombreux auditeurs, le moment du sermon venu, ne pouvaient entendre un seul mot de ce que disait le saint. Alors saint Martin, qui tenait autant à être entendu que ses auditeurs tenaient à l'enten-

dre, pria saint Brice de sortir de l'église et d'ordonner aux grenouilles de se taire.

Saint Brice sortit de l'église au milieu d'un charivari effroyable; mais, tout à coup, sur son invitation, le bruit cessa, et saint Brice rentrant fit signe à son ami saint Martin qu'il pouvait parler.

Il va sans dire que saint Martin fit un si beau sermon, qu'à la suite de ce sermon tous ceux de ses auditeurs qui n'étaient pas encore chrétiens, se convertirent.

L'office terminé, les deux saints remontèrent sur leurs ânes, qui les attendaient à la porte,et s'acheminèrent vers Saint-Souain. Mais bientôt le saint se rappela qu'il avait quitté Argy sans rendre la voix aux grenouilles, et ne voulant pas qu'on l'accusât d'un abus de pouvoir, mêm sur les pauvres animaux, il pria saint Brice, qui leur avait ordonné de se taire, d'attacher son âne à un arbre et de retourner sur le sien relever les chanteuses de leur pénitence. Quant à lui, pendant ce temps, il prendrait un peu de repos dont il avait besoin et, pour faire ainsi, il mit pied à terre, s'étendit sur l'herbe et s'endormit.

Avant de s'éloigner, saint Brice, qui ne savait que faire de son bourdon et de celui de son maître, en planta un à la tête et l'autre aux pieds de saint Martin

puis, arrivé au bord des fossés d'Argy, il arrêta son âne et annonça aux grenouilles qu'elles étaient libres de chanter. — Une d'elles, pour lui prouver que la voix lui était rendue ainsi qu'à ses compagnes, poussa quelques coassements et se tut. Depuis ce temps les grenouilles d'Argy sont restées muettes, ou, par déférence pour le saint, parlent si bas qu'on ne peut les entendre...

Mais là n'est pas le plus beau du miracle. En revenant près du saint évêque de Tours, saint Brice trouva que les deux bourdons avaient pris racine et étaient devenus des arbres dont l'immense feuillage abritait le dormeur contre les rayons du soleil.

Saint Brice réveilla saint Martin, lui annonça que sa commission était faite et bien faite; tous deux remontèrent sur leurs ânes et continuèrent leur chemin, laissant derrière eux, comme témoins de leur sainteté, es deux arbres qui ne furent coupés qu'à la révolution de 93, qui coupa tant de choses, et que l'on appelait les arbres de Saint-Martin-le-Riche.

Quoiqu'il racontât toute cette histoire avec le ton railleur de l'incrédulité, je l'écoutais avec plaisir. Il l'avait dit, en ma qualité de Breton, non-seulement j'aime ces naïves légendes des temps primitifs, mais encore Dieu m'est témoin que j'y crois.

IX

La voiture s'était arrêtée pour donner au baron le temps de raconter son histoire. — Victor reçut l'ordre de retourner en ville et de nous conduire au Poinsonnet.

Lorsque cette course fut accomplie, la voiture s'arrêta devant une petite maison très-simple, mais ombragée par des arbres magnifiques.

— Tiens, me dit Raoul, ceci est notre rendez-vous de chasse. Je suis fâché de n'en avoir pas pris la clef pour te le faire voir. Rien n'y manque. C'était la retraite de mademoiselle Georgine, quand elle était jeune fille; c'est un cadeau que madame de Nérondes m'a fait le jour de ses noces. Pendant notre lune de miel, hélas ! il y a déjà longtemps de cela, nous

vînmes nous retirer ici comme deux tourtereaux. N'est-ce pas, Georgine?

Madame de Nérondes ne répondit pas.

— Et depuis?...

— Depuis, continua Raoul, sans être abandonnée, la maison a cessé d'être habitée et est devenue un simple rendez-vous de chasse. Nous y ferons plus d'un bon dîner, va, dans trois ou quatre mois, quand la chasse sera ouverte et que les feuilles seront tombées. — En ville, Victor, et arrêtez-nous au café du Théâtre, place Saint-Cyran.

Madame de Nérondes, qui n'avait pas dit un mot pendant toute la promenade, continua de garder le silence.

— Que vas-tu faire au café du Théâtre? lui demandai-je.

— C'est le rendez-vous des officiers en garnison à Châteauroux; tous nos anciens camarades du 7e hussards doivent être là; j'y veux entrer, je suis curieux de savoir s'ils me reconnaîtront.

La voiture s'arrêta à l'endroit indiqué. A travers les carreaux couverts de vapeur, on voyait briller les tresses d'argent des officiers.

Je fis un mouvement. Raoul crut que j'allais descendre.

— Ne viens pas avec moi, me dit-il, ta présence rendrait la reconnaissance trop facile.

— Mon intention n'était pas de t'accompagner, lui dis-je ; en t'accompagnant, je laissais madame seule à la porte d'un café, et ce n'était pas convenable.

Raoul sauta en bas de la calèche sans me répondre: je ne sais pas même s'il m'avait entendu.

Il entra rapidement dans le café.

Je me levai aussitôt, et pour laisser toute la place du fond à madame de Nérondes, je m'assis en face d'elle, sur le devant de la voiture, à la place que venait de quitter son mari.

J'étais, je l'avoue, fort embarrassé. Madame de Nérondes, je l'ai déjà dit, n'avait pas prononcé une parole de la soirée; écoutant ou faisant semblant d'écouter les bavardages de Raoul, je n'avais pas même eu l'idée de troubler sa rêverie.

C'était évidemment à moi de parler le premier. Il me semblait, à travers le voile de madame de Nérondes, voir ses yeux me regarder avec une expression railleuse.

— Serait-il indiscret, madame, lui demandai-je, de m'informer près de vous d'une chose ?

— De laquelle, monsieur ?

— Du motif qui vous a fait refuser de me donner votre main à baiser.

— Mais le seul motif est que vous ne me l'avez pas demandée, monsieur.

— Il me semble que du moment où votre mari vous le disait?...

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de mon mari, du moins pour les choses de ce genre-là.

Ne sachant que répondre, je me contentai de m'incliner et je me tus.

Il se fit un moment de silence.

— Est-ce que cela vous a contrarié que je retirasse ma main? demanda madame de Nérondes.

— Beaucoup, je vous jure.

— Cela vous eût donc fait plaisir de me baiser la main?

— Mais certainement.

Elle tira avec sa main gauche le gant de sa main droite. Le gant glissa avec une facilité qui prouvait qu'il entrait facilement.

La baronne me tendit sa main dégantée.

Je la saisis avec une telle avidité, que m'apercevant de la violence de ce mouvement, je crus devoir lui en demander pardon.

Puis, je portai sa main à mes lèvres.

— Votre main est non-seulement douce comme du satin, mais parfumée comme une fleur, murmurai-je entre deux baisers.

— J'aime l'odeur de l'iris de Florence, me répondit madame de Nérondes, et j'en mets toujours dans mes gants.

Puis, tirant sa main d'entre les miennes qui, machinalement, essayèrent de la retenir, elle remit son gant avec la même facilité qu'elle l'avait ôté.

— Vous avez ce qu'on appelle une main fondante madame; ce sont les belles mains.

— Il faut dire cela à mon mari, cher monsieur; alors il s'en apercevra peut-être.

— Silence, le voilà.

En effet, Raoul sortait du café et venait à nous.

— Ils m'ont reconnu ! ils m'ont reconnu ! s'écria-t-il tout joyeux ; je reste avec eux à faire une bouillotte et à boire un verre de punch. En es-tu ?

— Tu sais que je ne joue ni ne bois ; d'ailleurs quelqu'un doit reconduire madame.

— Reconduis-la et reviens après.

— Veux-tu me faire grand plaisir : donne-moi congé pour ce soir. Je suis fatigué et j'ai besoin de repos.

— Bonne nuit, alors.

Puis, s'adressant à la baronne :

— Serez-vous assez obligeante pour faire veiller quelqu'un, madame ? Je rentrerai probablement tard et j'ai oublié la clef.

— Soyez tranquille, monsieur.

— Savez-vous ce que vous devriez faire? dit Raoul tout en se dirigeant vers le café et en s'arrêtant.

— Non, lui répondis-je.

— Le temps est superbe, vous devriez faire encore une petite promenade avant de rentrer.

— Merci, monsieur, répondit la baronne ; moi aussi je suis fatiguée, et je désire revenir droit à la maison.

— Alors, bonsoir et bonne nuit, dit Raoul en s'acheminant vers le café et en y entrant.

A travers le voile noir de madame de Nérondes, je vis ses yeux lancer deux flammes.

— Au Colombier, dit-elle au cocher en se rejetant au fond de la voiture, sans me demander si je voulais reprendre ma place auprès d'elle.

Nous revînmes au Colombier sans échanger une parole.

La femme de chambre de madame de Nérondes et Victor, qui paraissait être plus particulièrement attaché à mon service, descendirent au bruit de la voi-

ture et nous attendirent sur le perron, chacun tenant un bougeoir à la main.

— Désirez-vous prendre quelque chose, monsieur? demanda madame de Nérondes en entrant dans le vestibule.

— Merci, madame, lui répondis-je; je n'ai besoin de rien.

— Alors, monsieur, me dit-elle en riant, je vous dirai, comme nous disait tout à l'heure monsieur mon mari : Bonsoir et bonne nuit.

Nous montâmes l'escalier ensemble, elle éclairée par Louise, sa femme de chambre, et moi par Victor. Au haut de l'escalier nous nous séparâmes. La baronne entra chez elle, moi chez moi.

Un instant après, sa femme de chambre congédiée, je l'entendis, avec une satisfaction dont je ne me rendais pas compte, fermer les portes de son appartement sans excepter la porte de communication qui donnait de sa chambre dans celle de son mari.

D'où me venait cette satisfaction, il m'eût été impossible de me l'expliquer à moi-même; mais j'étais révolté de la brutalité avec laquelle Raoul parlait à sa femme, brutalité que rien ne provoquait. Madame de Nérondes n'était pas jolie et encore, sur ce point, je n'étais nullement de l'avis de son mari; au con-

traire, je trouvais dans son visage une attraction extrême ; madame de Nérondes n'étaitpas jolie, mais ce n'était pas une raison pour manquer à son égard aux plus simples règles de la courtoisie. Raoul pensait-il, par toutes les railleries dont il l'accablait à chaque instant, diminuer l'obligation qu'il lui avait de l'avoir fait millionnaire? Comment ne comprenait-il pas que plus il relèverait de défauts chez sa femme, défauts qui au reste, à mon avis, n'existaient pas, plus il mettrait au jour cette cupidité qui, malgré tous ses défauts, lui avait fait épouser une femme, non point pour ses qualités, mais pour sa richesse?

Puis, je revenais malgré moi à cette appréciation qu'il avait faite de madame de Nérondes, en disant qu'elle n'était ni belle ni laide.

Et je le trouvais aussi injuste sur ce point que sur les autres; en réalité, au premier abord, c'était l'effet qu'elle m'avait produit; mais une femme qui avait ce regard-là, une femme qui avait la main que j'avais baisée, le bras, le pied, le bas de jambe que j'avais vus, la gorge que j'avais devinée en l'entrevoyant, cette femme, à coup sûr, était plus qu'une jolie femme, surtout pour un mari, maitre de toutes ces fugitives beautés qui m'étaient appa-

rues et ayant la facilité de les apprécier mieux que je n'avais pu le faire.

Ce qui m'avait surtout frappé chez madame de Nérondes comme une beauté bien à elle et qui lui était toute particulière, c'était cette bouche sensuelle, aux lèvres retroussées, aux dents aiguës, qui mordaient si amoureusement dans les chairs saignantes. A coup sûr, cette bouche gardait à l'homme qu'elle eût aimé des morsures plus douces encore que des baisers.

Et c'était Raoul, ce railleur brutal et mal élevé, qui écrasait du poids de ses lourdes caresses toutes ces fleurs du jardin des voluptés conjugales, fleurs nerveuses comme la sensitive, frêles comme la bruyère, parlantes comme le myosotis !

Et au lieu de plaindre Raoul de ne pas mieux apprécier le trésor qu'il possédait, je le prenais tout doucement en haine, me sentant, je ne sais pourquoi, plus de jalousie que de pitié pour lui.

Onze heures sonnèrent. J'étais rentré sous prétexte de me reposer, mais je sentais que je me mettrais inutilement au lit; à coup sûr je ne dormirais pas.

J'étouffais : j'avais besoin d'air; jamais je ne m'étais trouvé dans la singulière situation morale où j'étais.

Je mis bas ma pelisse et mon dolman, j'ouvris la fenêtre de ma chambre qui donnait sur le cimetière et m'y accoudai.

Quelle opposition, ma chère Marie, et comme à cette heure elle me frappe surtout, à cette heure où la porte du sommeil éternel est déjà entr'ouverte pour moi; quelle opposition entre ces calmes cyprès, ces froides tombes, ces cadavres inanimés qui les habitaient, cette lumière glacée de la lune qui jouait sur les marbres, et cette chambre ardemment éclairée par cinq ou six bougies et habitée par un jeune cœur de vingt-cinq ans, bondissant sous les atteintes d'une flagellation inconnue et non ressentie jusque-là!

Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il ne me vint même pas à l'idée que je pouvais être amoureux de Georgine. Georgine, si désirable qu'elle fût, n'était-elle pas la femme de mon ami, et cette seule idée ne suffisait-elle pas à la rendre sacrée pour moi?

L'air frais de la nuit, la vue de ces tombes, le sentiment de tristesse qu'inspire cette vue aux âmes les moins poétiques, me calmèrent un peu. Cependant, trop agité encore pour dormir, je tirai un fauteuil près de la fenêtre, et j'écoutai là sonner lentement minuit au clocher de Saint-Martial dont le son ne peut

être comparé à nul autre son, puis à une ou deux églises des environs. Enfin les derniers frissonnements du bronze s'éteignirent dans le lointain, et tout rentra dans le silence.

Un bien-être charmant, plein de douces rêveries, avait succédé à mon agitation. J'avais perdu dans une somnolence qui n'était ni la veille ni le sommeil toute idée de la mesure du temps.

Un coq chanta. Les mêmes horloges qui avaient sonné minuit sonnèrent une heure.

Mais cette interruption du silence n'eut sur moi d'autre influence que de me faire ouvrir les yeux, refermés aussitôt.

Le coq chanta une seconde fois, les cloches tintèrent de nouveau et, au même moment, la sonnette de la grille retentit énergiquement, les chiens aboyèrent.

C'était Raoul qui rentrait.

Par un mouvement dont il me fut impossible de me rendre compte, je m'élançai dans le corridor et tournai successivement le bouton de la porte de la chambre à coucher et du cabinet de madame de Néronde.

Je ne m'étais pas trompé au bruit que j'avais entendu : elles étaient fermées toutes deux.

En revenant vers ma porte, je mis le pied sur quelque chose de doux. Je ramassai ce quelque chose : c'était un de ses gants que madame de Nérondes avait laissé tomber dans le corridor en rentrant chez elle.

Je le ramassai avec la sensation que doit éprouver un voleur qui s'empare d'une bourse bien garnie... Je le fourrai dans ma poitrine, refermai ma porte, et, pour échapper à la visite de Raoul, j'éteignis toutes mes bougies.

L'obscurité devait faire croire que j'étais couché et que je dormais.

Puis je me tins derrière ma porte, les deux mains appuyées sur mon gant et retenant ma respiration.

J'entendis bientôt dans l'escalier, puis dans le corridor, le pas alourdi de Raoul. Il demanda de mes nouvelles à Victor, qui lui répondit que j'étais immédiatement rentré dans ma chambre et que bien certainement je devais dormir.

Il entra dans la sienne; un instant après, Victor en sortit en tirant la porte derrière lui.

Je me dis que, probablement, la tête alourdie par les fumées du punch, il allait se coucher et dormir.

Et alors je tirai de ma poitrine et je portai à mes lèvres ce gant tout imprégné encore de cette douce

odeur d'iris qui parfumait la main que j'avais baisée.

Et ce gant me rappelait la main ; la main le bras ; le bras la poitrine. Un nuage embrasé m'enveloppait, quand tout à coup je tressaillis.

J'avais entendu la voix de Raoul.

Je bondis jusqu'à ma porte, contre laquelle je collai mon oreille.

Il parlait dans sa chambre assez haut pour que je l'entendisse. Il voulait se faire ouvrir la porte de la chambre de sa femme, que celle-ci refusait obstinément de lui ouvrir, et frappait violemment contre cette porte.

Tout à coup le bruit cessa, la voix s'éteignit, je l'entendis sortir de la chambre sur la pointe du pied, suivre sur la pointe du pied le corridor et essayer successivement d'ouvrir la porte de la chambre et celle du cabinet de madame de Nérondes, donnant sur ce corridor.

Toutes deux, on le sait, étaient fermées.

Alors les supplications de la chambre à coucher firent place à la colère et aux menaces. Raoul parla en maître qui veut entrer dans la possession d'une chose qui lui appartient ; mais la colère fut inutile, les menaces échouèrent. Madame de Nérondes, bien barricadée chez elle, ne répondit même pas.

Des propos si grossiers, des menaces si vulgaires étaient sortis de la bouche de Raoul, que j'avaisété sur le point de me montrer et d'intervenir ; mais j'eus sur moi-même la puissance de ne pas donner signe de vie.

Quel prétexte avais-je, en effet, moi, hôte de la maison, pour me mêler d'une querelle toute conjugale, surtout quand je vis que je n'avais pas à craindre ce que je craignais plus que tout au monde, ce qui m'eût mis hors de moi, ce qui m'eût rendu fou : c'est que madame de Nérondes ouvrît sa porte, cédant aux prières ou aux menaces de son mari.

Mais non, à ma grande joie, pas une des trois portes ne s'ouvrit; et, en frappant du pied, en jurant, en heurtant du poing, le baron rentra chez lui.

Je m'endormis pressant le gant de Georgine contre mon cœur, dans les enivrements d'un amour encore inconnu et d'un triomphe dont je ne me rendais pas compte.

Il ne me vint pas même à l'idée que j'étais pour quelque chose dans le refus de madame de Nérondes de recevoir son mari.

Je me réveillai vers six heures. Tout le monde dormait encore à la maison, excepté mon hussard qui pansait mon alezan. Je lui ordonnai de le seller.

J'éprouvais le besoin de faire une promenade et de rafraîchir ma tête aux brises humides du matin.

J'écoutai aux deux portes de madame de Nérondes, je n'entendis rien; j'écoutai à celle de Raoul, il ronflait à tout rompre.

Je descendis sans bruit et en tenue du matin, je sautai à cheval et me dirigeai vers la grille. Où allais-je aller? je n'en savais rien moi-même. Je ne connaissais pas Châteauroux, il était tout simple que je refisse la promenade que nous avions faite la veille. Je commençai donc par les prés de Saint-Christophe, puis je contournai la ville, puis j'allai au Poinsonnet, puis je rentrai à Châteauroux.

Il était à peu près neuf heures du matin; cinq ou six de nos officiers buvaient l'absinthe à la porte du café du Théâtre. Je m'approchai d'eux et demandai des nouvelles de la soirée de la veille.

Raoul avait été reconnu, son entrée avait été saluée d'un hourra général; on avait bu, on avait joué; un de mes amis, le vicomte de Courseuilles, avait fait les honneurs de la soirée; il avait perdu trois mille francs qu'avait presque entièrement gagnés Raoul.

Cela m'expliquait sa bonne humeur de la veille; il n'eût pas été si tendre s'il eût perdu.

Au reste, il avait invité tout le corps d'officiers à venir le voir et avait dit qu'il allait s'arranger de manière à recevoir une fois ou deux la semaine.

Courseuilles était riche. Il avait payé comptant, et Raoul avait emporté dans son gousset les deux mille cinq ou six cents francs qu'il avait gagnés.

Ces renseignements pris, je rentrai au Colombier. Raoul ronflait toujours. La baronne était éveillée, mais n'était pas encore sortie de sa chambre.

Elle s'était occupée de moi, avait donné des ordres à Louise pour qu'on me servît le chocolat dans ma chambre et que l'on m'annonçât le déjeuner pour onze heures.

A onze heures je descendis. Madame de Nérondes était déjà dans la salle à manger, surveillant la symétrie des fleurs et des fruits dont la table était couverte.

A sa vue, il me sembla que les cinq doigts du gant que je portais sur ma poitrine se raidissaient contre mon cœur.

La mise de la baronne était irréprochable; c'était bien celle d'une maîtresse de maison chez elle dans sa toilette du matin. Un rapide coup d'œil jeté sur son visage me convainquit qu'elle n'usait d'aucun de ces artifices de maquillage par lesquels les femmes

commencent habituellement leur journée. Aucune trace, non plus, n'indiquait la scène de la nuit; seulement le tour des yeux, légèrement bistré, faisait soupçonner que le sommeil n'était venu visiter que bien tard la couche de madame de Nérondes.

Elle me salua gracieusement et sans le moindre embarras, quoiqu'elle dût bien savoir que l'incident de la nuit ne m'était point inconnu.

Sur ces entrefaites, Raoul entra en sifflant un air de chasse; il était visiblement embarrassé, non pas devant sa femme, mais devant moi. Le matin, en s'éveillant, son premier soin avait été de s'informer de ce que j'étais devenu. On lui avait répondu que, dès six heures, j'étais sorti à cheval.

Il avait le visage rouge, les yeux injectés; il vint à moi et me tendit la main.

— Je crois que j'étais un peu gris hier en rentrant, me dit-il; en tout cas il paraît que je n'y voyais pas bien clair et que je me suis trompé de porte. Je voulais absolument, à ce que m'a dit Victor, entrer chez madame au lieu d'entrer chez moi. Je vous demande pardon, baronne, si cette erreur, dont il faut accuser le punch du colonel d'Hauterive, a troublé un instant votre sommeil.

— Il n'y a pas de mal, monsieur, répondit la ba-

ronne; vous m'avez empêchée de dormir, mais vous savez que je ne dors pas toutes mes nuits. Veuillez vous asseoir, monsieur de Theïx. Je crois qu'il est dans vos habitudes de boire le matin, en mangeant, du thé au lieu de vin. Vous trouverez, je l'espère, celui-ci bon : c'est du pekao à pointes blanches, il vient de la *Porte chinoise* et je l'ai fait moi-même.

Je tendis ma tasse à la baronne.

— Moi je déteste le thé, dit Raoul en se versant un plein verre de vin de Chablis.

Je voulus détourner la conversation et la porter sur un sujet que je savais agréable à Raoul.

— J'ai eu de tes nouvelles ce matin, lui dis-je; il paraît que tu as été heureux hier?

— Est-ce que tu as vu le pauvre Courseuilles?

— Non, mais j'ai vu Firmain, Bonneval, Rattier.

— T'ont-ils dit le coup que j'avais fait?

— Ils ne sont entrés dans aucun détail.

— J'ai fait un coup superbe, mon cher, un coup d'audace. Quoique tu ne joues pas à la bouillotte, tu la comprends?

— Assez pour apprécier le coup d'audace que tu as fait.

— J'avais trente en main. J'engage dix louis; Courseuilles tient, me relance de vingt-cinq; je tiens.

Alors, sans attendre que je le relance, il abat un brelan de huit; j'avais perdu... « Pardon, cher ami, lui dis-je, vous oubliez que c'est à moi à parler. — Eh bien? — Eh bien, je fais mon tout. » J'avais deux mille francs devant moi. L'imbécile, qui m'avait montré ses trois huit, croit que j'ai un brelan supérieur, il m'allonge ses vingt-cinq louis... j'avais trente !

— Comme tu dis, c'est un coup d'audace.

— Tu n'aurais pas fait cela, toi?

— Non, je l'avoue.

— Cela s'appelle jouer, hein? fit Raoul enchanté.

— J'aurais cru que cela s'appelait autrement, dit froidement la baronne.

Raoul devint très-pâle et se leva.

— C'est-à-dire qu'à votre avis, fit-il, je suis un tricheur?

Madame de Nérondes ne répondit rien.

— Si c'était un homme qui m'eût dit ce que vous venez de me dire...

— Vous le tueriez comme vous avez tué le chef d'escadron Boyer, et cela vous en ferait deux sur la conscience, au lieu d'un.

Et avec une suprême tranquillité, elle porta la tasse de thé à ses lèvres.

Quant à Raoul, exaspéré, furieux, il saisit son

verre pour le jeter à la tête de sa femme. Je lui arrêtai le bras.

— Laissez-le faire, monsieur de Theïx, dit la baronne. Un jour ou l'autre, il me tuera, et ce sera bien heureux pour moi. La mort vaudrait cent fois mieux que la vie que je mène!

Raoul poussa une effroyable imprécation et fit un mouvement pour se jeter sur elle.

Je le pris à bras-le-corps.

— Monsieur de Nérondes, lui dis-je en fronçant le sourcil, je croyais que vous étiez gentilhomme!

— Vous vous trompiez, monsieur de Theïx, fit la baronne en haussant les épaules. Et elle se retira lentement en jetant un regard de mépris sanglant sur son mari et d'indicible remercîment sur moi.

— Mais laisse-moi donc la tuer, l'exterminer, l'écraser sous les talons de mes bottes! s'écria Raoul en essayant de se dégager de mon étreinte.

— Vous ferez tout cela quand je n'y serai plus, monsieur le baron; mais il ne sera pas dit que, devant moi, un homme qui a porté l'uniforme du 7e hussards aura levé la main sur une femme, surtout lorsqu'il a la croix de la Légion d'honneur à son habit.

Je le lâchai.

— André, dit-il, si ce n'était pas toi !

— Oh ! ne vous gênez pas.

— Et si tu n'étais pas mon hôte !

— Dans une heure je ne le serai plus.

Il me laissa faire quelques pas vers la porte de la salle à manger, puis courant à moi et m'arrêtant :

— Ce n'est pas sérieux, la menace que tu me fais?

— Laquelle?

— De t'en aller.

— Si sérieuse, que je m'en vais.

— Si tu t'en vas, je la tuerai.

— Tue-la, mon cher ; les tribunaux sont là pour venger, quand ils ne peuvent pas prévenir.

— Mais toi aussi, tu veux donc m'exaspérer !

Et il se prit les cheveux à pleines mains.

J'eus pitié de lui.

— Voulez-vous que je vous dise ce que vous avez de mieux à faire, Raoul ?

- Dis.

— Tenez, voilà votre cheval qu'on vous amène...

— Eh bien ?

— Sautez dessus, faites trois ou quatre lieues à travers la forêt, cela vous calmera.

— Mais je te retrouverai ici, à mon retour ?

— Soit ; seulement nous ferons nos conditions.

— André, je te jure que je suis l'homme le plus malheureux de la terre !

Je haussai les épaules.

— Oui, oui, malheureux! répéta Raoul. Tiens, — il n'y a qu'à toi que je puis dire cela, — tu crois que je la déteste, cette femme!

— Quelle femme?

— Pardieu ! la mienne.

— Mais il me semble...

— Eh bien, pas du tout : je l'aime, je l'adore, je ne peux pas me passer d'elle; et si j'ai été si emporté ce matin, c'est que cette nuit..

— Cette nuit tu étais ivre.

— Eh! mon cher, ivre ou non, c'est la même chose!

— Comment?

— Il y a plus d'un an qu'elle ne m'a laissé entrer dans sa chambre.

Un nuage passa sur mes yeux, je crus que j'allais me trouver mal.

— D'abord j'ai pensé qu'elle avait un amant, continua Raoul; mais tu sais, en province, c'est bien facile de s'assurer de ces choses-là. Non; j'aurais voulu qu'elle en aimât un autre, je l'aurais égorgé et j'aurais bu son sang jusqu'à la dernière goutte...

— Oh çà ! mais tu es jaloux comme Othello, mon cher.

— Othello... Othello... jalousie de théâtre ! Oh ! je les trouve drôles, tes Othello et tes Orosmane, quand je compare ce qu'ils souffrent à ce que j'ai souffert !... Vois-tu, cette femme, André...

— Ah ! mon cher, garde pour toi tes secrets d'alcôve.

— Eh bien, je m'en vais ; mais en mon absence, vois-la : dis-lui que quand elle a été partie, je t'ai dit que je l'aimais ; que je t'ai dit qu'il ne tenait qu'à elle de me rendre doux comme un agneau ; dis-lui que je t'ai avoué que je ne pouvais me passer d'elle, et que si elle veut redevenir ma femme ; — plus que ma femme, ma maitresse ! — je lui demanderai pardon à genoux, devant toi, devant qui elle voudra, devant le monde entier. Fais cela pour moi, dit Raoul, et tu m'auras sauvé la vie à moi, et peut-être à elle... Au revoir, au revoir...

Et il sortit comme un fou, sauta du perron sur son cheval qu'il faillit renverser de la secousse, lui mit les éperons dans le ventre et disparut au tournant de la grille.

X

Vous comprenez, Marie, dans la disposition d'esprit ou plutôt de cœur où je me trouvais, combien j'étais peu disposé à aller plaider la cause de Raoul près de sa femme. Mais cette nouvelle confidence était un motif de plus pour me faire quitter la maison. Connaissant Raoul comme je le connaissais, ayant vu de madame de Nérondes ce que j'en avais vu, il était facile de deviner que tout ce drame conjugal finirait par quelque effroyable catastrophe. Je ne voulais pas y être mêlé, et il n'y avait qu'un moyen pour cela, c'était de m'en aller au plus vite.

Mais, m'en aller, c'était ne plus la voir, et c'était en songeant à cela seulement que je commençais à

comprendre combien sa présence m'était nécessaire... Je l'aimais donc, cette femme ?

Si je l'aimais, raison de plus pour m'éloigner, et cela le jour même, sans perdre une heure, une minute, une seconde...

J'appelai mon hussard.

— Bernard, lui dis-je, nous gênons le baron, quoiqu'il ne veuille pas nous le laisser voir ; préparez tout, pour que dans une demi-heure tout soit prêt.

Bernard secoua la tête.

— C'est fâcheux, dit-il, la maison était bonne.

Puis, tordant sa moustache d'un air vainqueur :

— Cela fera de la peine à mademoiselle Louise ; mais vous êtes mon capitaine, et mademoiselle Louise n'est que mon brigadier.

Je laissai Bernard s'apitoyer sur le sort de mademoiselle Louise, et je montai vivement l'escalier qui conduisait à ma chambre ; j'en fermai la porte sur moi et j'allai à mon cabinet de toilette.

La première chose que je fis fut de tirer de ma poitrine ce gant qui la brûlait et de l'appuyer sur mes lèvres. J'emporterais donc quelque chose d'elle, quelque chose que je pourrais presser sur mon cœur !

Puis, le tenant entre mes dents pour m'enivrer de

son odeur, je tirai mes habits de l'armoire et m'apprêtai à les remettre dans la malle d'où je les avais sortis la veille.

En ce moment, la porte de mon cabinet de toilette s'ouvrit et la baronne parut, vêtue de cette même robe de chambre bleue dans laquelle je l'avais vue pour la première fois la veille.

Mon étonnement fut tel que je poussai un cri. Je pris son gant que je tenais à ma bouche et le fourrai dans ma poitrine.

Son visage avait une expression étrange, avec ses yeux fixes, ses narines dilatées, ses lèvres frémissantes.

— Que me rapporte Louise, dit-elle, que vous partez ?

Je lui montrai mes habits tirés de l'armoire et ma malle ouverte : je ne pouvais parler.

— Mais je ne veux pas que vous partiez, moi, dit-elle.

Je fis un effort pour retrouver la parole.

— Pourquoi ? lui demandai-je.

— Pourquoi !... parce que vous m'aimez et que je vous aime.

Et d'un seul bond elle fut près de moi, d'un seul mouvement elle m'enveloppa le cou de son bras,

rapprocha ma tête de la sienne et je sentis tout à la fois sur ma bouche ses lèvres et ses dents : une morsure et un baiser.

Un nuage de feu m'enveloppa, tout fut oublié.

— O Marie, Marie ! j'étais perdu !

*
* *

Le comte retomba, la tête sur son oreiller ; mais ce souvenir était encore si puissant sur lui, que ce n'était plus pâle et les yeux éteints qu'il s'interrompait, mais en proie à une ardente exaltation.

— Mon ami, lui dis-je, vous vous tuez...

— En revivant ! c'est vrai ; mais il faut que je profite de ma fièvre pour aller jusqu'au bout. Je sens que j'ai au moins pour une heure de fièvre encore et dans une heure j'aurai achevé. Donnez-moi un verre d'eau seulement.

Je lui donnai un verre d'eau, il le vida d'un trait.

*
* *

Lorsque Raoul rentra, continua-t-il, ce n'était plus à lui à nous demander pardon ; nous étions les coupables et lui le juge.

Plus que jamais je voulais partir, plus que jamais je voulais quitter la maison.

Georgine ne le voulut pas...

Marie, vous ne vous ferez jamais une idée de ce qu'il y avait, sous une surface froide, de flammes intérieures et de puissance dominatrice dans cette femme. Elle combattit avec des sophismes toutes les raisons que je pus lui donner ; depuis plus d'un an elle n'avait plus de relations avec son mari ; elle était rentrée en possession d'elle-même; c'était poussée à bout par les injures, rebutée par les mauvais traitements, que, comme la sensitive, elle s'était retirée au contact de cette main trop rude.

Lassée, brisée, désespérée, elle avait longtemps regardé autour d'elle, cherchant un appui ; pas de père, pas de frère, pas d'amis ; des indifférents, pis que cela, des envieux : les nobles, presque tous ruinés, lui enviant sa fortune; les roturiers riches lui enviant son mariage aristocratique; son titre de baronne prononcé avec vingt accentuations différentes, selon le genre de place que chacun voulait faire à son amour-propre ou à son cœur. Peu à peu, elle s'était retirée du monde et elle vivait isolée dans cette maison, qui était à la fois la ville et la campagne, entre son piano et ses crayons, ne trouvant dans le dessin et la musique qu'une distraction superficielle, parce qu'elle sentait elle-même qu'il lui manquait la foi dans l'art. Elle

était tombée dans un ennui profond qui n'avait pas même le côté mélancolique de la poésie.

C'était alors, me disait-elle, que je lui étais apparu, elle avait compris, par cet envahissement d'un amour irrésistible et d'un désir immense, que c'était moi qui devais lui rendre tout ce qu'elle avait perdu.

Étrange chose! c'était elle qui avait pris la place de séducteur; c'était moi qui lui opposais des inquiétudes et des scrupules.

Mais comme ces inquiétudes et ces scrupules disparaissaient vite sous ses caresses de lave qui eussent fondu l'acier et calciné le marbre!...

Raoul revint au bout de deux heures.

Je me tenais debout derrière les vitres, l'attendant.

Quand je l'aperçus, la sueur perla à la racine de mes cheveux, mes mains devinrent humides, mes jambes tremblantes.

J'essayai d'aller à sa rencontre, il me fut impossible d'arracher mes pieds du parquet.

Il m'aperçut derrière la fenêtre, me sourit et me fit signe de la main.

Il allait monter, j'allais me trouver en face de lui, en face de l'homme dont je venais de voler l'honneur!

Je fus pris d'un immense remords; un instant

j'eus l'idée de me jeter à ses pieds et de lui tout dire, au risque de ce qui pourrait arriver.

Mais mon secret n'était point à moi seul; j'avais le droit d'exposer, de livrer ma vie, mais non pas celle de Georgine!

Elle me paraissait si joyeuse; son cœur était si tranquille à elle, sa conscience si calme!

Il est vrai qu'elle avait bien des années de douleurs à opposer à sa faute; moi, au contraire, une amitié vieille doublait la mienne.

J'entendis les pas de Raoul sur l'escalier; ils s'approchèrent de ma porte; ma porte s'ouvrit.

J'avais fait un effort pour aller au-devant de Raoul et pour lui tendre la main, mais lorsqu'il m'offrit la sienne, ma main se retira d'elle-même.

Un nuage passa sur son front.

— Comment! dit-il, m'en veux-tu encore?

— Oh! non, lui dis-je, en lui tendant les deux mains au lieu d'une.

— Tu ne veux plus t'en aller, j'espère?

— Je le devrais plus que jamais, Raoul.

— Tu es fou! Non, mon ami, reste à la maison et sois notre ange gardien à tous deux. André, je te l'ai dit : pour me rendre le plus heureux des hommes, il ne lui faut qu'un retour vers moi; voyons, regarde-

moi : suis-je donc un homme qu'on ne puisse plus aimer?

Je ne répondis pas : qu'aurais-je pu dire? Ce retour qu'il implorait, c'eût été mon désespoir, à moi!

— Raoul, lui dis-je, tu dois comprendre la fausse position d'une personne que l'on prend pour arbitre dans une question de ménage.

— Je ne te prends pas pour arbitre, André. J'ai tort, je l'avoue : je te prends pour avocat.

— Mon ami, je ne connais pas ta femme, ou du moins je ne la connais que depuis hier, je n'ai aucune influence sur elle; dispense-moi d'une négociation qui, faite sans conviction de ma part, n'aboutirait à rien.

Raoul s'éloigna.

— Je te croyais mon ami, murmura-t-il.

— Tu as tort de douter de mon amitié, balbutiai-je en tremblant; jamais elle n'a été plus réelle, plus profonde, plus désireuse de te rendre service qu'à cette heure... As-tu besoin de ma bourse, de mon sang, de ma vie? ils sont à toi.

Je parlais sans exagération; dans ce moment, il m'eût présenté un couteau et m'eût dit : *Frappe-toi!* je me serais frappé!

— Eh bien, dit-il, après avoir réfléchi un instant,

soit! Je comprends ta répugnance; c'est à moi de fléchir ma femme, si je puis; mais, puisque tu te mets à ma disposition pour toute autre chose, laisse-moi te dire le service que tu pourrais me rendre en ce moment.

— Oh! mon cher Raoul...

— J'ai un oncle, tu m'en as entendu parler quelquefois; un frère de mon père, beaucoup plus jeune que lui. Quand j'avais fait quelque folie au régiment, convaincu que mon brave homme de père ne pouvait m'aider, c'était à cet oncle que je m'adressais; et chaque fois qu'il l'a pu, il m'a tiré d'embarras. Eh bien! cet oncle a une affaire qui un jour sera excellente, des mines de fer en Corse. Il y a mis toute sa petite fortune, deux ou trois cent mille francs; mais aujourd'hui l'exploitation, telle qu'elle est, vaut un million. Eh bien! tout à l'heure, il m'a arrêté dans la rue par cette apostrophe que je suis obligé de repousser dix fois par jour: « Dis donc, toi qui es riche! Et puis il a ajouté: « Tu devrais bien me procurer trente mille francs. » Me procurer trente mille francs, cela veut dire: Me prêter trente mille francs. Les lui prêter, je ne le puis pas, ma fortune n'est point à moi. Ma femme m'a reconnu douze mille livres de rente, qui sont mon argent de poche; elle a douze

mille francs de son côté pour sa toilette ; les trente-six mille francs de rente qui nous restent appartiennent aux dépenses de la maison. Je ne peux, sur mes douze mille francs par an, c'est-à-dire sur mes mille francs par mois, prêter trente mille francs à mon oncle ; je n'ose demander ce service à ma femme, surtout pour un parent à moi. Eh bien, toi, en prenant toutes tes sûretés, veux-tu les lui prêter, ces trente mille francs ?

*
* *

Le comte s'interrompit.

— Ma chère Marie, me dit-il, vous qui êtes la fille et la sœur de deux hommes qui font des romans et des drames, et dont, par conséquent, la mission est de peindre les passions des hommes et les différentes situations où ces passions les entraînent, dites-leur, à eux qui ont si souvent peint la jalousie des amants et des maris, qu'il y a pour un cœur honnête un sentiment plus cruel que la jalousie : c'est celui qui s'empare d'un homme qui, dans un moment d'oubli de tous les devoirs sociaux, a trompé son ami et qui, le cœur rongé de remords, n'ayant pas le courage de s'éloigner de cet ami, est forcé de lui tendre la main,

de lui sourire, de répondre, enfin, à sa confiance de toutes les minutes par une éternelle trahison... Ma chère Marie, dites-leur de creuser cette situation-là, et, s'ils la peignent telle qu'elle existe, ce n'est plus le mari trompé que l'on plaindra, que l'on ridiculisera, c'est l'amant qui trompe! La jalousie, ce n'est que la douleur; la trahison c'est la honte!

Aussi, avec quelle joie m'emparai-je des mains de Raoul; avec quelle reconnaissance je le remerciai de me demander un service.

— Mon cher Raoul, lui dis-je, je n'ai pas trente mille francs dans mon porte-manteau, je ne les ai pas même à moi et à ma disposition, puisque je ne jouirai de ma fortune qu'à la mort de mon père; mais je vais écrire à ma sœur de m'envoyer ce qu'elle aura et de me procurer la différence. Rassure ton oncle; avant huit jours, il aura ses trente mille francs.

Raoul me prit par le cou et m'embrassa

— Écoute, me dit-il, je ne veux point retarder l'annonce de cette bonne nouvelle, et comme d'ici à huit jours il pourrait avoir besoin d'un ou deux billets de mille francs, je vais lui porter les deux mille cinq cent francs que j'ai gagnés hier à Courseuilles.

Je l'arrêtai.

— Mon ami, lui dis-je, l'argent du jeu appartient

au jeu; garde les deux mille cinq cents francs de Courseuilles. J'ai sur moi quatre ou cinq mille francs, je vais te les donner en à-compte.

J'ouvris mon portefeuille; j'en tirai quatre mille francs que je donnai à Raoul. Joyeux et ayant complétement oublié la querelle du matin, le baron s'élança hors de la maison.

A peine avait-il disparu au tournant de la grille, que ma porte s'ouvrit et que Georgine parut.

— Qu'y a-t-il? me demanda-t-elle; que fait-il depuis une demi-heure chez toi? Où court-il comme cela?

Je la regardai, elle était rayonnante de bonheur, étincelante de volupté.

J'oubliai ce remords qui, un instant auparavant, me brûlait la poitrine.

— Oh! que tu es belle! lui dis-je.

Et je lui tendis les bras.

Cette fois, c'était bien moi qui avais été l'aimant, elle le fer.

— Mais enfin, me dit-elle avec cette charmante langueur qui est l'hymne muet de l'âme au plaisir, que te voulait-il?

Je lui racontai dans tous ses détails l'entrevue; comment Raoul était venu me prier d'être son avocat près d'elle et d'obtenir qu'elle lui rendît son amour.

Elle m'écoutait la tête légèrement inclinée de mon côté, renversée sur le dossier d'un fauteuil, ses lèvres retroussées de manière à laisser voir le double fil de perles de ses dents; ses yeux, à moitié voilés par ses paupières, épanchaient une flamme humide pleine d'électricité, et à mesure que je lui expliquais le désir de son mari de se rapprocher d'elle, elle murmurait presque sans remuer les lèvres :

— Jamais! — jamais! — jamais! — Du moment où je suis à toi, je ne serai plus qu'à toi.

Puis je passai à la seconde partie de notre entretien; je lui racontai ce qu'il m'avait dit de son oncle, du besoin qu'il avait de trente mille francs, de la promesse que j'avais faite de les lui prêter.

— Tu es donc riche? me demanda-t-elle.

— A la mort de mon père, j'aurai une cinquantaine de mille livres de rente.

— Prête-lui ces trente mille francs, puisque tu les lui as promis; mais prends garde, cette spéculation n'est pas aussi bonne qu'on voudrait le faire croire. Mon pauvre père, qui se connaissait en affaires, n'a jamais voulu y mettre un sou... Trente mille francs perdus ne te ruineront pas!

— Et je t'avoue que je serais enchanté de les perdre.

— Pourquoi cela?

— Dans la situation où je me suis mis vis-à-vis de ton mari, il me demanderait toute ma fortune que je la lui donnerais.

— Tu es fou!

— Comment cela?

— Quel tort lui fais-tu?

— Je lui prends sa femme qu'il adore, et tu me demandes quel tort je lui fais?

— Tu ne me prends à personne, puisque depuis un an je ne suis à personne. D'ailleurs, tu ne m'as pas prise, mon bien-aimé; je me suis donnée.

Elle jeta son bras autour de mon cou et laissa tomber ses lèvres sur les miennes.

Mon regard inquiet fit le tour de ma chambre; aucune des portes n'était fermée.

— Oh! nous n'avons rien à craindre, dit-elle; pas un domestique n'entrerait sans frapper.

— Mais ta femme de chambre.

— Ma femme de chambre ne sait rien; mais sût-elle quelque chose, et il faudra bien qu'elle sache, on la hacherait par morceaux avant qu'elle parlât! Elle m'adore et elle le hait.

— Et malheureusement je ne le hais pas, moi! m'écriai-je.

— Veux-tu le haïr? dit-elle en riant.

— Moi! et comment le haïrais-je?

— Oh! dit-elle avec une expression d'étrange coquetterie, je crois que je n'aurais pas grand'chose à faire pour cela.

Je devins pâle comme la mort.

— Ne fais jamais une chose comme celle-là, lui dis-je; je crois que je le tuerais.

— Allons donc! dit Georgine en riant; on a bien de la peine à vous faire dire que vous êtes amoureux des gens...

Elle me prit dans ses bras.

— Moi, je t'aime! je t'aime, je t'aime, dit-elle; et comme tu ne peux pas être mon mari, comme je suis aussi jalouse que toi, tu vas me faire le serment que tant que je vivrai, tu ne te marieras jamais.

J'étais tellement amoureux, j'étais si éloigné de toute idée de mariage, que je n'hésitai pas un instant à lui faire le serment qu'elle demandait.

J'étendis la main :

— Par ma foi de gentilhomme, lui dis-je, je te jure, ma chère Georgine, que, n'étant pas ton mari, je ne serai le mari de personne.

— C'ést qu'il le fera comme il le dit! s'écria-t-elle;

tiens, André, je crois que tu vaux mieux que moi.

Et, me donnant un dernier baiser, elle se sauva avec un petit cri d'oiseau effarouché... Raoul venait de reparaitre à la grille.

XI

En effet, je lui ai tenu parole et me suis fait chevalier de Malte avec vœu, de peur d'y manquer.

Une personne qui m'était inconnue suivait Raoul ; c'était son oncle qui venait me remercier.

Je descendis au-devant d'eux et nous entrâmes dans la galerie des armes.

Je ne me suis jamais beaucoup entendu aux affaires, mais, en échange, j'ai toujours eu une certaine intuition des hommes. L'affaire n'était peut-être pas bonne, mais à coup sûr l'homme était honnête.

Raoul eut la délicatesse de m'offrir sa caution, je la refusai.

Séance tenante, j'écrivis à ma sœur qu'il me

fallait trente mille francs ; je la priai de m'envoyer ce qu'elle pouvait avoir d'argent comptant et de prendre le reste chez le notaire de la famille.

Je souscrivis une obligation dont je laissai le chiffre en blanc.

Huit jours après, la poste m'apporta une traite de trente mille francs sur M. Delaleuf, le receveur général du département.

Ma sœur avait fait douze mille francs, le notaire dix-huit mille.

Le notaire s'était contenté d'une reconnaissance de ma sœur ; elle m'annonçait, dans sa lettre, que je ne tarderais probablement pas à être entièrement maître de ma fortune, notre pauvre père s'affaiblissant chaque jour, et, s'il fallait en croire le médecin, n'ayant plus un mois à vivre.

Deux ou trois fois il avait parlé de moi, et ne devait pas tarder probablement à m'appeler près de lui.

Elle m'invitait à prévenir mon colonel de la situation, afin que, le moment venu, je pusse obtenir un congé ; le caractère de mon père faisant présager qu'il ne m'appellerait, selon toute probabilité, qu'au dernier moment.

Le service que j'avais rendu à l'oncle de Raoul m'avait un peu soulagé ; mais ce que souffrait ma

nature loyale de cette trahison permanente ne saurait s'exprimer.

Georgine, au reste, était bien la femme que son mari regrettait. A chaque instant, sa passion pour moi semblait augmenter et la mienne s'augmentait réellement; aussitôt que son mari était sorti, à quelque heure du jour que ce fût, elle était dans ma chambre; et, comme il passait une partie des nuits au café, elle ne rentrait chez elle, chaque nuit, que quand les aboiements des chiens annonçaient son retour. On eût dit la maison distribuée tout exprès selon nos désirs : les deux portes de nos cabinets de toilette s'ouvraient l'une en face de l'autre et semblaient disposées par un architecte qui, dans ses prévisions, aurait deviné notre intimité.

Comme l'avait dit Raoul, il avait désigné aux officiers deux jours de la semaine pendant lesquels il resterait chez lui. Georgine avait bien fait la moue à cette demande, mais j'avais obtenu que cette moue se changeât, pour son mari, en un gracieux sourire et que ce jour-là les domestiques fussent mis à la disposition du baron, ainsi que toute la maison et tout ce qui était dans la maison.

Mais Georgine avait signifié que, sous aucun prétexte, elle ne paraitrait dans cette société d'hommes,

où elle apporterait la gêne et l'ennui en y maintenant une certaine étiquette.

Un mois se passa au milieu de ces amères délices, mêlées de transports d'amour inouïs et de remords inconnus. La présence de Georgine me faisait tout oublier. Mais à peine restais-je seul, que l'Euménide qu'elle chassait de mon cœur y rentrait et le brûlait de nouveau.

Georgine était la tentation éternelle; nulle femme ne savait comme elle alimenter les désirs et nourrir une passion : elle trouvait toujours moyen, par une porte entr'ouverte, par une attitude sur un escalier, soit en descendant du perron, soit en montant en voiture, de découvrir quelqu'une de ces perfections cachées qui faisaient de son voisinage stérile un enfer pour son mari. Quelque part qu'elle me rencontrât, qu'elle me croisât, qu'elle me rejoignît, elle avait incessamment sur les lèvres un baiser mûr près de tomber et un autre prêt à éclore. Des amours sans remords avec une pareille femme, c'eût été plus que les Champs Élysées des Grecs, plus que le ciel des chrétiens : c'eût été le paradis sensuel de Mahomet.

Un matin, je reçus une lettre sur laquelle je reconnus l'écriture de ma sœur : je l'ouvris avec inquiétude; je ne recevais de lettres de ma sœur que

dans de grandes circonstances ou en réponse aux miennes. Ce qu'elle m'avait dit de l'affaiblissement de mon père me revint à l'esprit, et j'ouvris la lettre en tremblant.

Mon père se mourait et voulait me voir avant sa mort.

Avec le caractère bien connu de mon père, c'était plus qu'un désir, c'était un ordre. Puis, moi-même, moi, dans le cœur duquel un profond respect avait remplacé l'amour filial qu'avait empêché, non pas de naitre, mais de grandir, sa sévérité; moi, pour tout au monde, je n'eusse point voulu ne point lui dire adieu sur cette terre, malgré ma ferme conviction de le revoir un jour au ciel.

J'annonçai à Georgine la nouvelle de mon départ pour le lendemain; c'était notre première séparation. Elle ne fit aucune objection, mais de grosses larmes coulèrent le long de ses joues.

— Va, me dit-elle, et reviens vite; mais d'ici là, donne-moi tous les instants dont tu pourras disposer.

— D'ici là, lui dis-je, je voudrais pouvoir te donner mon âme et ne la reprendre qu'à mon retour.

— Songe que je ne vis que depuis un mois, et que sans toi je meurs!

— Prends garde, lui dis-je avec un sentiment de

terreur, tu vas me faire désirer la mort de mon père !

Et je m'éloignai d'elle rapidement.

Elle m'arrêta.

— Veux-tu passer deux bonnes heures avec moi ? me demanda-t-elle la bouche entr'ouverte et les yeux ardents.

— Je le crois bien... lui répondis-je.

— Trouve un prétexte pour sortir.

— Il est tout trouvé : mon congé à aller chercher chez le colonel.

— Alors, tout va bien ; sors aussitôt après le déjeuner, et, ton congé signé, viens droit au Poinsonnet.

— Qui m'ouvrira ?

— Toi-même ! Tu tourneras le bouton, tu entreras, tu refermeras la porte, tu pousseras les verrous, tu monteras au premier.

— Et là ?

Elle me jeta ses bras autour du cou et m'appliqua sur les lèvres un de ces terribles baisers dont elle semblait avoir trouvé le secret.

— Voilà ma réponse, dit-elle.

Et elle s'enfuit dans sa chambre.

J'allai tout chancelant m'appuyer au mur, et, au bout d'un instant, je descendis.

Raoul était aux écuries, inspectant ses chevaux.

Il allait faire une course aux environs avec Courseuilles et Firmain.

Sans doute Georgine était au courant de ce projet, quand elle m'avait offert d'aller la rejoindre au Poinsonnet.

Raoul s'informa quand et comment je partais.

Je lui dis que je comptais partir le lendemain et en diligence.

— Tu es fou, mon cher, dit-il; tu mettras six jours pour aller d'ici à Saint-Pol ! Vas en poste, en trente ou quarante heures tu en verras le jeu.

— Je n'ai pas de chaise de poste et je n'ai pas envie de changer de cabriolet à chaque station.

Il alla droit à une voiture recouverte d'une toile.

— En voilà une chaise de poste, dit-il, et une bonne. Victor va voir s'il n'y manque rien et demain, à neuf heures du matin, les chevaux y seront. De cette façon, tu suivras la ligne droite, tu n'auras pas à t'inquiéter des correspondances; pas question de voisins désagréables, de vieillards quinteux, de nourrices avec leurs marmots; tu pars quand tu veux, tu reviens quand il te plait, tu es ton maître enfin. Eh ! mon cher, un homme qui va hériter de dix-huit cent mille francs ne doit pas voyager comme un pleutre !

— Tais-toi, ne parle pas d'héritage.

— C'est convenu, tu prends la calèche.

— Cela ne te gêne pas?

— Nous en avons deux autres; veux-tu venir promener avec nous à Busançais? cela te distraira.

— Non, j'ai à m'occuper de mon congé et de mon départ; tu comprends, j'aime mieux ne pas être distrait.

Je mentais : une distraction impie m'attendait, au contraire, au Poinsonnet.

Tout se passa comme l'avait arrangé d'avance Georgine. On déjeuna; Firmain et Courseuilles vinrent prendre Raoul; tous trois partirent à cheval pour Busançais, et moi je sortis pour aller prier le colonel d'Hauterive de me signer mon congé. Je l'avais prévenu; il m'attendait de jour en jour.

— Je vous ai signé un congé de trois mois, me dit-il; vous ne savez pas quel temps peuvent prendre les affaires de succession; si vous nous revenez plus tôt, vous serez le bienvenu; si vous deviez revenir plus tard, prévenez-moi.

Le comte d'Hauterive m'aimait beaucoup et me citait toujours comme exemple aux autres officiers. Il prétendait que c'était moi qui lui succéderais un jour au commandement du 7e hussards.

— Le régiment ne pouvait pas m'échapper, me disait-il toujours.

Il me remit mon congé ; nous nous embrassâmes et je sortis.

J'avais dit à Bernard de venir m'attendre à la porte du colonel avec mon cheval et le sien ; je sautai en selle et en dix minutes je fus à une petite auberge située à cent pas de la forêt.

Je dis à Bernard que j'avais donné là rendez-vous à un ami, et je le renvoyai avec les deux chevaux.

Je demandai une bouteille de bière ; j'en bus un verre, et quand Bernard fut hors de vue avec les deux chevaux, je pris ma course vers la forêt.

J'arrivai à la porte du Poinsonnet sans être vu ; je doutais que Georgine eût eu le temps de m'y précéder, mais la porte en cédant me prouva que j'étais dans l'erreur. Je poussai les verrous, comme elle me l'avait recommandé, et je m'élançai vers la maison. En arrivant au premier étage, je sentis tomber sur moi une avalanche de soie et de dentelles, avalanche vivante qui m'enveloppa, me poussa, m'entraina dans une charmante chambre à coucher dans laquelle deux fenêtres ouvertes laissaient pénétrer les branches d'un immense jasmin et d'un rosier gigantesque dont les fleurs parfumaient l'appartement.

Du même mouvement dont elle m'avait poussé d'un bras dans la chambre, elle avait de l'autre fermé la porte.

Elle m'avait offert deux heures, nous en prîmes quatre et nous fûmes obligés de contrôler nos montres l'une par l'autre, pour en arriver à nous convaincre qu'il serait imprudent de ne pas rentrer, et en toute hâte encore.

Cette femme avait la terrible puissance que l'antiquité n'avait accordée qu'à un fleuve de l'enfer : celle de faire oublier.

Je sortis le premier; Georgine me promettant d'être à la maison aussitôt que moi.

Je ne perdis pas une minute, je pris ces petits chemins que les piétons prennent à travers champs; j'arrivai au Colombier en vingt-cinq minutes tout au plus.

J'y trouvai Georgine; elle m'avait devancé : cette femme avait des ailes de rechange, les unes d'ange, les autres de démon.

Raoul avait dit en partant que ces messieurs dînaient au retour avec lui. Georgine avait donné ses ordres en conséquence; elle rapportait en outre des fruits magnifiques : si, par hasard, une bouche indiscrète parlait de sa sortie, c'étaient ces fruits qu'elle était allée chercher.

Nulle femme n'avait l'art de dissimuler comme Georgine et de préparer des excuses à tous les événements.

Vers cinq heures, ces messieurs revinrent de la promenade.

Ce ne fut qu'au dernier moment que je me décidai à descendre. La sueur me venait au front chaque fois que j'étais obligé de donner la main à Raoul.

On se mit à table; madame de Nérondes fit les honneurs du diner en parfaite maitresse de maison.

J'entendis, après le diner, Firmain et Courseuilles qui faisaient des compliments à Raoul sur madame de Nérondes, qu'ils ne connaissaient pas.

Raoul les reçut avec un sourire dont moi seul pouvais comprendre l'expression.

En effet, Georgine avait tout fait pour être belle.

— Vous avez été charmante, lui avais-je dit en nous levant de table.

— Je veux que tu me regrettes, avait-elle répondu.

Oh! oui, je la regrettais; oui, je me demandais comment j'allais vivre sans cet enivrement de toutes les heures qui m'enveloppait depuis un mois.

Comment avais-je vécu quand je ne la connaissais pas encore? je ne m'en souvenais pas.

A neuf heures, ces messieurs se rendirent au café; nous étions libres jusqu'à deux heures du matin...

Oh ! comme les heures de liberté nous dédommagèrent des heures de dissimulation !

Au moment de nous quitter, nous nous approchâmes de la fenêtre donnant sur le cimetière; il faisait un clair de lune magnifique.

Nous vîmes une ombre se mouvoir parmi les arbres.

Nous nous demandâmes qui pouvait hanter le cimetière à cette heure; j'ouvris la fenêtre.

L'ombre entendit le bruit de cette fenêtre qui s'ouvrait et se retourna de mon côté.

Georgine s'effaça derrière moi.

— Qui êtes-vous ? criai-je, et que faites-vous à cette heure dans le cimetière.

— Je suis le fossoyeur, répondit l'ombre, et je creuse une fosse; je n'ai pas eu le temps dans la journée, j'étais de noce.

Je refermai la fenêtre; il me semblait que le souffle froid et fétide du sépulcre avait passé sur nous.

Je me laissai tomber sur une chaise.

— Qu'as-tu? me demanda Georgine. Ne sais-tu pas que ces agents de la Mort font presque toujours, comme la Mort elle-même, leur besogne la nuit ?

— C'est un sombre présage que cette fosse ouverte au moment où nous nous quittons.

— Demain elle sera fermée sur celui qu'elle attend, et ce n'est ni l'un ni l'autre de nous... Que nous importe le reste du monde !

En ce moment, les chiens firent entendre leurs aboiements.

Georgine se jeta dans mes bras.

— Qui sait si je pourrai te dire adieu demain comme je le voudrais ; c'est à partir de ce moment que nous nous séparons véritablement. Adieu, adieu, adieu !... Reviens vite !

Je n'eus pas la force de lui répondre autrement que par des caresses.

Nous entendions la voix de Raoul sur le perron, quand elle s'élança dans son cabinet de toilette, et que je refermai le mien.

Je ne dormis pas : aussitôt que je fermais les yeux, je voyais cette fosse ouverte au pied de mon lit, et la chanson des fossoyeurs d'Hamlet me revenait à l'esprit.

Au jour, cependant, je m'endormis bercé par le lugubre refrain !

Georgine ne s'était point trompée : le lendemain Raoul ne me quitta point, sous prétexte d'aider à

mes préparatifs de départ; à neuf heures, les chevaux de poste arrivaient et on les attelait à la voiture.

C'est là que j'étudiai la puissance admirable que les femmes ont sur elles-mêmes.

Pas un muscle du visage de Georgine n'indiquait ni l'impatience ni le regret; elle veillait en souriant à ce que les poches de la voiture continssent, en fruits, en provisions de bouche et en vins, tout ce qui pouvait m'être nécessaire pendant la route.

Enfin, le moment vint de partir; j'étais loin d'avoir sur moi ce pouvoir que Georgine avait sur elle. *Heureusement*, — comprenez-vous, Marie, combien ce mot *heureusement* est odieux, — heureusement j'avais un prétexte, la cause même de mon voyage.

Je fis mes adieux à Raoul et à madame de Nérondes et j'allais monter en voiture sans avoir le courage de les embrasser, lorsque Raoul, me tendant les bras, me dit avec une intonation de tristesse peu naturelle à sa voix :

— André, est-ce que tu n'oublies pas quelque chose?

Je me jetai dans ses bras en pleurant.

— Voyons, me dit-il, sois homme!

Aveugle! aveugle! aveugle qu'il était!

Je restai un instant à sangloter dans ses bras.

— Allons, dit-il, embrasse ma femme, et pars!

Je me tournai du côté de Georgine; son visage était inquiet, mais calme; mes explosions de sensibilité lui donnaient le frisson.

Je la pris dans mes bras au moment où Raoul se détournait pour essuyer une larme, ce qui lui donna le temps et de me donner un baiser et de me dire à l'oreille :

— Je suis enceinte !

J'étouffai un cri; je fis en chancelant comme un homme ivre les trois pas qui me séparaient de la voiture; je montai dedans je ne sais comment : je tremblais de tout mon corps. Je criai au postillon :

— Route de Tours !

Et je me sentis, sans revoir ni Raoul ni Georgine, emporté au grand galop de deux vigoureux chevaux.

J'avais la tête enfoncée dans mes deux mains, non plus pour cacher mes larmes, mais le bouleversement de mon visage.

XII

Ces trois mots qu'avait murmurés Georgine retentissaient à mon oreille comme le glas de notre bonheur.

En effet, un pareil événement, dans la situation où nous nous trouvions, ne présentait que deux issues possibles.

Un rapprochement avec son mari, et alors je sentais que non-seulement je ne l'aimerais plus, mais encore que je la prendrais en exécration.

Ou la fuite, l'expatriation, l'exil.

Mais alors, quelle était ma situation vis-à-vis de Raoul? non-seulement celle d'un traître, mais encore d'un lâche!

Il me fallait quitter le régiment, perdre ma car-

rière, mon avenir ; plus que tout cela, mon honneur !

Ne serait-ce pas bien plus tôt fait et bien plus simple de me brûler la cervelle ?

Quant à ce dernier parti, il serait toujours temps d'y recourir.

Mais du premier coup d'œil jeté sur notre situation, j'entrevis son double horizon jusqu'à ses extrêmes limites.

Ce fut alors seulement que je compris combien j'aimais cette femme et quel ascendant terrible elle avait sur moi.

Avec un amour moindre que le mien, cette situation que ma jalousie d'un côté, ma délicatesse de l'autre, poussaient fatalement vers une sanglante péripétie, se dénouait de la façon la plus vulgaire et, selon toute probabilité, à la grande satisfaction de Raoul.

Aux trois mots qu'elle m'avait dits tout bas, je n'avais qu'à répondre ces six mots :

— *Tire les verrous de ta porte !*

Mais je me serais plutôt coupé la main droite que de les écrire.

L'adultère envisagé à ce point de vue, est le plus bas, le plus lâche, le plus immonde de tous les crimes.

En supposant qu'il soit excusable, il ne l'est qu'en n'écartant aucun des dangers qu'il traîne après lui.

C'était donc dans ces conditions que je devais l'accepter; j'avais commis la faute, je ne devais pas fuir le châtiment.

Mais elle! elle! elle!

Elle qui m'avait dit cela sans pâlir, de sa voix ordinaire, la bouche souriante.

Est-il donc vrai que la femme ne se fait pas une idée exacte du danger, ou qu'elle sait mieux l'affronter que nous?

Cet orage gronda dans ma tête le long de la route; à chaque relais de poste, je voulus descendre et lui écrire.

Mais que lui écrire? Je n'avais dans le cerveau que des idées brisées.

J'arrivai à Saint-Pol, ayant, Dieu me le pardonne! presque oublié la cause qui m'y amenait.

Il ne fallait rien moins que la vue de mon père couché, pâle, mourant, pour chasser, par la vue du malheur présent, les appréhensions du malheur à venir.

Dieu me fit cette grâce, quand j'entendis la voix de mon père.

— C'est toi, mon enfant?

Et lorsque à genoux près de son lit, je sentis sa main s'appuyer sur mon front, j'oubliai tout.

— O mon père! mon vénéré père, m'écriai-je, il y a bien longtemps que je ne vous ai vu! Pourquoi ne suis-je pas resté près de vous à imiter votre exemple et à vivre selon le cœur de Dieu?

Et je me mis à sangloter comme un enfant.

Mais, hélas! mes larmes, que l'on attribuait à la douleur filiale, avaient une source inavouable et cachée.

Et cependant, près de ce vieillard mourant et bénissant, peut-être eussé-je pris la résolution de ne pas aller plus avant dans le crime si, au point où il en était, le crime n'eût pas été irréparable.

Ma sœur me l'avait dit : mon père s'éteignait; il ne mourait pas d'une maladie, il mourait de la vie qui s'en allait.

Je passai la nuit près de lui; vers onze heures il avait exigé que je me retirasse dans ma chambre; j'avais fait semblant de lui obéir, mais, au lieu de m'éloigner, je m'étais assis sans bruit dans un fauteuil d'où je pouvais voir, à la lueur de la veilleuse qui éclairait l'alcôve, en laissant le reste de l'immense chambre dans l'obscurité, d'où je pouvais, dis-je, voir la partie supérieure de son corps et particulière-

ment sa tète pâle et amaigrie, à laquelle ses cheveux blancs comme la neige faisaient une auréole d'argent.

De temps en temps, ses yeux se fixaient au plafond, comme si à travers le plafond ils pouvaient voir le ciel; ses lèvres s'agitaient en priant et ses deux mains se soulevaient d'un mouvement égal, mais bientôt retombaient lassées à sa droite et à sa gauche.

Il était évident que ce mourant ne craignait rien, ne demandait rien, ne regrettait rien, et mourait de la mort du juste, appuyé sur l'espérance et sur la foi.

— Oh ! me disais-je, telle ne sera pas ma mort... et telle elle n'est point, en effet.

Il passa ainsi la nuit sans souffrance, sans besoin, dormant à courts intervalles, priant dès qu'il se réveillait.

Je restai toute la nuit les yeux fixés sur lui; il me semblait que la vue de cette mort sereine et douce calmait l'orage de mon esprit.

Au jour seulement, je m'endormis.

En me réveillant, je trouvai une lettre que ma sœur avait posée sur mes genoux.

Je tressaillis... un frisson me passa dans les veines... je reconnus son écriture.

Je me retrouvais en face de la réalité que le sommeil avait un instant écartée de moi.

Je sortis pour lire cette lettre ; il me semblait que la lire où j'étais, c'était profaner la chambre mortuaire.

Cette lettre, je l'ai brûlée avec toutes les autres; mais elle s'est si cruellement et si profondément gravée dans ma mémoire, que je puis vous la dire d'un bout à l'autre sans y changer un seul mot.

La voici :

« Il y a déjà quelques jours, mon cher André, que j'ai acquis la certitude du fait que je t'ai annoncé seulement au moment de te quitter. Je me doutais de l'effet que te produirait cette nouvelle et je voulais laisser au temps, à l'éloignement, au silence et à la solitude, de te conseiller.

» Que faire ? mon droit se borne à te poser cette question : je t'appartiens à l'heure qu'il est bien plus que je n'appartiens à mon mari ; c'est à toi de me donner tes ordres : quels qu'ils soient, je n'y ferai aucune objection, j'obéirai.

» Seulement, si l'ordre que tu me donnes est celui que donneraient à leur maîtresse onze amants sur douze, ne reviens jamais à Châteauroux et évite de me revoir jamais ; je ne veux pas rougir, devant le

seul homme que j'aie aimé, du double mépris qu'il aura pour moi et que j'aurai pour lui.

« Si, au contraire, tu me dis : « Laissons tout au hasard et à la volonté de Dieu... » alors, reviens à Châteauroux aussi vite que tu pourras, afin de prendre nos mesures pour la vie à venir.

» Partout où nous serons, nous serons riches, puisque tout en laissant à M. de Nérondes les deux cent quarante mille francs que je lui ai reconnus, il nous restera à chacun quarante mille livres de rente. Cette égalité dans nos fortunes, et dans des fortunes qui sont bien à nous, est un grand bienfait de la Providence ; non pas que j'eusse rougi de recevoir de toi ; mais je te connais, André, tu mourrais de faim plutôt que de manger une bouchée de mon pain.

» Je crois, au reste, qu'il n'y a que ces deux issues à notre situation ; en connais-tu une troisième?

» Tu sais que j'attends une lettre de toi poste pour poste.

» Je n'ai pas besoin de te dire que je t'aime et que cet amour durera autant que ma vie.

» Ta GEORGINE. »

« *P. S.* Tu sais que tu peux adresser ta lettre poste restante, à ma femme de chambre, Louise Dubois. »

Je lui répondis à l'instant :

» Tout, chère Georgine, à l'exception de l'infamie que tu crains et que j'abhorre, infamie qui nous rendrait indignes de mourir de sa main.

» J'ai encore la tête trop troublée pour m'arrêter à aucun projet ou te donner aucun conseil ; mais ce que je sais, c'est qu'aussitôt que je le pourrai, je serai près de toi pour prendre une résolution.

» Hélas ! ce ne sera pas la vie de mon pauvre père qui prolongera de beaucoup mon absence.

» Écris-moi, j'ai besoin de tes lettres si fermes et si viriles pour faire de moi un homme.

» Et moi aussi je t'aime et t'aimerai, jusqu'à la mort et dans la mort.

» ANDRÉ. »

« Oh ! cette fosse ouverte et qui au moment de mon départ n'était pas encore fermée ! lequel de nous trois attend-elle le premier ? S'il y en avait eu deux, au moins ! »

J'envoyai la lettre et je me sentis plus calme ; en relisant celle de Georgine, j'y trouvais une fermeté qui me faisait honte.

Puis, quand un malheur est devenu fatal et absolu, quand ce malheur ne peut s'éviter, on s'habitue à le mesurer en le regardant.

Le condamné s'habitue bien à l'idée de la mort.

Je rentrai, et j'allai m'agenouiller près du lit de mon père.

— Je crois que ce sera pour ce soir, me dit-il tranquillement.

Je lui pris la main et je la lui baisai.

— O mon père, mon cher père! m'écriai-je.

Il me regarda avec étonnement; je ne l'avais jamais appelé que monsieur le comte.

— Excusez-moi, lui dis-je.

Il me toucha la joue de la main comme il eût fait à un enfant :

— André, me dit-il, il faudra faire prévenir M. le curé de Saint-Pol. Je me suis confessé hier, comme devait le faire un bon chrétien, et j'ai reçu l'absolution de mes péchés; mais il reste d'autres cérémonies mortuaires à accomplir, et un homme de notre nom ne peut se présenter devant Dieu que muni de tous les sacrements, comme il ne se présentait devant le roi qu'armé de tous ses titres de noblesse; je ne veux pas plus de chicanes à la porte du paradis, que nos aïeux n'en avaient à la porte du Louvre.

— Vous serez obéi, monsieur le comte.

— Appelle-moi ton père, je te le permets. Ta mère

était une sainte femme, André; j'ai été parfois un peu rude pour elle, comme pour tout le monde; c'était mon caractère, je vais la retrouver, elle me pardonnera.

— Ainsi, excusez-moi, mon père, mais je suis encor faible de croyance; vous croyez fermement que vous allez revoir ma chère bonne mère ?

— Je l'ai revue cette nuit.

Je tressaillis, il continua.

— Je t'avais ordonné d'aller te reposer, André; au lieu de m'obéir, tu t'es assis dans le grand fauteuil qui est près de la porte et tu as cru que je ne te voyais pas, parce que tu étais hors du rayon de mon œil; mais quand on va mourir, mon enfant, on ne voit plus avec les yeux du corps, on voit avec ceux de l'âme. Eh bien, un peu avant le jour, tu t'es endormi; à peine dormais-tu que la porte s'est ouverte et que ta mère est entrée; elle t'a regardé un instant avec une grande tristesse, comme si elle voyait quelque profond chagrin dans ton cœur, puis elle s'est mise à prier pour toi.

— Mon père, mon père, m'écriai-je, que me dites-vous là ?

— La vérité, André. Quand elle eut prié : « Et moi ? lui dis-je. »

Alors l'ombre s'avança vers mon lit; seulement, comme mon alcôve était éclairée, au fur et à mesure qu'elle entrait dans la lumière, elle devenait plus transparente; lorsqu'elle fut à mon chevet, ce n'était plus qu'une vapeur, elle passa alors au-dessus de moi comme un souffle, en murmurant :

— A ce soir !

Cette vision était-elle une réalité ou bien un rêve; les yeux de mon père étaient-ils déjà obscurcis par les brouillards de la mort, ou jouissaient-ils de cette double vue accordée aux mourants?

Ma sœur fit demander si elle pouvait entrer.

Mon père fit de la tête signe que oui.

Elle s'approcha du lit de mon père d'un pas grave et mesuré, fit une révérence, et demanda, comme elle avait l'habitude de le faire :

— Comment allez-vous ce matin, monsieur le comte?

— Bien, Germaine, bien, dit-il.

— Plus faible : cependant?

— Oui, plus faible, aussi j'ai prié votre frère de prévenir le curé de Saint-Pol d'être ici vers quatre heures.

— C'est inutile, je l'ai prévenu.

— Ah ! fit mon père en me serrant la main.

— Voyant hier que vous vous affaiblissiez de plus en plus, j'ai cru qu'il était utile de prendre cette précaution.

— Vous avez bien fait, Germaine; venez m'embrasser pour votre attentive prévoyance.

Ma sœur s'avança, posa ses deux lèvres sèches sur le front décoloré de mon père, et se retira du même pas dont elle était venue.

La journée se passa, mon père s'affaiblissant toujours. Il ne prenait rien que quelques gouttes d'eau sucrée à la cuillère.

Vers midi, tout mouvement cessa, et il se plaignit d'un grand froid aux pieds qui montait lentement, mais graduellement, au cœur.

Ma sœur lui demanda s'il fallait avancer l'heure de la visite du curé.

— Non, dit-il, j'irai jusque-là : c'est pour ce soir seulement.

Ma sœur se remit à prier; moi je ne priais pas. Depuis trois jours, il me semblait que j'avais oublié toutes mes prières; j'étais assis près du lit de mon père, je lui tenais la main; cette main n'était pas froide encore, mais n'avait plus aucune mobilité.

Mes yeux étaient attachés sur son visage avec une douloureuse fixité. Sa sévérité pour nous n'avait

point permis un grand développement à notre amour filial; mais, arrivé à un certain degré, le respect est presque de l'amour, et moi particulièrement j'avais un grand respect pour le comte.

Ce visage, quoique déjà à peu près immobilisé par le souffle de la mort, avait encore quelques parties vivantes autour des yeux et autour de la bouche où la chair frissonnait; mais peu à peu ces frissonnements s'éteignaient l'un après l'autre, et la pétrification envahissait le visage entier; les lèvres s'aplatirent et se collèrent aux gencives, les paupières cessèrent de clignoter et restèrent ouvertes, l'œil devint fixe et vitreux.

Ma sœur priait toujours, moi je pleurais.

Quatre heures sonnèrent.

En même temps on entendit la sonnette de l'enfant de chœur.

C'était le prêtre avec les saintes huiles.

Vous avez assisté à ces lugubres cérémonies, n'est-ce pas? je n'ai donc pas besoin de vous les décrire.

Cela dura près d'une heure, à cause des prières des agonisants, qui furent entièrement dites; à cinq heures, le curé et sa suite se retirèrent.

Mon père vivait encore; le pouls avait disparu dans

la partie inférieure des bras, mais le cœur battait toujours; le point lumineux de l'œil allait s'éteignant, mais n'était pas éteint.

Au moment où six heures sonnaient, sa main fit un effort pour serrer la mienne; alors, comme s'il eût répondu à une voix qui l'appelait, il murmura :

— Me voilà !

Puis il poussa un faible soupir, c'était le dernier.

Les yeux étaient restés ouverts; je les fermai pieusement, puis j'y appuyai mes lèvres afin de les sceller pour l'éternité avec le cachet de l'amour filial, et me tournant vers ma sœur :

— Germaine, lui dis-je, notre père est mort.

Elle n'eut qu'à tourner la page, et au lieu des prières des agonisants, elle passa aux prières des trépassés !

Quant à moi, je tombai à genoux près du lit et ne trouvai que ces mots à dire :

— O mon Dieu, après une vie pareille, accordez-moi une pareille mort!

XIII

Le cadavre fut exposé pendant vingt-quatre heures en chapelle ardente; presque tous les habitants de Saint-Pol, presque tous les paysans des environs défilèrent, les uns après les autres, autour du lit que l'on avait éloigné de la muraille pour faire un passage aux visiteurs. Chacun, en passant, jetait de l'eau bénite et disait un *Pater* ou un *Ave*.

Le surlendemain de la mort, on déposa mon père dans le caveau de la famille, où je croyais bien dormir un jour près de lui.

Hélas! le château a été vendu avec les terres, le caveau avec le château, les sépulcres pleins ou vides avec le caveau.

Et c'est moi qui ai vendu tout cela!

Le comte s'arrêta un instant comme étouffé par ce triste souvenir, puis, sentant que je lui serrais la main, il reprit :

— Une heure après la mort de mon père, j'avais écrit à Georgine :

« Attends-moi, tout est fini, j'arrive d'un moment à l'autre. Ne m'écris plus.

» André. »

Par malheur, je remis ma lettre à sept heures du soir au domestique ; la poste était levée depuis quatre, cette lettre ne pouvait donc partir que le lendemain à quatre heures du matin.

Ce retard causa la catastrophe qui me reste à vous raconter.

Le comte leva les yeux au ciel.

— Du courage, du courage, lui dis-je.

— Du courage, j'en ai, me répondit-il, c'est la force qui me manque.

— Dieu vous la donnera.

— Et vous aussi, ma chère Marie, vous me la donnez avec vos douces paroles ; écoutez-moi donc jusqu'au bout.

Le même soir où mon pére avait été déposé dans

la tombe, je donnai mes instructions au notaire, j'embrassai ma sœur, je fis venir les chevaux et je partis.

A Rennes, l'essieu de ma chaise de poste cassa et je fus obligé de m'arrêter une demi-journée.

Sans savoir ce que nous allions décider Georgine et moi, j'avais hâte de la revoir ; je sentais que de nous deux, c'était, elle, le cœur fort, et il me semblait qu'elle tenait quelque ressource cachée qu'elle me dévoilerait à mon arrivée.

Le jeudi 20 septembre 1829, la voiture s'arrêta à deux heures devant la grille du Colombier ; aux claquements du fouet du postillon, aux abois des chiens, le perron se garnit et le cri : *M. André ! M. André !* retentit dans la maison.

Les domestiques avaient paru d'abord ; puis Raoul derrière eux ; puis à la fenêtre du corridor, au-dessus de leurs têtes, Georgine !

Victor avait pris sa course et était venu ouvrir la grille ; la voiture entra au grand galop et ne s'arrêta qu'au perron.

Je descendis.

Raoul me reçut dans ses bras.

— Ah ! par ma foi ! me dit-il, voilà ce qui s'appelle surprendre son monde ; je ne t'attendais pas

sitôt ; tout est donc fini là-bas? — Je fis un signe affirmatif. — Que veux-tu, mon ami ! nous sommes tous mortels. Il n'y a que le père Blanchon qui ne veuille pas mourir; tu sais, celui dont on creusait la tombe la nuit de ton départ; on le croyait mort, il n'était qu'en léthargie. Au moment de le mettre dans la bière, il est revenu à lui et a crié : « Arrêtez les frais ; je n'ai pas fini ma collection de papillons... » Depuis ce temps, la fosse est ouverte, mais il n'est pas pressé d'y descendre ; ce sera pour le premier mort de première classe qui frappera à la porte du cimetière ! Eh bien ! tu ne descends pas embrasser ton ami, Georgine ?

— Il peut bien monter, répondit Georgine comme si je lui étais l'homme le plus étranger de la terre je suis sur le chemin de sa chambre.

— Monte donc, dit Raoul ; je ne sais pas ce qu'elle a depuis trois ou quatre jours, elle est souffrante.

Je montai, le cœur me battait à tout rompre ; mes jambes pliaient sous moi.

Raoul resta, donnant des ordres pour remiser la calèche.

Georgine se jeta dans mes bras.

— Oh ! que je t'aime, dit-elle, oh ! que j'avais besoin de te revoir !

— Et moi donc ! Nous nous verrons cette nuit, n'est-ce pas ?

— Je ne sais, c'est aujourd'hui jeudi, le jour où viennent ses officiers. A propos, combien as-tu reçu de lettres de moi ?

— Une.

— Une seule ?

— Oui.

— Je t'en ai écrit une seconde.

— Je t'avais dit de ne plus m'écrire.

— Ta lettre m'est arrivée comme l'autre était déjà à la poste ; je n'ai point osé l'aller chercher ; puis on ne me l'aurait pas rendue... Chut, le voilà !

Et elle rentra dans sa chambre, au moment où je mettais la main sur le bouton de ma porte.

Raoul paraissait au haut de l'escalier.

— Dis donc, me cria-t-il, cela tombe bien : c'est aujourd'hui jeudi, nous aurons ce soir tous nos officiers ! Hé ! Georgine, il faudra ce soir double ration de punch, c'est fête au Colombier ! Hourra ! vive André !

Sa gaieté me faisait mal ; j'étais entré dans ma chambre, malgré moi mes yeux s'étaient portés vers la fenêtre.

Comme me l'avait dit Raoul, la fosse était toujours béante.

Je tombai sur un fauteuil; une sueur froide me coulait sur le front.

— Hé bien! qu'as-tu donc? me dit-il, ne vas-tu pas te trouver mal?...

Et il porta la main à l'espagnolette de la fenêtre pour l'ouvrir.

— Non, non, lui dis-je, laisse la fenêtre fermée.

Il paraît que j'étais très-pâle.

— Hé! Georgine! Georgine! cria-t-il, accours, viens voir un capitaine de hussards qui s'évanouit! Des sels! du vinaigre anglais! de l'eau de mélisse des Carmes!

Et il se mit à rire joyeusement.

Georgine entra le sourcil froncé; elle tenait à la main un flacon de sels qu'elle me fit respirer.

En me le faisant respirer, elle frottait sa main sur mes lèvres.

Le contact de cette main, plus que la puissance des sels, me rendit ma force.

Je cherchai mon mouchoir pour m'essuyer le front.

— Prenez le mien, dit Georgine, et elle me jeta au visage un mouchoir de fine batiste, tout imprégné de cette odeur d'iris qui m'avait si fort monté au cerveau quand je lui avais baisé la main.

Faisait-elle tout cela au hasard, ou ces mille riens étaient-ils calculés ?

J'en doutais alors; plus tard j'en fus certain.

La journée se passa au milieu de ces terreurs sans motifs et de ces tressaillements nerveux qui précèdent parfois les événements inattendus et dans lesquels, ces événements accomplis, on reconnait les pressentiments.

On dîna de meilleure heure, comme on avait coutume de le faire les jours où Raoul recevait. A peine si dans la journée j'avais eu le temps de voir Georgine, et d'échanger une parole et un baiser avec elle.

A table, je sentis son pied s'allonger sur le mien.

Je fermai les yeux; toutes mes sensations, tant j'étais devenu nerveux, se reproduisaient depuis quelques jours sur mon visage.

Après le dîner, nous nous trouvâmes quelques instants seuls ; elle alla s'accouder sur la barre de la fenêtre et me fit signe de venir près d'elle.

— Qu'as-tu ? me dit-elle ; es-tu fou ?

— Non, mais j'ai des pressentiments. Il me semble qu'un grand malheur est suspendu sur nos têtes.

— Tu es un enfant, me dit-elle ; n'avons-nous pas

trois mois au moins devant nous, avant que nul puisse se douter de rien ?

— C'est vrai, lui dis-je; mais, que veux-tu, on n'est pas maître de cela.

Tout à coup elle se tourna de mon côté, comme si une pensée subite lui traversait le cerveau.

— Réponds-moi, dit-elle d'une voix si virilement accentuée que j'en tressaillis : supposons que, par une circonstance impossible à prévoir, il apprenne tout et qu'il faille te battre avec lui... que ferais-tu ?

— Je me laisserais tuer, répondis-je.

— Afin qu'après t'avoir tué, il puisse nous tuer à notre tour, moi et ton enfant !... André, je croyais m'être donnée à un homme! C'est bien! je prendrai mes précautions. Ce n'est pas moi qu'on égorge comme une brebis.

Et sans ajouter un mot, elle remonta dans sa chambre.

A sept heures, les habitués du jeudi et du lundi commencèrent à arriver : c'étaient tous mes compagnons d'armes, les anciens amis de Raoul.

Ils arrivaient joyeux, fredonnant, le cigare à la bouche; tous s'étaient plaints d'abord de l'absence de madame de Nérondes. Mais bientôt ils s'étaient

avoué que sa présence les eût gênés, tandis que son absence leur donnait toute liberté de jouer, de boire et de fumer. Aussi la galerie des armes, le soir des réceptions, était-elle une vraie tabagie.

On commençait d'habitude par le thé, puis venait le punch, puis enfin une espèce de souper froid au vin de Champagne.

On avait pris le thé; on venait de préparer une table de jeu, lorsque Joseph entra portant trois lettres sur un plateau d'argent et les présenta à son maître.

Raoul en prit deux, et écartant la troisième :

— Celle-ci n'est point pour moi, dit-il, c'est pour André.

Puis se reprenant :

— Attendez donc !

Il allongea sa main tremblante sur le plateau.

— Non, dit-il, c'est pour moi !

Je ne sais pourquoi cette lettre écrite par Georgine, cette lettre que je n'avais pas reçue et qui devait arriver après mon départ, me revint à l'esprit.

Je fis un mouvement pour m'élancer; un regard de Raoul me cloua à ma place.

Je restai debout, appuyant pour me soutenir, la main sur la grande table de chêne qui s'étendait sur la longueur des deux tiers de la chambre.

Raoul regarda encore une fois l'adresse, passa la main sur ses yeux, comme s'il doutait encore, décacheta lentement la lettre, la lut en pâlissant, la relut une seconde fois pâlissant de plus en plus; puis tout à coup, jetant un cri de lion blessé, renversant tout ce qui s'opposait à son passage, il se trouva devant moi et je sentis sa main s'abattre sur mon visage.

Je rugis à mon tour; je cherchai une arme pour le poignarder; puis la réaction se fit et je laissai tomber les bras en disant :

— J'espère maintenant, monsieur, que vous allez me rendre le service de me tuer?

— Oh! oui, je te tuerai, dit-il, mais pas lâchement comme tu m'as tué, toi!

Puis, se retournant vers les officiers stupéfaits et qui n'avaient pas même eu le temps de se jeter entre nous :

— Messieurs, leur dit-il, vous comprenez qu'il s'est passé entre monsieur et moi une de ces choses qui veulent la mort d'un homme. Il faut donc que l'un de nous deux meure ici, séance tenante, à l'instant même.

Les officiers voulurent faire des objections.

— Oh! messieurs, dit Raoul, vous êtes tous gens d'honneur; et quand je vous dis : Cela va se passer

ainsi, c'est que la chose est faite d'avance et s'exécutera comme je l'ai décidé.

Puis, se tournant de mon côté :

— Reconnaissez-vous que j'ai le choix des armes, monsieur?

— Oui, répondis-je.

— Les conditions que je ferai, les accepterez-vous?

— Toutes.

— Vous l'entendez, messieurs! Eh bien, mes conditions, les voilà : Courseuilles et Firmain, vous allez prendre ces pistolets d'arçon suspendus à la muraille, vous allez les charger à poudre tous les deux; mais dans un seul vous mettrez une balle; voici de la poudre dans cette corne, voici des balles dans ce sac.

On voulut faire quelques observations.

— Messieurs, je vous prie, dit Raoul avec une suprême dignité.

Firmain et Courseuilles détachèrent les pistolets.

— Quand les pistolets seront prêts, continua Raoul, vous en donnerez le choix à monsieur.

Et il me désigna.

Courseuilles et Firmain se mirent à charger les armes au milieu du plus profond silence.

Raoul avait la face contre la fenêtre donnant sur le cimetière et tambourinait sur une vitre.

Le colonel d'Hauterive s'approcha des chargeurs et leur dit quelques mots tout bas.

— Mais, colonel... dit Courseuilles.

— J'en prends la responsabilité, monsieur, dit le colonel.

Courseuilles s'inclina.

Les pistolets chargés, Courseuilles me les présenta du côté de la crosse; j'en pris un au hasard : j'avais fait le sacrifice complet de ma vie.

Raoul prit l'autre.

Il se plaça d'un côté de la table, qui pouvait avoir six pieds de large; il faisait face au trophée d'armes.

— Monsieur, me dit-il, voulez-vous vous mettre de l'autre côté de la table?

Je m'y plaçai.

— Maintenant, dit-il, je vais viser au cœur, faites-en autant; surtout ne me ménagez pas, nous recommencerions. Courseuilles, frappez trois coups dans vos mains; au troisième coup... vous comprenez, monsieur.

— Je comprends, répondis-je.

— Allez, Courseuilles, fit Raoul en étendant son bras vers moi.

J'étendis le bras vers lui; mais, voyant que mon pistolet n'était pas dans la direction de sa poitrine :

— Tonnerre! dit-il en frappant du pied, visez donc là.

Et il montra son cœur.

J'obéis machinalement.

Courseuilles frappa un premier coup, puis un second.

Au troisième, les deux détonations n'en firent qu'une.

Nous demeurâmes tous deux debout!

Un silence terrible planait sur cette scène de mort.

J'avais senti une commotion violente à la poitrine; j'y portai la main, la bourre brûlait dans les tresses d'argent de ma pelisse.

Ma bourre à moi avait fait une tache noire sur le gilet de Raoul.

Il s'assura comme moi que ni l'un ni l'autre de nous n'était blessé, et le premier il comprit qu'on n'avait mis de balle ni dans l'un ni dans l'autre des pistolets, avec l'espérance, sans doute, d'amener un duel dont les conditions seraient plus douces.

— Oh! traîtres! s'écria-t-il en s'adressant à Courseuilles et à Firmain.

Le colonel s'avança :

— Monsieur de Nérondes... dit-il.

Le visage de Raoul devint couleur de cendre, et, sans le laisser achever :

— Je voulais le jugement de Dieu, s'écria-t-il; malheur sur ceux qui se sont défiés de la justice divine.

Puis d'un seul bond, sautant par-dessus la table, il arracha les deux épées du trophée et en jeta une à mes pieds en me disant :

— Misérable, défends-toi !

Je croisai les bras et j'attendis.

— Ramassez l'épée et défendez-vous, crièrent plusieurs voix.

Et au milieu de ces voix je crus entendre celle de Georgine qui me disait :

— Ramasse l'épée, et défends-toi !

Je ramassai l'épée, et je reconnus à la marque que j'y avais faite que c'était celle qui avait tué le chef d'escadron Boyer.

J'allais la lui offrir lorsqu'il leva la sienne.

— En garde, hurla-t-il, ou je te coupe le visage.

— En garde, me crièrent deux ou trois voix.

— En garde ! me cria une voix intérieure.

Je tombai en garde.

— Tu sais qu'il y a, à deux pas d'ici, une fosse tout

ouverte, me dit Raoul en grinçant des dents ; c'est l'un de nous deux qu'elle attendait.

Et il se précipita sur moi comme un forcené.

Je ne sais pas ce qui se passa : je ne sais point quels coups il me porta ; j'ignore par quelles parades je les écartai ; je sais que le combat dura vingt secondes à peu près.

Tout à coup je sentis une légère résistance qui cédait et mon épée qui s'enfonçait profondément.

Je jetai un cri plus douloureux que si j'eusse reçu le coup au lieu de le donner ; puis, dominé par une sorte de folie, je lâchai l'épée et, fermant les yeux pour ne pas voir, j'allai envelopper ma tête dans les rideaux d'une fenêtre.

Là j'écoutai.

— C'était pour moi, dit Raoul.

Puis un râle sourd se fit entendre, puis la chute d'un corps sur le parquet.

Je me retournai.

Il était couché la face contre terre ; la pointe de l'épée lui sortait entre les deux épaules.

Courseuilles et Firmain le soulevèrent.

Il était mort.

— Tout s'est passé dans les règles, fit le colonel, il n'y a rien à dire. Messieurs, vous porterez témoignage

Puis, se tournant de mon côté :

— Vous avez votre congé, André, me dit-il ; je vous conseille d'aller le passer dans une autre ville que Châteauroux.

La pendule commença de sonner, je jetai machinalement les yeux sur le cadran.

Elle marquait dix heures.

XIV

Je n'avais pas besoin du conseil du colonel pour quitter aussitôt que possible la ville terrible.

Mais c'était la maison surtout que j'avais hâte de quitter; la maison hospitalière dont j'avais fait la maison de l'adultère et du meurtre.

Je doutai un instant de Dieu, Marie; car je me demandais, si Dieu existait, comment Dieu ne m'avait pas foudroyé pour le double crime que j'avais commis.

Je m'élançai hors de la chambre; probablement, ignorait-elle tout encore!

Dans le jardin, au bas du perron, je rencontrai Bernard.

— Mon cheval! lui criai-je, mon cheval!

Il courut à l'écurie. Je me jetai sur un carré de

gazon; je ne pouvais croire à mon malheur et je me répétais sans cesse : — Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai !

Cinq minutes après, mon cheval était sellé et bridé ; je sautai dessus en criant à Bernard :

— Chez les Franciscains de Bourges !

J'étais nu-tête, je n'emportais rien avec moi ; je ne pensais à rien, à rien qu'à fuir.

Je voyais éternellement ce que j'avais entrevu en me retournant, c'est-à-dire ce cadavre tombé sur la face avec l'épée lui sortant entre les deux épaules, et ce cercle d'officiers rangés autour de lui, les uns sur la table, les autres sur des chaises et le regardant avec effroi.

Puis à côté, une tombe ouverte.

Je doute que Faust se rendant au sabbat ait eu sur sa route de plus terribles hallucinations que les miennes.

J'avais mis mon cheval au galop ; la journée avait été étouffante, le ciel se chargeait de nuages déchirés par de grands éclairs rouges qui me montraient des profondeurs insondables.

Bientôt de larges gouttes de pluie tombèrent ; aux premières qui touchèrent mon front, je poussai des cris de joie.

Puis les cataractes du ciel s'ouvrirent, comme dit la Bible, et la pluie tomba à torrents.

Tout au contraire d'Ajax criant : J'échapperai malgré les dieux ! je criais : *Mon Dieu ! mon Dieu ! foudroyez-moi !*

Orgueil humain ! je croyais être pour quelque chose dans ce bouleversement du ciel.

Ma gorge brûlait, quoique la pluie ruisselât tout le long de mon corps. Mon cheval était fumant : je passais au milieu d'un nuage.

A Issoudun je vis une auberge ouverte ; je m'arrêtai, je criai :

— A boire !

On m'apporta un verre plein ; je crus que c'était de l'eau, je l'avalai d'un trait : c'était du vin !

Je jetai une pièce de monnaie et je remis mon cheval au galop.

Depuis quelques instants déjà, mes sens n'apportaient plus à ma raison une idée précise, ni du pays que je parcourais, ni de ce qui se passait autour de moi. Rien ne m'apparaissait plus sous son véritable aspect : aucun son ne m'arrivait exact ; les arbres me suivaient et couraient comme des fantômes, essayant de devancer mon cheval, qui hennissait de fatigue, pressé par mes éperons. Le son des cloches se

mêlait aux grondements du tonnerre, et les éclairs me semblaient des étincelles immenses jaillissant du bronze sous un gigantesque battant.

Il se faisait en moi un bouleversement égal à celui qui s'était opéré dans la nature ; j'avais le corps glacé, la tête en feu, et je sentais le vertige, sous la forme d'un animal indescriptible, se cramponner sur mon crâne et y enfoncer ses dents et ses griffes de flamme.

Il me sembla que j'entrais dans un cimetière. Les tombeaux faisaient des rues comme à Pompéia ; de temps en temps, sur un de ces tombeaux, une lampe brûlait. Mon cheval soufflait douloureusement et, sans savoir ce que je faisais, je continuais de lui enfoncer les éperons dans le ventre. Enfin, je le sentis frémir entre mes jambes, et, tout à coup, s'écrouler comme une muraille. Ma tête porta sur le pavé ; je vis des millions d'étincelles, puis plus rien : j'étais évanoui.

Quand je revins à moi, je me trouvai dans une chambre d'auberge. Une *sœur de l'Espérance* veillait à mon chevet ; Bernard se tenait debout au pied de mon lit.

J'étais dans un abattement qui n'était pas dépourvu d'un certain bien-être, car cet abattement, c'était le calme. J'avais complétement perdu la con-

science du passé et j'éprouvais cette vague curiosité de la vie qu'Adam dut éprouver après sa création.

Je regardais d'un air étonné la sœur, que je ne connaissais pas, et Bernard que je reconnaissais; mais il m'était impossible de comprendre pourquoi j'étais couché, et pourquoi l'une était au chevet et l'autre au pied de mon lit.

Je demandai où j'étais et ce que j'avais.

La sœur porta un doigt à ses lèvres et me dit :

— Vous êtes prié de garder le silence.

Bernard mit la main à son bonnet de police et me dit :

— Par ordre supérieur, capitaine.

Je vis qu'il n'y avait rien à obtenir d'eux et qu'il fallait que je tirasse tout de moi-même.

Je me tâtai d'abord pour voir si j'étais blessé. En portant la main à mon front, je sentis un bandeau et voulus l'ôter.

— Ne touchez pas à cet appareil, me dit la sœur veilleuse.

— Je suis donc blessé ? demandai-je.

— Vous avez fait une chute de cheval, mon capitaine, me dit Bernard, et il vous est recommandé de dormir le plus possible.

J'avais la tête si lourde, si malade, si endolorie, que je trouvai la recommandation facile. Je fermai les yeux et je m'endormis.

Quand je me réveillai, il faisait nuit ; une veilleuse éclairait la chambre d'une lueur pâle et vacillante. La sœur priait auprès de mon lit, Bernard dormait au pied.

J'avais fait un pas de plus dans mon retour à la vie.

Il me semblait être dans une plaine, enveloppé de brouillards, mais de brouillards qui allaient s'éclaircissant.

Il était évident qu'il ne me fallait qu'un point de départ pour reconstruire tout cet échafaudage renversé par un cataclysme de mon cerveau.

— Ma sœur, dis-je à la religieuse de la voix la plus douce que je pus prendre, ayez la bonté de me dire où je suis. Il m'est impossible de ne pas tourmenter ma mémoire pour chercher où je puis être, et cette recherche me fatiguera bien plus que la réponse que je vous prie de me faire.

— Vous êtes à Bourges, monsieur, me dit la bonne sœur.

— Merci, lui répondis-je.

Et comme je m'étais tacitement engagé à ne plus lui faire d'autres questions, je laissai retomber ma tête sur l'oreiller.

J'étais à Bourges! Comment et pourquoi étais-je à Bourges?

J'ai dit que je commençais de voir à travers le brouillard qui m'enveloppait.

J'avais fait une chute de cheval!

En effet, je me rappelais la sensation que j'avais éprouvée quand ma monture avait manqué des quatre pieds, sensation que j'ai comparée à celle d'un mur qui s'écroule.

Puis je continuai de remonter dans ma mémoire et de voir clair à mesure que j'y remontais.

L'orage, la pluie, les arbres mouvants, je revis tout cela.

Puis, je me souvins que j'étais parti de Châteauroux.

En ce moment dix heures sonnèrent.

Je jetai un cri, le voile venait de se déchirer : je sentis de nouveau le sang envahir mon cœur et mon cerveau; je sentis mes artères se gonfler, le vertige s'abattre de nouveau sur moi. Je voulus sauter à bas de mon lit : Bernard me prit à bras-le-corps, la sœur courut appeler du secours; le médecin entrait justement en ce moment; je l'entendis dire :

— Une rechute! c'est ce que je craignais.

Et je n'entendis plus rien, que ces battements de cloche qui me brisaient le cerveau et qui ne me quittèrent que quand j'eus entièrement perdu connaissance.

Cette fois il paraît que je m'avançai aussi près que possible du côté de la mort. Mon premier délire avait duré cinq jours, le second en dura douze. Quand je revins à moi cette seconde fois, j'étais beaucoup plus faible que la première.

Ma convalescence fut longue; on avait été obligé d'enlever la pendule de ma chambre; chaque fois que sonnaient dix heures, je tombais dans une espèce de délire.

Mais la pendule enlevée, la fièvre n'en tint aucun compte ; elle resta fidèle au rendez-vous et revint obstinément à la même heure. Il est vrai que les accès allaient diminuant d'intensité; mais avec mes forces revenaient des rêves étranges.

De même que, dans les traités de démonologie, on voit les possédés ne pouvoir échapper au démon qui les poursuit, moi, aussitôt endormi, je revoyais Georgine, mais Georgine plus ardente, plus sensuelle, plus amoureuse que jamais. Je voulais en vain la repousser, je me débattais sous l'énervante hallucination; je me réveillais trempé de sueur, épuisé, mourant.

Je ne pouvais dire à la bonne sœur Théodore (c'était le nom de ma garde-malade) la cause de ces agitations que je mettais sur le compte de la fièvre; mais comme de jour en jour je reprenais des forces, comme je me levais, comme je marchais dans ma chambre, comme j'étais descendu deux ou trois fois au jardin et que je m'y étais promené, je crus qu'une garde était inutile, je remerciai la mienne, et je fis un cadeau à la communauté, en lui demandant de ne pas m'oublier dans ses prières.

Ma première idée, en partant pour Bourges, avait été de faire une retraite au couvent des Franciscains.

Il me semblait que la fraîcheur du cloître, l'austérité de l'Ordre jetteraient un calme religieux sur cette passion insensée qui s'était emparée de moi. Je fis demander aux bons Pères s'ils voulaient bien me donner une de leurs cellules et m'admettre en retraite dans le couvent.

Le jour même, ils m'envoyèrent le Père procureur.

Un des frères venait de mourir en odeur de sainteté; on devait l'enterrer le lendemain matin; le lendemain soir sa cellule serait vacante.

Ils me recevraient avec plaisir.

C'était un triomphe pour le couvent qu'un capitaine de hussards vînt y demander asile.

Il fut convenu que le lendemain je quitterais l'hôtel de l'Europe, où j'avais été déposé et où l'on avait eu les mêmes soins de moi que si j'eusse été dans la maison de mon meilleur ami. Je fis monter l'hôte, je lui adressai tous mes remercîments, je réglai mes comptes avec lui et je lui annonçai mon départ pour le lendemain.

La nuit vint; la sœur Théodore était rentrée à son couvent; j'avais envoyé Bernard à Châteauroux avec une lettre pour le colonel. Je lui exposais franchement l'état de ma conscience; je lui annonçais que mon désir était de faire une retraite de deux ou trois mois, et je le priais, si besoin était, de prolonger mon congé. Je lus un ou deux chapitres de l'*Histoire universelle* de Bossuet et je me couchai.

A l'heure habituelle, je m'endormis. J'avais beau tâcher de reculer cette heure, sachant quel rêve le sommeil amenait avec lui, on eût dit que, complice du rêve, le sommeil devait me livrer à lui sans défense.

J'avais éteint ma bougie, mais, comme toujours, laissé brûler ma veilleuse. Gardé par la bonne sœur et par Bernard je laissais la clef à la porte ; je l'y laissai toujours quoiqu'ils n'y fussent plus ; qu'avais-je à craindre dans cet hôtel où l'on avait eu de si tendres soins pour moi?

Je tombai dans une somnolence qui avait quelque chose de la catalepsie; j'avais les yeux fermés, je dormais, et cependant je voyais et j'entendais.

Il me sembla entendre tourner le bouton de ma porte, et voir cette porte s'ouvrir et se refermer après avoir donné passage à une femme.

Cette femme était couverte d'un long voile : elle retenait son haleine et marchait si doucement et si légèrement que l'on eût dit une ombre.

Elle poussa les verrous de ma porte, s'avança vers ma veilleuse et la souffla.

La chambre se trouva dans l'obscurité.

Je me sentais menacé d'un grand danger sans savoir lequel; je voulus appeler, crier, aucun son ne sortit de ma bouche. Je demeurai cloué sur mon lit, cessant de voir, mais continuant d'entendre.

J'entendis le frôlement que produit la soie en se repliant sur elle-même; puis, accompagné d'une respiration haletante, le bruit que fait quelqu'un qui se déshabille. C'était mon rêve de toutes les nuits, mais il me semblait que jamais il n'avait eu pareille réalité.

Tout à coup, je me sentis pressé entre deux bras frémissants; une haleine de feu brûla mes lèvres; j'essayai, mais inutilement, d'échapper à l'étreinte

dévorante. Je me sentais envahir peu à peu par l'irrésistible puissance à laquelle j'avais si fatalement succombé le jour où j'avais voulu fuir la maison de Raoul. Cette fois, c'était bien pis qu'un spectre, c'était bien pis qu'un démon faisant d'un fiévreux la proie de caresses fantastiques : c'était Georgine! Georgine elle-même, m'enveloppant de caresses réelles et reprenant sur son misérable amant son empire perdu!

Je luttai jusqu'à l'évanouissement.

Je rouvris les yeux entre ses bras.

Il faisait jour.

Elle me sembla plus belle que jamais.

*
* *

Là fut mon véritable crime.

J'aurais dû, en revenant à moi, en la reconnaissant, la repousser du pied ; j'aurais dû l'étouffer, comme Désdémona, sous mon oreiller ; la maudire, la chasser impitoyablement, la livrer à la honte, à l'opprobre, au mépris. J'aurais dû...

A ce moment, le mourant me regarda. Son âme passa dans ses yeux pour interroger mon âme. Je compris tout, et quoique pâlissant malgré moi, quoi-

que frissonnant des pieds à la tête, mon regard resta doux et consolant.

— Du courage, lui dis-je, allez jusqu'au bout.

— Hélas, continua-t-il, je ne fis rien de tout cela; je poussai un gémissement, je fermai les yeux et je murmurai :

« C'est ma perdition dans ce monde! c'est ma damnation éternelle dans l'autre! Mort, bienfaisante mort, pourquoi donc n'as-tu pas voulu de moi? »

XV

— Mais non, Seigneur, continua-t-il, comme encouragé par la sérénité de mon regard, non, vous êtes essentiellement juste, essentiellement bon, essentiellement miséricordieux; vous avez conservé le corps pour épurer l'âme, vous avez mesuré le châtiment à la faute, vous m'avez condamné à vivre pour me laisser le temps de me repentir.

Et soyez loué, Seigneur, je bénis la main qui me frappe, et au fond du cœur, je me repens.

Il n'y avait pas moyen de rester un jour de plus à Bourges. Qu'aurais-je répondu au religieux qui serait venu me dire que la cellule était prête ?...

Je fis venir le maître de la maison, je réglai toute la dépense et lui demandai s'il avait une chaise de poste à vendre.

Mais elle m'arrêta. (Quand je dirai *elle*, voyez-vous, Marie, c'est que je n'oserai dire Georgine).

— C'est inutile, dit-elle, puisque nous avons la mienne.

Je frissonnai.

La sienne, c'était celle dans laquelle j'avais été à Saint-Pol; celle que Raoul m'avait prêtée pour ce voyage, celle où, pendant tout le chemin, ces trois mots avaient si cruellement bourdonné à mon oreille :

— Je suis enceinte!

Mais je n'osai lui dire que je ne voulais pas de cette voiture, puisqu'elle ne comprenait point que nous ne pouvions nous servir ensemble d'une chose qui *lui* avait servi.

Hélas! ces délicatesses-là étaient aussi loin de son esprit que de son cœur.

Si elle m'avait laissé seul un instant, j'eusse, à coup sûr, profité de cet instant pour fuir; mais elle semblait comprendre mon désir de lui échapper, et, m'ayant repris, elle ne voulait plus me perdre.

Au moment où nous allions monter en voiture, on introduisit près de moi cet oncle de Raoul à qui j'avais déjà prêté trente mille francs. Les affaires de son usine allaient à merveille; mais pour qu'elles

allassent tout à fait bien, il lui fallait trente autres mille francs.

J'écrivais justement à mon notaire pour lui dire que j'allais voyager et qu'il convenait de tenir cent mille francs à ma disposition. Je chargeai M. de Nérondes de la lettre, et priai mon notaire, sur cette somme de cent mille francs, d'en distraire trente mille pour le nouveau prêt que je faisais.

M. de Nérondes, dont la bonne foi paraissait incontestable, voulut, pour garantir mes droits, qu'une partie de l'usine fût portée à mon nom. J'y consentis sans même songer à ce que je faisais, et pour me débarrasser de cet homme qui, sachant ce qui s'était passé entre son neveu et moi, et voyant, malgré le sang répandu, sa veuve à mes côtés, venait me demander un service.

Sa présence me froissait douloureusement; j'écrivis le plus vite possible la lettre qui devait me débarrasser de lui et je la lui remis

Nous montâmes en voiture ; je n'avais pas même demandé où nous allions :

— Route de Bayonne, dit Georgine.

Nous allions en Espagne.

Nous ne nous arrêtâmes qu'à Bayonne. A Bayonne, j'écrivis au colonel d'Hauterive pour demander

une prolongation de congé. Pendant que j'écrivais, on apporta le registre des voyageurs, afin d'y inscrire nos noms.

Georgine prit la plume, et sans hésitation, d'une main hardie, elle écrivit :

— M. le comte et madame la comtesse de Theïx.

Je frissonnai en voyant réunis ainsi, je ne dirai pas deux noms, puisque l'un des deux était faux, mais deux êtres qui eussent dû, les convenances sociales respectées, demeurer éternellement séparés.

Mais, que voulez-vous , Marie, mon châtiment moral commençait, je subissais déjà la conséquence de ma première infamie.

Je reçus la réponse du colonel à Madrid. La campagne d'Alger était décidée. Comme le régiment ne faisait point partie de l'expédition, il pouvait prendre sur lui de prolonger mon congé de six mois.

Nous visitâmes toute l'Espagne, Madrid, Burgos, Grenade, Séville, Cadix.

A Barcelone, nous apprîmes la révolution de Juillet.

Nous nous embarquâmes aussitôt pour Marseille. J'avais l'espoir d'arriver à temps pour défendre le trône des Bourbons. Lorsque nous arrivâmes à

Marseille, Charles X s'acheminait vers Cherbourg et Louis-Philippe était nommé lieutenant général du royaume.

J'écrivis à mon colonel pour le remercier de ses bontés pour moi ; mais, ne voulant pas servir un gouvernement qui ne m'était pas sympathique, j'adressai ma démission au ministre de la guerre.

Georgine était sur le point d'accoucher ; nous louâmes une campagne aux environs d'Hyères ; elle y donna le jour à un garçon qui, venant au monde huit mois après la mort de son mari, fut inscrit au registre de l'état civil sous le nom d'André de Nérondes.

Cette alliance de mon nom de baptême avec le nom de famille de Raoul était encore une de ces monstruosités que je ne pouvais comprendre et qui semblaient si naturelles à Georgine, qu'elle ne me consulta pas et qu'elle fit faire la déclaration par le médecin sans même m'en prévenir.

Je pressai cet enfant entre mes bras avec un singulier mélange de tendresse et de terreur. Hélas ! j'étais condamné à ne plus rencontrer dans le reste de ma vie une de ces joies sans mélange que Dieu garde pour les cœurs innocents et les consciences pures.

Si j'avais été marié, j'eusse certainement exigé de ma femme qu'elle nourrit son enfant ; mais je fus le premier à encourager Georgine, quand elle parla de chercher une nourrice.

Il me semblait que je pouvais aimer l'enfant et la mère séparément : ensemble c'était impossible.

Et encore de quel amour étrange aimais-je la mère ! Je vous jure, amie, que je sentais la domination de Satan ; j'étais possédé. Je n'aimais pas Georgine, j'étais dominé par elle, et je ne puis vous dire combien de fois, dans ma conviction qu'il y avait quelque chose de surnaturel et d'infernal dans ma soumission à cette femme, j'eus l'idée d'entrer dans une église pour me faire exorciser.

L'enfant fut mis en nourrice, et il fut résolu que nous continuerions nos voyages en passant par l'Italie.

Nous visitâmes Naples, Rome, Venise, Florence ; nous revînmes par Milan et Modène.

Madame la duchesse de Berry tenait sa petite cour à Massa ; je ne pouvais passer si près d'elle sans aller lui présenter mes hommages.

Ce fut avec Georgine l'objet d'une légère discussion ; mais je regardais cette démarche comme un devoir tellement sacré, que, pour la première fois,

non-seulement je résistai à un de ses désirs, mais je lui imposai ma volonté.

Cependant je ne pus empêcher Georgine de me suivre à Massa. Nous avions continué de voyager sous les noms de comte et de comtesse de Theïx; ce fut sous ce nom que nous nous inscrivîmes à l'unique hôtel de Massa.

J'écrivis à madame la duchesse de Berry pour lui demander une audience; mon nom breton la frappa; un ami que j'avais près d'elle lui dit que j'avais donné ma démission pour ne pas servir sous le roi Louis-Philippe; cette preuve de dévouement me valut une lettre charmante et la permission de me présenter à l'instant même au palais.

La princesse me reçut avec une grâce adorable, me demanda des nouvelles de *la comtesse*, que j'excusai près d'elle en invoquant son état de souffrance. Une seconde grossesse avait suivi de près la première.

La princesse, en se retirant, me dit :

— Je vous laisse seul avec votre ami, qui a quelque chose à vous dire; à la suite de la conversation que vous aurez avec lui, si vous désirez me revoir, vous n'aurez plus besoin de me demander d'audience. Il suffira de vous faire annoncer.

Elle me donna sa main à baiser et sortit.

Je restai seul avec l'ami qui avait assisté à mon entrevue avec Son Altesse.

— Ce n'est pas tout cela, me dit-il, une fois que la porte fut refermée; mais il y a ici de grands projets et de grands préparatifs. Il s'agit de rentrer en France et de faire une nouvelle Vendée; veux-tu être des nôtres?

— Mon cher ami, lui dis-je, tu vas au-devant de mes désirs les plus ardents. Voilà deux ans que je cherche une occasion de me faire tuer; je n'en trouverai jamais de plus belle. Où en sommes-nous?

— Nous en sommes au moment de partir pour la France; nous avons reçu, il y a trois jours, la déclaration du roi Charles X aux royalistes de France, afin qu'ils reconnaissent Madame en qualité de régente. On nous écrit que l'heure est venue d'agir, et que la Vendée n'attend que Madame pour se soulever. Voici une lettre que Son Altesse Royale adresse aujourd'hui même à notre ami Coislin, et qui ne laisse plus de doute sur ses projets; et je pense que, si tu veux t'en charger, Madame te remettra des lettres en chiffres qui ordonneront à tous nos chefs du midi et de l'ouest de la France de se tenir prêts.

— Je m'en charge et avec bonheur, répondis-je.

Puis, poussant une joyeuse exclamation :

— Ah ! m'écriai-je, je vais donc trouver une occasion de mourir, et d'une mort qui ne soit pas tout à fait inutile à la France !... Quand dois-je revenir ?

— Par ma foi, puisque tu es si enthousiaste, ne t'en va pas sans revoir Madame. Je vais la rappeler et lui dire tes bonnes dispositions à son égard.

— Va, lui dis-je, et plus tôt je pourrai lui donner des preuves de mon dévouement, plus je serai heureux.

Il sortit. Cinq minutes après, Son Altesse Royale rentrait avec lui.

— Voilà l'homme qu'il nous faut, Madame, lui dit-il : dévouement, courage, loyauté. Je vous réponds de lui corps pour corps.

— Je me suis doutée en vous voyant, monsieur le comte, me dit la duchesse, que je me trouvais en face d'un de ces vieux Bretons de la race de du Guesclin ; ma prévision s'est réalisée : soyez des nôtres, et des premiers parmi les nôtres. Quand entre-t-il dans vos projets de partir ?

— Dès que Son Altesse Royale l'ordonnera.

— Votre ami me dit que vous vous chargez de nos lettres ?

— Je n'attends qu'elles pour rentrer en France, Madame.

— Vous les aurez ce soir.

— Demain, je partirai.

— Voilà, mon cher comte, les réponses que j'aime et les serviteurs que j'admire. Venez ce soir et partez demain ; je vous suivrai de près.

Je revins le soir ; je pris six lettres en chiffres que je me chargeai de faire parvenir à leurs adresses, et j'engageai ma parole à Madame de la rejoindre où elle serait, dès que j'apprendrais son arrivée en France.

Le lendemain, je partis.

Nous primes le bateau de Gênes pour Marseille ; j'avais une lettre à remettre à Marseille. Elle était adressée à l'un des chefs de la future insurrection, et elle en contenait une autre que le premier destinataire était chargé de faire passer à Lyon.

Les autres lettres étaient pour Tours, Angers et Rennes.

Nous arrivâmes à Marseille par un temps horrible; Georgine, qui était à son septième mois, souffrit beaucoup de la mer ; nous fûmes, à cause de l'état de maladie dans lequel elle était, obligés de nous arrêter pendant trois jours à Marseille.

Le quatrième jour, nous partîmes par Privas, le Puy, Clermont-Ferrand, Bourges.

Il nous fallait, à moins de faire un long circuit, passer par Châteauroux pour aller à Tours. Je m'étais d'abord opposé à ce passage par Châteauroux, déclarant que je ferais tous les détours du monde pour ne point passer par cette ville. Mais Georgine prétendit que depuis deux ans qu'elle était absente, elle avait des affaires indispensables à y régler. Je ne m'y arrêterais pas ; je traverserais la ville seulement ; ses affaires terminées, elle viendrait me rejoindre.

Cette fois encore je cédai.

Je m'approchais de Châteauroux avec une terreur que je ne pouvais vaincre.

Nous entrâmes dans le département par la Châtre ; à Ardentes, nous changeâmes de chevaux. Je ne voulais, de près ni de loin, revoir le Colombier. Je donnai l'ordre au postillon de s'arrêter à l'hôtel de la Poste : je resterais dans la voiture ; Georgine descendrait ses malles et se ferait conduire au Colombier.

L'homme propose et Dieu dispose : et je puis d'autant mieux citer le proverbe, que la main de Dieu, depuis la mort de Raoul, ne cessa d'être étendue sur moi.

En entrant dans un des faubourgs de Châteauroux, l'essieu de notre calèche cassa; il fallut nous arrêter.

Je ne voulais pas aller dans un hôtel où j'eusse été reconnu ; je ne voulais pas aller au Colombier ; je ne pouvais rester dans la voiture sans donner lieu à des suppositions sans fin. Georgine m'offrit d'aller l'attendre au Poinsonnet : elle viendrait m'y prendre le lendemain avec la voiture; personne au monde ne saurait qu'elle était revenue avec moi et que j'avais passé la nuit là.

J'acceptai.

Au nombre des clefs qu'elle avait emportées avec elle, étaient celles de cette petite maison de campagne où elle avait eu un instant l'espoir de me ramener. Elle me les donna.

Le serrurier qui s'était chargé de souder l'essieu promit de ne se point coucher avant que la besogne fût faite.

Georgine comptait regagner la maison à pied et envoyer chercher ses malles ; mais aux premiers pas qu'elle fit, elle se plaignit d'une violente douleur au côté.

Force lui fut d'entrer chez le serrurier et d'envoyer à la fois chez elle pour faire venir une voiture, et

chez le médecin pour s'assurer des causes de la douleur.

La secousse imprimée à la voiture par la rupture de l'essieu pouvait avoir déterminé chez elle une fausse couche.

Ce fut sous cette nouvelle préoccupation que je pris, en contournant la ville, le chemin du Poinsonnet.

Que de choses terribles, depuis les quelques moments de bonheur que j'avais passés dans cette charmante retraite !

XVI

On était alors au mois de janvier 1832 ; il faisait une de ces nuits sombres et sans lune du commencement de l'hiver ; les arbres, dépouillés de leurs feuilles, s'agitaient tristement sous le souffle de la bise qui sifflait en passant dans leurs branches. Un petit ruisseau, dont on distinguait à peine le cours moiré, était bordé par des saules aux têtes énormes dont les troncs tortus simulaient des nains monstrueux, courant les uns après les autres et se perdant dans la nuit. A l'horizon très-rapproché, une masse plus noire se dressant devant moi, indiquait la forêt.

Je ne distinguai le Poinsonnet qu'en en touchant les murailles. J'allai presque à tâtons chercher la

porte; j'avais la clef, je l'ouvris; comme la première fois, machinalement je poussai les verrous en dedans, puis avec la seconde clef, j'ouvris la porte de la maison que je refermai aussi avec le même soin.

Je me trouvai alors dans une obscurité bien autrement profonde que celle de la route. Je ne sais pourquoi, pour la première fois j'éprouvai ce sentiment de terreur que les nerfs délicats ressentent malgré eux dans les ténèbres, et qui, jusque-là, m'avait été complétement inconnu. Je m'étais muni d'allumettes et, tout en me reprochant ma pusillanimité, j'en frottai une contre la muraille.

Elle s'alluma.

J'étais dans le vestibule; à droite et à gauche s'ouvraient les portes du salon et de la salle à manger.

Au fond, l'escalier.

Au moment où j'étendais le bras pour en éclairer la première marche, une chauve-souris, du souffle ou même du toucher de son aile, éteignit mon allumette avec ce petit cri qui semble le frottement de deux os l'un contre l'autre.

C'était un accident bien simple et bien naturel, mais j'étais dans une surexcitation nerveuse telle, que je répondis par un cri d'effroi au cri de l'animal

et que je sentis un frisson me courir par tout le corps.

Je tirai une autre allumette de ma poche et lui fis prendre feu ; puis à sa lueur je montai rapidement l'escalier ; mais au tournant de l'escalier, une fenêtre mal fermée sans doute s'ouvrit avec bruit et la souffla de nouveau.

Par cette fenêtre ouverte s'engouffrait, comme une plainte funèbre, les gémissements lugubres du vent dans les arbres de la forêt.

Il était inutile d'essayer d'enflammer une troisième allumette : le vent qui tourbillonnait dans l'escalier ne lui eût pas permis de prendre feu, ou l'eût éteinte aussitôt allumée.

Je montai l'escalier m'appuyant au mur, en proie à une terreur dont je ne pouvais me rendre compte; il me semblait que depuis que j'avais refermé derrière moi la porte du Poinsonnet, j'étais entré dans un monde surnaturel, où toutes les lois de notre monde à nous étaient bouleversées.

Arrivé au haut de l'escalier, je me trouvai dans le corridor : là le vent se lamentait plus lugubre encore que dans l'escalier ; ses plaintes ressemblaient à des sanglots.

Je m'arrêtai pour reprendre haleine; je portai la

main à mon front, pas un de mes cheveux qui n'eût sa goutte de sueur...

Je ne me reconnaissais plus ; je m'indignai de ma faiblesse ; j'avais peur comme un enfant, sans savoir de quoi j'avais peur.

— Allons donc ! murmurai-je à voix basse, est-ce que je ne suis plus un homme ?...

Il me sembla qu'un rire moqueur et en même temps lugubre, parti du bout du corridor, répondait au reproche que je me faisais à moi-même.

Une espèce de rage me prit; depuis que j'étais dans l'obscurité, mes yeux avaient commencé de s'habituer aux ténèbres. Je voyais ou plutôt je distinguais une fenêtre à l'extrémité du corridor : c'était de là qu'avait paru venir l'éclat de rire ; je m'élançai furieux vers cette fenêtre en criant :

— Si tu es un être humain, dis qui tu es et où tu es ?

Une porte ouverte poussée par le vent se ferma, comme si cet être, quel qu'il fût, mettait un obstacle entre lui et moi.

J'avais encore quelques allumettes dans la main, j'en enflammai une. A sa lueur, que rien ne vint combattre, je reconnus la porte de la chambre où j'étais déjà venu. J'entrai ; une bougie aux trois quarts consumée, éteinte depuis notre départ pro-

bablement, était demeurée seule — pourquoi seule ? je l'ignore — dans un des deux chandeliers placés de chaque côté de la pendule, entre elle et deux magnifiques vases de Sèvres.

J'allai droit à la bougie avec le reste de mon allumette brûlant encore ; seulement, en me voyant dans la glace, je me fis peur.

Je reculai, ne me reconnaissant pas.

Mon allumette allait s'éteindre, je me pressai de l'approcher de la mèche de la bougie ; la flamme me brûlait les doigts ; mais je ne voulais pas la lâcher, de peur de rester dans les ténèbres.

La bougie s'enflamma au moment où la douleur me forçait de laisser tomber l'allumette.

Mais l'obscurité était vaincue, je respirai.

A peine si je reconnaissais la chambre, tant les circonstances influent sur les sens. J'y étais entré en plein jour, par une belle matinée d'automne, en même temps qu'y entrait par la fenêtre ouverte un chaud rayon de soleil.

Le soleil n'y entrait pas seul, vous vous le rappelez, Marie ; une des croisées donnait passage aux rameaux d'un rosier couvert de fleurs du plus beau rouge, et l'autre aux branches d'un jasmin tout constellé d'étoiles blanches.

Enfin Georgine était là, c'est-à-dire l'amour qui anime tout.

J'étais seul, il faisait nuit; la chambre, au lieu de cet air vivace et printanier qui dilate les poitrines, au lieu de ce rayon de soleil dans lequel se jouaient des millions d'atomes joyeux, ne contenait que cette atmosphère lourde et malsaine des appartements fermés depuis longtemps, et la seule lumière qui l'éclairât était la lueur tremblotante de la bougie que je venais d'allumer et qui semblait, en resserrant sa flamme, près d'être étouffée par cet air épaissi.

J'allai à une fenêtre et j'essayai de l'ouvrir. Impossible : la rouille s'était mise dans les espagnolettes et dans les gonds; les unes ne voulaient plus se soulever, les autres ne voulaient plus tourner.

Je me laissai tomber dans un fauteuil.

A peine y étais-je, qu'il me sembla entendre des pas traînants venant du corridor et s'approchant de la porte. Je me dressai comme mû par un ressort et criai :

— Qui va là ?

Personne ne répondit !

Je pris ma bougie et tentai d'éclairer le corridor. Une bouffée de vent la souffla.

Je me rejetai en arrière, tirant la porte après moi et poussant hâtivement les verrous.

J'étais enfermé, mais dans les ténèbres.

Il me semblait entendre le bruit que faisait une porte de cabinet en tournant sur ses gonds.

Je me collai contre la muraille, mais je n'entendis plus rien.

Au moment où la bougie s'était allumée, j'avais machinalement posé sur la pendule les trois ou quatre allumettes qui me restaient encore.

Je m'orientai, la cheminée devait être à ma gauche.

Si la pendule eût été remontée, le battement de son balancier m'eût guidé ; mais depuis le craquement de la porte, le silence le plus complet régnait autour de moi.

Je m'avançai doucement, les bras étendus, faisant le moins de bruit possible, obliquant à gauche.

Ma main toucha une surface polie que je reconnus pour celle de la glace surmontant la cheminée. J'abaissai la main et touchai la pendule. Au moment où je la touchai, comme si je lui eusse communiqué le mouvement, elle commença de sonner.

Un frisson courut dans mes veines. Ou j'étais

atteint de folie, ou j'étais passé du monde réel dans le monde fantastique.

Comment cette pendule, qui depuis deux ans n'avait pas été remontée, comment cette pendule sonnait-elle ?

Et quelle heure sonnait-elle ?

Dix heures !... l'heure fatale ! l'heure où Raoul était tombé la face contre terre !

A la dixième vibration, je jetai un cri et me saisis par les cheveux. Au milieu de ces alternatives de ténèbres et de lumière, au milieu de tous ces bruits inusités, terribles, je devenais insensé.

Mon premier besoin était d'échapper à l'obscurité, j'enflammai une allumette et je rallumai la bougie.

Je tremblais de tout mon corps et, sans savoir ce que je disais, je murmurai :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

Mes yeux se portèrent sur cette porte du cabinet que j'avais entendue s'ouvrir.

Elle était, en effet, toute grande ouverte.

Je m'élançai vers elle ; je la tirai et lui donnai un tour de clef.

J'étais enfermé dans la chambre.

Je vainquis ma répugnance et j'arrêtai mon regard sur la pendule.

Elle marquait dix heures juste, mais n'allait pas.

Je tombai dans une autre préoccupation.

Ma bougie devait finir bien longtemps avant le jour; j'allais passer de longues heures dans l'obscurité.

Bien certainement j'eusse, en cherchant, trouvé des bougies ou au moins une bougie dans les autres chambres, mais je n'osais pas sortir de celle où je m'étais moi-même enfermé.

Je n'osais pas ! comprenez-vous, Marie, tout ce qu'il y a de remords dans ces trois mots.

Je n'avais qu'une ressource, celle de m'endormir : ainsi je ne m'apercevrais pas de l'extinction de ma bougie, et, si Dieu le permettait, je m'éveillerais au jour.

Je me jetai tout habillé sur le lit.

J'étais tellement brisé que, malgré l'incompréhensible effroi dont j'étais agité, mes yeux se fermèrent.

Je sentis peu à peu le sommeil s'appesantir sur mes paupières; bientôt je perdis le sentiment de moi-même, je m'endormis.

Je fus réveillé par un petillement si faible, que je m'étonnai qu'un pareil bruit pût me réveiller : c'était ma bougie qui s'éteignait et qui luttait pour ne pas mourir.

Je refermai les yeux et tâchai de commander au sommeil; mais, les yeux fermés, je voyais à travers mes paupières, comme à travers un voile transparent, l'agonie de ma lumière.

J'éprouvais un étrange malaise, j'avais froid, et cependant la sueur me coulait sur le front.

Je rouvris les yeux; à la lueur vacillante de la bougie, tous les objets oscillaient dans la chambre.

Les rideaux des croisées s'agitaient avec un léger frôlement, comme si des personnages fantastiques étaient cachés derrière eux.

Je m'enveloppai dans ceux du lit.

Puis j'essayai de nouveau de m'endormir.

C'était impossible; la crépitation de la bougie redoublait; l'obscurité envahissait la chambre. J'entendis un petillement; j'ouvris timidement les yeux, et je vis, malgré les rideaux fermés, une obscurité plus grande.

La bougie était définitivement éteinte.

Je retins mon haleine, tout était parfaitement calme, au dehors et au dedans.

J'entendis le timbre d'une cloche qui sonnait minuit.

Maintenant, que vous dire? sinon vous raconter purement et simplement ce qui se passa.

Ce sera incompréhensible pour vous. Dans la disposition d'esprit où j'étais, ce fut terrible pour moi.

Le dernier coup de minuit sonné, tout rentra dans le silence.

Puis bientôt ces mêmes plaintes, ce même bruit de pas se firent entendre toujours à l'extrémité du corridor, et comme la première fois se rapprochant!

Ils étaient aussi perceptibles à mon oreille que si la porte de la chambre donnant sur le corridor eût été ouverte, et cependant elle était fermée. J'en étais sûr, puisque j'en avais poussé moi-même les verrous.

Le bruit s'arrêta devant la porte et, comme si les obstacles ne pouvaient rien sur lui, je l'entendis dans l'intérieur de la chambre à quelques pas de mon lit.

Je me soulevai sur un bras; le bruit s'approchait toujours; mes cheveux se dressèrent sur mon front.

J'étendis la main, il me sembla que mes rideaux s'écartaient d'eux-mêmes. Des souffles étranges et glacés passaient sur mon visage.

Je me laissai tomber sur mon lit et m'enveloppai la tête dans les draps.

En ce moment, l'être invisible, le fantôme, le spectre, le démon, que sais-je, frappa dans le dossier même de ma couchette trois coups si violents, que

je m'élançai hors du lit en faisant le signe de la croix et en criant : — A moi, Seigneur ! à moi !... à moi !...

Et tout en chancelant, me heurtant aux meubles, pris d'un vertige furieux, écumant de terreur, battant des mains les murailles, tirant les verrous, je me jetai dans le corridor, me précipitant par les degrés de l'escalier comme si j'étais poursuivi ; nu-tête, les yeux hagards et pleins d'étincelles, poussant les portes qui s'ouvraient comme par enchantement jusqu'à ce que l'air froid de la nuit glaçât la sueur sur mon front, et que, reconnaissant le sentier qui m'avait amené de Châteauroux au Poinsonnet, je reprisse d'une course effrénée, haletante, poussant des cris entrecoupés, ce même sentier qui me ramenait du Poinsonnet à Châteauroux.

Je ne m'arrêtai que quand je vis de loin, à la lueur de la forge, le serrurier et ses apprentis qui, fidèles à leur promesse, achevaient de raccommoder ma chaise de poste.

Je m'assis sur une borne et renversai ma tête en arrière, croyant que j'allais m'évanouir faute d'haleine.

XVII

Quelques minutes me suffirent pour reprendre une puissance apparente sur moi-même ; mais je me trouvai frissonnant, palpitant, mouillé de sueur, comme on l'est à la suite d'un horrible cauchemar.

Sortais-je en effet d'un songe ? ou avais-je vu et entendu ce que j'avais cru voir et entendre ?

En tout cas, vision ou réalité, le résultat fut le même : c'était un avertissement de Dieu.

Ma résolution était prise.

Fuir le plus vite et le plus loin possible, et surtout fuir seul !

Après la terrible nuit du Poinsonnet, je ne craignais pas que jamais Georgine reprît sa puissance sur

moi ; la revoir seulement me semblait une impiété.

Ce n'était point en vain que l'ordre de la nature avait été bouleversé et que les morts étaient sortis de leurs tombeaux.

Car c'était bien l'ombre de Raoul qui était entrée gémissante dans ma chambre et qui avait, de sa bouche livide, soufflé sur mon visage l'haleine glacée du tombeau.

Quel autre que lui avais-je insulté ? quel autre spectre que le sien pouvait crier anathème sur moi ?

Je fis une courte prière, puis je m'approchai des travailleurs, heureux de me retrouver au milieu d'êtres vivants.

J'étais si pâle et si défiguré, qu'ils hésitèrent quelque temps à me reconnaître.

Je leur demandai où ils en étaient de leur besogne; leur besogne était à peu près faite.

Je leur payai sans marchander ce qu'ils me demandèrent pour l'essieu cassé, et je leur donnai de plus un louis de pourboire, afin que l'un d'eux, aussitôt que la voiture serait tout à fait prête, envoyât chercher des chevaux à la poste.

On avait descendu tout le bagage de Georgine, mais on n'avait déchargé aucune de mes malles ; il n'y avait qu'à resserrer les cordages ; les chevaux

arrivèrent, le postillon attela, je criai : — *Route de Tours !* et nous partîmes.

Vous vous souvenez que j'avais des lettres de Son Altesse Royale Madame à remettre à Tours et à Angers.

Rien n'avait été arrêté avec Georgine ; nous devions convenir de tout en nous revoyant le lendemain matin. Ce qui était probable, c'est que je continuerais ma route seul pour m'acquitter de ma mission politique ; que j'irais à Saint-Pol pour y régler mes affaires, et qu'ensuite nous continuerions nos voyages, à moins que, Madame venant en Vendée, je ne me misse à ses ordres.

Partant sans la revoir et comprenant qu'elle ne saurait que penser de mon départ, je lui écrivis de Tours qu'un événement imprévu, que je ne pouvais raconter encore, tant j'étais sous le poids de l'émotion qu'il m'avait causé, m'avait forcé de quitter Châteauroux dans la nuit. J'ajoutais que je suivrais l'itinéraire convenu, qu'en conséquence elle pouvait m'écrire à Saint-Pol de Léon.

Elle n'avait point attendu mon avis, et en arrivant à Saint-Pol, je trouvai une lettre d'elle, qu'elle avait mise à la poste avant d'avoir reçu la mienne.

Il y régnait un ton de froideur bien concevable après la façon dont j'étais parti, et surtout un étonnement également facile à comprendre.

Voici cette lettre, à peu près :

« Qu'êtes-vous donc devenu, mon cher André, et qu'est-il arrivé ? J'envoie à huit heures du matin Louise au Poinsonnet pour vous dire qu'à la suite de l'accident d'hier et de la secousse qu'il m'a occasionnée, je suis accouchée d'une petite fille que l'on espère conserve, l'accouchement ayant eu lieu à sept mois ; et Louise revient tout effarée me dire qu'elle a trouvé la porte du parc et celle de la maison ouverte, et tous les meubles de votre chambre sens dessus dessous, comme si cette chambre avait été le théâtre d'une lutte acharnée. Auriez-vous été attaqué par des voleurs ? la chose me paraît impossible, puisque plusieurs objets en argent massif qui se trouvaient dans votre chambre n'ont pas été enlevés. Il faut cependant qu'il vous soit arrivé quelque chose de grave et d'insolite, puisqu'on a trouvé le lit froissé, votre oreiller à terre, les rideaux déchirés et votre chapeau dans le corridor.

» Au reste, Louise a cherché avec soin et n'a vu de sang nulle part.

» Ce qui m'a rassurée de plus en plus, c'est qu'ayant envoyé Louise chez le serrurier chargé de raccommoder la voiture, j'ai appris que vers une heure du matin il vous avait revu, pâle et sans chapeau, c'est vrai, mais que vous ne paraissiez aucunement blessé; c'est par lui que j'ai su que vous aviez continué votre route, et par le postillon qui vous a conduit, que vous aviez pris celle de Tours.

» Depuis votre départ, le bruit s'est répandu que le Poinsonnet était hanté par des esprits; avez-vous par hasard eu affaire à eux, et serait-ce à la suite du combat que vous leur avez livré que vous avez été forcé de prendre la fuite?

» En tout cas, peut-être eussiez-vous dû, avant de quitter Châteauroux, vous informer de ce que j'étais devenue; mais je vous aime tant, que je me fais illusion à moi-même et que j'espère qu'une prochaine lettre vous disculpera du reproche d'indifférence que je me croirai jusque-là en droit de vous faire.

» Je voudrais vous en écrire davantage, mon cher André, ne fût-ce que pour vous faire apprécier la différence qui existe entre nos deux cœurs; mais la tête me tourne et la plume, en me tombant des mains,

me laisse à peine la force d'écrire ces trois mots : *je vous aime.*

» GEORGINE. »

Je répondis à Georgine par le récit exact de ce qui s'était passé; je lui dis la lutte que, depuis deux ans, je soutenais contre le remords, et la résolution que j'avais prise à la suite de cette terrible nuit du Poinsonnet, de me séparer d'elle, momentanément du moins. Je lui demandais de me donner de temps en temps des nouvelles de mes deux enfants, à qui ma fortune appartiendrait, en vertu de la promesse que je lui avais faite de ne point me marier. Georgine ne pouvait pas se tenir pour battue; je reçus lettres sur lettres, mais je résistai. Contre toutes les lois du souvenir et de la perspective, plus je m'éloignais de cette nuit terrible, plus les événements qu'elle avait amenés étaient présents à ma pensée, et j'en arrivai à ce point où la vie étant devenue à charge à l'homme, il n'a plus qu'un désir, celui de s'en débarrasser.

Ce fut donc avec une grande joie que j'appris que Madame était débarquée en France et que le moment était arrivé de me faire tuer pour elle.

Comme la chose était convenue, je fus avisé de l'endroit où je pourrais la trouver. Je me mis immé-

diatement en route avec armes et bagages, et la rejoignis le 17 mai au château de M. de N...

Madame me reconnut et me félicita de mon exactitude. Elle avait près d'elle MM. de Dampierre, de Mesnars, de Lorges, de Charrette.

J'étais arrivé avec le costume de rigueur : la blouse, le chapeau breton, la cartouchière bien garnie, le fusil à deux coups, les guêtres et les souliers ferrés. Dès le premier soir, j'eus le bonheur de lui rendre un assez grand service.

La duchesse avait donné rendez-vous à quelques amis dans une maison située à une lieue à peu près du château, et appartenant à M. G...

Elle se rendit à cette maison, accompagnée de nous tous et y trouva les nouveaux amis qui devaient se réunir à nous ; mais comme elle n'était pas en sûreté dans cette maison, dès le même soir elle partit pour une cachette qu'on lui avait ménagée dans la commune de Montbert.

Outre sept ou huit gentilshommes, au nombre desquels je me trouvais, Madame était accompagnée de quelques paysans qui servaient de guides. Arrivée au Maine, on lui demanda si elle voulait faire un détour ou passer la rivière à gué, passage qui n'était pas sans quelque danger ; mais Madame préféra le danger

à la lenteur. On se consulta pour savoir quel gué l'on choisirait, et il fut convenu que l'on passerait le Maine, près de Romainville, sur d'anciennes piles de pont qui, tant bonnes que mauvaises, offraient un passage.

Un paysan qui connaissait les localités, prit la tête de la colonne, sondant le chemin avec un bâton qu'il tenait à la main droite, tandis que de la gauche il tirait la duchesse à lui.

Arrivés aux deux tiers de la rivière, le paysan et Madame sentirent s'écrouler sous leurs pieds la pile sur laquelle ils avaient cru pouvoir s'aventurer.

Tous deux trébuchèrent et tombèrent à l'eau.

Madame était tombée à la renverse et avait disparu submergée. Je m'élançai aussitôt, je la rattrapai par le talon et la tirai de la rivière.

Elle était restée cinq ou six secondes sous l'eau et avait failli perdre connaissance.

Cet événement, dans lequel je n'avais personnellement couru aucun danger, me posa parmi les serviteurs de la princesse.

Remarquant ma profonde tristesse, Madame avait souvent la bonté de s'entretenir avec moi, attribuant cette tristesse à des chagrins de fortune ou à des désirs d'ambition; elle me demandait souvent :

— Voyons, comte, que désirez-vous que je fasse pour vous?

Mais à cette bienveillante question, je répondais invariablement :

— Donnez-moi l'occasion de me faire tuer pour Votre Altesse Royale, je ne demande pas autre chose.

De sorte que la princesse avait l'habitude de me désigner sous le nom de son *beau ténébreux*.

Ne vous étonnez pas, Marie, me dit le comte essayant de sourire : j'avais vingt-huit ans alors et tous mes cheveux...

Je lui serrai la main. Il continua :

Je fis ce que je pus pour me faire tuer, et il n'y a pas de ma faute si je n'y réussis point ; je fus de toutes les affaires ; de celle de la Caratterie, du Chêne, de la Pénissière.

La mort ne voulait pas de moi.

Désireux d'en finir, je tins un des derniers à la Pénissière; je ne voulus pas fuir ; répondant par des coups de fusil et de pistolet à toutes les sommations de me rendre, je tombai écrasé de coups de crosse et fus fait prisonnier.

Cela revenait au même : j'allais être jugé et, comme chef, condamné à mort et fusillé.

On m'a dit que, plusieurs fois, Madame s'était in-

formée de moi, et, me sachant prisonnier, avait laissé échapper de vives marques de sympathie en ma faveur. Cette nouvelle me parvint en prison ; mon orgueil de Breton et de gentilhomme en fut flatté.

Je parus devant le conseil de guerre.

Je dois le dire en faveur du tribunal militaire, tous les moyens furent fournis, sinon de m'innocenter, du moins de faire diminuer ma peine à l'aide de circonstances atténuantes. Mais plus on essayait d'éloigner la mort, plus, comme un enfant obstiné, je me cramponnais à elle. Au lieu d'avouer que j'avais subi un entraînement en venant rejoindre Madame en Vendée, je racontai qu'en 1830 j'avais donné ma démission pour ne pas servir sous Louis-Philippe; qu'en 1831, j'étais allé à Massa me mettre à la disposition de Son Altesse Royale; qu'enfin, à la première nouvelle de son arrivée en Vendée, j'étais venu la rejoindre.

A partir de ce moment, j'exagérai les services que j'avais pu rendre, au lieu de les diminuer ; enfin, tout au contraire de ce qui arrive en pareil cas, c'est le tribunal qui prononça ma mort avec regret, et ce fut moi qui en reçus l'arrêt avec joie.

Je ne craignais qu'une chose : une condamnation intermédiaire, comme la réclusion, et même, dans

ce cas, j'étais résigné d'avance. Je mettais aux pieds de Dieu ma peine en expiation du crime que j'avais commis.

Le jugement prononcé, je remerciai mes juges avec un élan de joie qui dut les surprendre, et lorsqu'on me demanda si je désirais un sursis quelconque, je éclamai seulement vingt-quatre heures, c'est-à-dire le temps strictement nécessaire pour écrire mon testament et faire mes adieux à ma famille et à mes amis.

Mon testament fut bientôt fait. A part une pension de trois mille francs de rente viagère à ma sœur, la seule chose qu'elle voulût accepter de l'héritage paternel, je léguai toute ma fortune à mes deux enfants.

J'écrivis à Madame, pour lui affirmer que je mourais en Breton et en gentilhomme, c'est-à-dire fidèle aux principes politiques de mes pères.

Enfin, toutes ces suprêmes dispositions faites, pour régler la dernière et la plus importante de toutes, je fis appeler un prêtre.

C'était un brave et saint vieillard, débris de la première Vendée. Durant cette grande lutte, il avait refusé de prêter serment, il avait été persécuté, emprisonné, condamné à la guillotine et sauvé par le 9 thermidor.

Il s'attendait à trouver en moi un condamné ordinaire, regrettant la vie, ayant besoin d'être soutenu dans ce passage difficile de l'existence à la mort. Il trouva, au contraire, un esprit exalté appelant la mort à son secours.

Il me crut la foi des martyrs : il se trompait; je n'avais que l'exaltation du remords.

Cette étrange ambition de la tombe lui déplut; ce n'était point là une contrition comme il la désirait, avant même de savoir quel était mon crime.

Je le lui confessai dans tous ses détails : je ne lui cachai rien ; je n'amoindris aucun de mes torts ; je les augmentai, au contraire, plutôt que de les atténuer.

A mesure que ma confession avançait vers la fin, je voyais son visage se rembrunir; ma confession terminée, je vis avec terreur qu'il gardait le silence.

— Eh bien, mon père?... lui demandai-je d'une voix tremblante.

Mon fils, me dit-il, votre main est bien coupable car elle a tué; mais votre cœur est plus coupable encore. Votre grand crime, à mon avis, n'est point de vous être laissé entraîner à l'adultère et de l'adultère au meurtre; votre grand crime est d'être rentré avec joie dans le péché, dont la clémence du

Seigneur vous avait séparé. Nos pouvoirs me permettent de vous donner l'absolution, mais *in articulo mortis* seulement; demain je vous accompagnerai au lieu de l'exécution, et au moment suprême j'appellerai sur vous la miséricorde de Dieu. D'ici là, priez.

— Mais, mon père, d'ici-là, lui demandai-je, ne puis-je espérer votre bénédiction ?

— La bénédiction d'un prêtre n'excepte personne, mon fils, me répondit le digne homme ; mettez-vous à genoux, priez et soyez béni !

Il m'imposa les mains sur la tête en levant les yeux au ciel, puis il s'éloigna en me recommandant à Dieu.

Je restai à genoux, priant avec une ferveur inouïe ce divin Maître devant lequel j'allais paraître, et le remerciant de la grâce qu'il me faisait en m'appelant à lui.

Vers cinq heures du soir, je fis un des meilleurs repas que j'aie faits de ma vie ; puis je me remis en prière.

Je m'informai au greffier qui vint me voir dans ma prison, et j'appris que l'exécution était pour le lendemain, à huit heures du matin.

A dix heures du soir, je me couchai; je ne me ré-

veillai qu'au jour. Je ne pus m'empêcher de comparer cette nuit si calme à la terrible nuit du Poinsonnet.

Je m'éveillai le sourire sur les lèvres, et j'offris mon cœur à Dieu.

Le geôlier descendit; il me demanda si j'avais besoin de quelque chose.

— Un peu de pain, lui dis-je, des fruits et un verre de vin.

Au moment de mordre dans le déjeuner, je m'arrêtai; l'idée m'était venue de supplier le digne prêtre qui allait m'assister de revenir sur sa décision, de me donner la sainte absolution et de m'accorder la grâce de communier.

Il arriva vers sept heures; il n'avait pas dormi pendant cette nuit, il l'avait employée à prier pour moi.

Il consentit à me dire une messe.

A huit heures et demie, on vint me chercher.

Je devais être fusillé sur un des glacis de la citadelle.

Le prêtre me plaça un crucifix entre les mains, et nous nous mîmes en route.

Je vous le jure, Marie, jamais distance ne fut parcourue d'un pas plus libre et plus joyeux que celle qui conduisait de mon cachot au lieu de l'exécution.

Je vis un peloton qui attendait au pied du rempart ; nous étions arrivés.

— O mon père, mon père, m'écriai-je, ne me faites pas attendre plus longtemps la sainte absolution : je ne serai heureux que quand je l'aurai reçue !

Le prêtre adressa une question au chef de l'escorte. Probablement il lui demandait si l'heure était arrivée ; sans doute celui-ci répondit affirmativement ; je crus voir un sourire sur les lèvres du prêtre, car il se retourna de mon côté en disant :

— A genoux !

Je me jetai à ses pieds.

Mais au moment même où il allait prononcer les paroles consacrées, ce cri : — Arrêtez ! se fit entendre, et un officier sortant d'une poterne accourut vers nous.

Le prêtre se retourna.

— O mon Dieu ! m'écriai-je, pourvu que ce ne soit point ma grâce !

Les soldats qui s'apprêtaient à me fusiller me regardèrent d'un œil stupéfait.

Hélas ! mon enfant, c'était ma grâce !

Le colonel d'Hauterive, devenu général et aide de camp du roi Louis-Philippe, avait appris ma condam-

nation, avait demandé ma grâce, l'avait obtenue, et, par le télégraphe, l'ordre était donné non-seulement de surseoir à l'exécution, mais de me mettre en liberté.

— Mon fils, me dit gravement le prêtre, c'était une mort trop facile et trop prompte que celle à laquelle vous venez d'échapper : Dieu veut prolonger votre séjour en ce monde pour que vous y persévériez dans la pénitence.

— Au moins, mon père, m'écriai-je, puisque je ne suis pas digne de l'absolution, donnez-moi un conseil !

— Prenez-le dans votre repentir : il vous dira ce que vous avez à faire.

Quinze jours après, j'entrais à la Trappe.

XVII.

Je restai deux ans en retraite à la Trappe ; probablement y serais-je resté toute ma vie, tant cette tranquille étape de la tombe me mettait de calme dans le cœur, mais un jour je reçus cette lettre :

« Si vous avez encore quelque amour pour vos enfants, quelque souci de votre dignité et quelque respect pour votre nom, abandonnez un instant les soins du ciel pour ceux de la terre, et opposez-vous, s'il en est temps encore, à des spéculations qui vous entraînent non-seulement à la ruine, mais au déshonneur.

» Au bout de vos affaires de Corse il y a la banqueroute, une banqueroute frauduleuse !

» Votre amie.

» GEORGINE. »

J'étais si loin de songer aux choses de ce monde, dont j'étais complétement sorti, en esprit du moins, que je fus plusieurs heures avant de voir clair dans le passé et de pouvoir me rappeler à quelle affaire on faisait allusion.

Enfin je me rappelai cet oncle de Raoul qui avait des mines en Corse et qui m'avait, à deux reprises différentes, emprunté soixante mille francs; je me souvins que, pour sauver mes intérêts et par excès de délicatesse, disait-il, il avait voulu me faire entrer en participation dans son affaire. L'affaire avait mal tourné, il y avait un million de dettes; nous allions être mis en faillite.

Je n'étais pas encore tellement détaché des choses de ce monde, qu'un jugement qui atteindrait mon nom et mon honorabilité d'une manière infamante, me fût indifférent; je quittai la Trappe, me promettant bien d'y rentrer aussitôt que la liquidation serait terminée.

Je courus d'abord à Saint-Pol, voulant référer de la chose avec mon notaire. Il venait seulement depuis trois jours d'être mis au courant de la position : elle était désastreuse.

Entrant en participation dans les bénéfices, j'entrais naturellement dans les pertes; plus d'un mil-

lion était dû ; il est vrai que, sur ce million, mon associé devait cinq cent mille francs ; mais mon associé n'avait ni un sou dans sa poche ni un pouce de terre au soleil, et, comme nous étions solidaires, c'était à celui qui avait de payer pour celui qui n'avait pas ; et comme c'était moi qui avais, c'était à moi de payer.

Je vendis terres et rentes ; je réalisai douze cent mille francs et je partis pour la Corse.

Une fois arrivé là, après avoir pris connaissance des choses, je reconnus avec terreur que j'avais devant moi un gouffre qui engloutirait tout, si l'administration n'était surveillée par moi-même.

Ne pouvant donner mon nom à mes deux enfants, je voulais leur donner au moins une fortune. Je me mis au travail, non pas dans l'espérance de refaire cette fortune que je leur destinais, mais au moins d'en sauver quelques lambeaux.

Je restai trois ans en Corse ; mais tous mes soins, toute ma surveillance ne purent rendre l'affaire meilleure. On vendit six cent mille francs une usine qui avait englouti plus de deux millions : cinq cent mille francs passèrent à mettre l'affaire au pair. Cent mille francs restaient donc : je pouvais les garder pour moi ; mais il me restait encore quelques

centaines de mille francs, tandis que mon associé était complétement ruiné... Cet associé, c'était l'oncle de Raoul ! je lui laissai les cent mille francs.

Depuis longtemps j'étais tourmenté par un désir, celui de revoir mes enfants ; puis il me semblait que j'avais été bien dur envers leur mère. Quel était en somme, le grand crime de cette femme, celui de m'avoir aimé !

Je résistai longtemps ; peut-être était-ce le démon qui me tentait sous cette forme. J'allai à Bourges, j'écrivis à madame de Nérondes en lui donnant un détail exact de ce qui me restait, cinq cent mille francs à peu près. Je lui dis que je vivrais aisément avec le revenu de cette somme, que quant au capital, il appartenait à mes enfants ; que ces enfants, pour lesquels j'avais une profonde tendresse, je désirais les voir une dernière fois avant de quitter la France. Je lui demandais de me les envoyer, de les amener même si elle en avait le désir : au moment de nous séparer pour toujours, nous pouvions nous donner le baiser de paix.

Elle me répondit :

« Monsieur,

» Malgré les avis que je vous ai donnés, vous

vous êtes associé avec un intrigant qui, après avoir dissipé sa propre fortune, a dévoré la vôtre, qui n'était plus la vôtre, puisque par testament vous en aviez disposé en faveur de mes deux enfants.

» Si votre fortune était aujourd'hui ce qu'elle était autrefois, je suis trop bonne mère pour ne point passer par-dessus la honte que j'aurais eue d'avouer à ces deux chères créatures une liaison suivie de si tristes résultats. Mais il vous reste à peine un dixième de la fortune à laquelle ils peuvent prétendre à la mort de ceux de mes parents dont ils ont le droit d'hériter et dont ils hériteront ; cela ne vaut pas la peine de troubler leur conscience par une paternité dont ils n'ont pas même le soupçon et à la connaissance de laquelle ils ne gagneraient que le triste avantage de mépriser leur mère.

» Quant à l'offre que vous me faites, monsieur, de nous donner le baiser de paix avant de nous séparer pour toujours, la chose me paraît inutile, notre séparation étant opérée depuis longtemps. Si le remords vous a touché, j'ai été, moi, visitée par la grâce et, en me donnant le conseil de ne vous revoir jamais, elle m'a inspiré en même temps la force de le suivre.

» Adieu donc, monsieur; ce que nous avons de mieux à faire, et c'est l'avis de la seule personne que

je puisse consulter dans un cas de conscience aussi ardu que celui-ci, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de ne point sortir de la voie que vous nous avez tracée vous-même et qui a pour but de nous écarter de plus en plus l'un de l'autre dans une vie où nous nous sommes rencontrés pour notre malheur.

» GEORGINE, Bne DE NÉRONDES. »

J'avoue que cette lettre me foudroya ; je n'avais pas de la moralité de Georgine une bien haute idée, mais je ne croyais pas à une perversité pareille.

Tout en acceptant ce nouveau châtiment comme venant de la main de Dieu, je jetai un cri de douleur :

— Mes enfants ! mes enfants !

Je n'avais qu'eux au monde et je ne devais les voir jamais !

Alors, et comme la main de la justice céleste devait me faire vider la coupe de toutes les souffrances, il me vint à l'esprit cette funeste idée : de me refaire, avec les cinq cent mille francs qui me restaient, une fortune plus grande que celle que j'avais perdue, et d'aller frapper à la porte de cette femme avec un million dans chaque main pour qu'elle me laissât revoir mes enfants.

Un autre que moi eût peut-être réussi ; combien,

dans nos temps de Bourse et d'agio, combien sont devenus deux et trois fois millionnaires qui n'ont pas commencé avec un demi-million !

Mais comme Caïn, afin que la justice du ciel pût me poursuivre jusqu'au bout, j'avais le signe du fratricide au front.

Dans toute tentative que je voulus faire, je m'égarai ; dans toute spéculation que j'entrepris, j'échouai.

Et à chaque déception nouvelle, je recevais le coup qui me frappait avec la résignation d'un chrétien, disant : « Seigneur, Seigneur ! j'ai plus mérité de châtiments que vous n'en daignerez jamais diriger contre moi. Seigneur, Seigneur ! ne ménagez pas le coupable ! seulement mesurez la punition non pas à votre vengeance, mais à votre justice. »

Ce fut alors que de toute ma fortune passée, ne possédant plus que, quelques mille francs, je résolus d'aller me jeter aux pieds du souverain pontife et de lui demander, à lui, cette absolution que n'avait point osé me donner un prêtre de village. Je vous ai raconté, Marie, ce qui était arrivé dans ce voyage et comment le Saint-Père m'avait condamné à vivre mes jours et à me nourrir de mes remords.

Je partis de Rome ; pèlerin du monde sans savoir où j'allais, marchant comme le Juif maudit, pour mar-

cher, et n'ayant sur lui qu'un avantage, celui de savoir que je n'étais pas immortel !

C'est alors que je vous rencontrai à Florence, que je vous retrouvai à Paris, que je fis connaissance avec votre père, ce dernier ami de mon cœur, que je devins enfin le commensal de la rue d'Amsterdam, où je trouvai pendant trois ans une hospitalité de tous les jours, sans que jamais votre père, qui m'avait su riche, me voyant pauvre, prononçât une seule fois ce terrible *Pourquoi ?* auquel si rarement le malheureux qu'on interroge peut répondre par une bonne raison.

Sa dernière preuve d'affection, au moment où il partit pour Naples, fut de vouloir m'emmener avec lui.

Hélas! je dus refuser; cette guerre à laquelle il pouvait et même devait prendre part pour continuer de marcher dans les traditions paternelles , c'était une guerre que mes traditions paternelles à moi, me défendaient de faire, et j'acceptai son absence comme une suprême épreuve qui, du moins, devait être la dernière. N'ayant plus cet ami fidèle dont le pain me nourrissait, dont le vin me désaltérait, je n'avais plus qu'une perspective, cette mort lente que Cabarrus a devinée en disant : « Quelle est donc sa manière de vivre? »

Hélas! ma manière de vivre, vous le savez, Marie, c'était de n'avoir plus de quoi vivre.

Eh bien, aujourd'hui, je l'espère du moins, l'œuvre de pénitence est accomplie.

J'ai, selon les commandements du Saint-Père, vécu bien des jours en me nourrissant de mes remords et en buvant mes larmes.

J'ai laissé des lambeaux de mes vêtements à toutes les ronces du chemin; après avoir usé mes sandales aux cailloux de la route, je les ai teintes du sang de mes pieds.

Le bâton sur lequel je m'appuyais a plié bien des fois sous le poids de mon corps, et jamais l'ange chargé de m'escorter dans mon rude pèlerinage n'a entendu sortir de ma bouche, à chaque chute que je faisais, autre chose que ces mots : « Soyez béni, Seigneur, dans votre miséricorde ! C'est beaucoup, mais ce n'est pas trop. »

Et je suis parvenu au bout de la voie Douloureuse, Marie, succombant sous le poids de mon iniquité, et voilà, comme me l'avait promis notre très-Saint-Père, que j'y trouve une âme sinon consacrée, du moins si pure, que d'elle j'attends l'espérance de mon repos éternel.

*
* *

J'étendis la main sur ses deux mains, puis d'une voix profondément émue, mais pleine de conviction :

— Mon ami, lui dis-je, que l'Esprit-Saint vous porte la paix du Seigneur, que votre ange gardien, radieux de votre sincère repentir, triomphant de votre expiation si lente et si douloureuse, mais en même temps si complète, vous mène accompagné de l'Espérance, la vierge éternellement jeune, à la porte étincelante par laquelle le juste doit passer pour aller au ciel.

Heureux ceux qui se couchent dans la tombe ayant lavé leurs péchés dans l'eau amère, mais pure, de la pénitence.

L'épine qui a déchiré si cruellement votre corps a épuré votre âme et vous la trouverez toute fleurie à l'entrée du paradis, qui vous attend.

Le Seigneur proportionne la croix aux épaules; sa miséricorde vous a traité comme un élu, et dès ce monde vous avez pu toucher de la main la palme du martyre.

Les flèches dont il vous a percé comme un crible ont fait jaillir le sang de votre cœur, mais n'ont point atteint votre âme; appuyée sur la vérité, comme sur

le pilier d'airain, elle est restée forte au milieu de vos erreurs, et de tout ce sang corrompu par les passions terrestres, il ne vous est resté que l'eau pure du baptême.

Comme à David, vos fautes ne vous ont point laissé un moment de repos ; toujours devant vos yeux elles vous ont fait bénir le châtiment de la justice divine.

Marchez donc en paix, non plus sur cette route aux pavés aigus et brûlants, mais sur la voie étoilée qui conduit au repos éternel. Déjà vous êtes purifié par l'hysope sacrée.

Dieu ne demande pour tout sacrifice qu'une contrition sans tache.

Attendez donc avec une vive confiance cette absolution rayonnante que le Seigneur vous réserve dans sa miséricorde. Que peut vous demander sa justice, qui ne se trouve dans votre mépris pour une vie souillée qui vous a éloigné de lui, à côté de votre ardente aspiration vers la mort qui vous rapproche à jamais de lui?...

Espérez, espérez, mon ami!...

Il me sourit alors doucement et quelques larmes arides vinrent perler au bord de ses paupières.

Il me prit les deux mains, les baisa et me dit :

— Laissez-moi prier, Marie : je me sens mieux ; et vous, après vous être bien reposée, revenez demain matin.

Je l'embrassai au front ; il était calme comme un enfant !

Malgré ce bien-être qui venait de s'emparer de lui et que je ne pouvais faire autrement que d'attribuer à l'aveu complet de ses fautes, je ne pouvais me décider à quitter le cher comte. Il me semblait, par le récit qu'il venait de faire, et qui me prouvait qu'il avait mis en moi sa dernière espérance et sa suprême consolation, il me semblait que chaque minute qui lui restait à vivre m'appartenait ; et cette conviction était si grande que, si je n'avais pas eu la pensée de fortifier son agonie par ma communion du lendemain, je n'eusse pas laissé, même à Suzanne, le triste privilége de le veiller pendant cette nuit, peut-être la dernière.

Il avait fermé les yeux et il semblait dormir.

Suzanne s'assit à son chevet, et moi, le plus doucement que je pus, j'essayai de gagner la porte.

Mais au premier mouvement que je fis, il rouvrit les yeux :

— Marie, dit-il.

Je me retournai.

— A demain, ajouta-t-il en souriant; mais de bonne heure, n'est-ce pas? Je me sens si bien que je dois approcher de la mort.

Je revins à lui, j'effleurai son front d'un souffle plutôt que d'un baiser, et je partis pour mon couvent, intérieurement éblouie de cette résignation sainte, de cet amour de la douleur et de cette reconnaissance envers le châtiment.

Il me semblait que je venais de voir briller de tout son éclat une contrition parfaite, c'est-à-dire le plus précieux des diamants qu'une conscience éplorée puisse déposer aux pieds du Seigneur.

Je ne songeai point à dormir de toute la nuit. Comme si cela m'eût été possible, à tout instant je me levais machinalement pour retourner rue Saint-Gilles, sans avoir un seul instant conscience de la nuit avancée, ni du couvent fermé régulièrement à neuf heures du soir.

Dès l'aube j'entendis la messe; à sept heures, je montais l'escalier de mon pauvre malade.

Suzanne avait eu la précaution de laisser la porte de la première chambre ouverte, pour qu'aucun bruit ne pût troubler le repos du comte. J'entrai donc sur la pointe du pied, en retenant mon haleine.

Suzanne, endormie dans un fauteuil, avait laissé

tomber son chapelet de ses mains. Elle ne se réveilla point, elle qui avait encore à vivre de longs jours et de longues nuits; mais, quoique je n'eusse pas fait plus de bruit que l'oiseau dont l'aile effleure une branche d'aubépine, le comte m'entendit et, en entrant, je le trouvai tourné de mon côté.

Jamais la mort n'avait souri si doucement; ce visage, que j'avais vu si bouleversé, avait repris sa sérénité chrétienne et semblait illuminé d'un rayon sacré.

Je jetai un cri de joie, tant évidemment il était pardonné.

Puis j'accourus à lui.

Il me tendit les bras et me pressa fortement sur son cœur.

Il ouvrit la bouche, je crus qu'il allait parler; mais, au lieu de paroles, ce fut un flot de sang qui vint à ses lèvres. Sa tête se pencha sur mon épaule, ses mains se roidirent en serrant les miennes, et je vis son dernier souffle s'envoler, à ce point que je levai la tête pour le suivre. Si nous eussions été dehors, à l'œil nu, à une certaine distance, dans l'éther, je l'eusse vu, j'en suis certaine, se changer en colombe.

En sentant l'aile de la mort passer si près de mes

lèvres, je dus jeter un cri involontaire, car Suzanne, éveillée en sursaut, se précipita vers moi.

Notre pauvre ami était mort.

Suzanne, qui ne pouvait pas deviner qu'au milieu du silence funèbre qui nous entourait, j'avais eu le dernier mot de cette âme consolée, craignait ma douleur et voulait m'éloigner du lit.

Je lui fis signe de se mettre à genoux : elle obéit avec cette religion qu'elle avait toujours quand il s'agissait de suivre mes ordres.

Je posai cette tête inerte sur l'oreiller, j'imbibai d'eau une éponge et je lavai bien doucement cette pauvre bouche sanglante sur laquelle la mort venait de mettre le sceau du silence éternel; puis, regardant une dernière fois ce regard qui, hélas! ne voyait plus, j'abaissai l'une après l'autre les paupières, dernier voile qui tombe sur les choses de ce monde.

XIX

Je ne sais si tu te rappelles un *Stabat Mater* de Rossini qui, après avoir fait entendre les notes les plus douloureuses que puisse tirer des fibres du cœur le génie de la musique, se résume par une espèce de fugue où le Christ jette le cri lamentable qui a percé la terre d'outre en outre, et laisse tomber sa tête sur l'épaule droite. Chacun alors semble avoir hâte de prendre congé du sublime Crucifié et s'éloigne, sur un *allegro* plus ou moins accentué, pour reprendre le cours de ses affaires.

De temps en temps seulement, au milieu de ce bruit qui en arrive à l'insouciance et qui est tout près de monter jusqu'à la joie, pointe un soupir douloureux, une plainte trempée de larmes indiquant qu'un

ou deux cœurs brisés sont mêlés à la cohue de ces cœurs indifférents.

Suzanne et moi nous étions les cœurs brisés.

L'âme envolée n'avait plus besoin que de nos prières fidèles.

Il fallait aborder les réalités humaines et faire glisser le cadavre sur la pente douloureuse et pleine d'aspérités qui descend du lit d'agonie à la fosse fraîchement creusée.

Après que nous eûmes dit, Suzanne et moi, les prières des morts, je la chargeai, par l'intermédiaire de la bonne hôtesse, de faire prévenir les amis du comte.

Dix minutes après, l'hôtesse entrait suivie du médecin chargé de constater les décès. Ce médecin, qui visite parfois le chevet de vingt ou vingt-cinq morts dans sa journée, n'a pas le temps d'être sensible et ce serait une injustice de lui demander autre chose qu'un procès-verbal de trépassement.

Tandis qu'il prenait les noms, prénoms et qualités du défunt, la date à laquelle il était entré dans la maison et celle à laquelle il allait en sortir, MM. de Pleyben et Bonnel entrèrent et furent presque aussitôt suivis de madame de Morsens et de son prêtre.

Il va sans dire que l'invasion s'était faite à peu

près sur le même air que la fugue du *Stabat Mater* de Rossini.

— Eh bien! me dit le sémillant vicaire, où en sommes-nous?

— Nous en sommes à l'enterrement, monsieur l'abbé, lui répondis-je.

— Enfin, répliqua-t-il, ce brave comte ne souffre plus ; c'est l'essentiel.

Puis se retournant vers madame de Morsens.

— Madame la comtesse, dit-il, quand il sera temps, vous viendrez tout ordonner; petit service, n'est-ce pas; messe basse, bien entendu; évitons les frais; les finances du comte n'étant pas bien florissantes... Malgré cela, voyez-vous, il sera sauvé, il sera sauvé! Il sera sauvé, je n'en doute pas... Bien le bonjour, messieurs et mesdames, nous aurons le plaisir de nous revoir à l'église, car c'est moi qui dirai la messe pour ce pauvre diable, M. le curé ayant demain à midi un grand enterrement... Ainsi donc, à l'église!

Et il sortit, donnant des coups de chapeau à tout le monde.

Personne ne lui répondit, pas même la comtesse, qui avait apporté, pour les derniers moments du comte, de grosses larmes qu'elle était en train de répandre.

M. Bonnel chercha du papier pour écrire les lettres de faire part. Nous n'avions ni le temps ni les moyens d'en faire imprimer, toutes nos faibles ressources devant être réservées pour les frais d'enterrement et de sépulture ; puis nous avions à cœur de payer toutes les petites dettes du comte, qui, réunies, faisaient une somme assez importante. Il est vrai qu'à juste titre nous avions pour cette heure difficile compté sur le général de Brévelay, cousin du comte.

Comme je le connaissais, ce fut moi qui fus chargée de lui écrire pour lui dépeindre la situation.

On ne trouva pour papier mortuaire que le papier armorié du pauvre Theïx, et pour écrire les lettres que la plume d'or à pointe de diamant, présent de la comtesse de L. R. P...

Ce fut M. Bonnel qui se chargea de la circulaire, elle était conçue en ces termes :

« Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de M. Achille-André, comte de Theïx, décédé le 8 octobre, en son domicile, rue Saint-Gilles, nº 11, qui se feront le vendredi prochain 10 courant, à neuf heures *très-précises*, en l'église Saint-Denis-du-Saint-Sacrement, rue Saint-Louis, au Marais.

» On se réunira à la maison mortuaire.

» *De profundis!* »

Ces messieurs partirent pour s'occuper des pompes funèbres, tandis que la comtesse, remportant le reste de ses larmes pour la prochaine occasion, alla au presbytère afin de régler avec le vicaire la messe basse qu'il devait dire.

Toute la journée et toute la nuit suivante, nous restâmes à veiller et à prier près du corps. Au point du jour, on apporta le cercueil avec les différents objets nécessaires à l'ensevelissement. Nous nous mîmes alors doucement, pieusement et tendrement à ensevelir notre pauvre ami; puis réunissant nos forces, nous le soulevâmes et le déposâmes dans sa bière. En souvenir de ses recommandations, je roulai autour de son poignet et je fis passer dans sa main cette couronne de la Vierge qui lui avait servi à dire, de son vivant, de si ferventes prières et qui était la dernière protectrice de son cadavre; j'y joignis, en le lui passant au cou, le chapelet d'olives de Gethsémani que je lui avais donné; puis ta photographie, qu'il avait bien recommandé qu'on enfermât avec lui dans son cercueil.

Ses amis commençaient à arriver, mais ils s'étaient groupés dans la chambre voisine en attendant que l'on vînt clouer le cercueil. Suzanne et moi, à genoux près de la bière, nous priions, lorsque tout à coup

nous entendîmes, venant de l'escalier et montant vers nous, des cris lamentables et des sanglots désespérés. C'était une femme que je ne connaissais pas, mais dont le grand deuil réclamait une place dans la famille, et qui, à travers un corsage de dentelles noires, laissait voir de fort belles épaules; elle se jeta dans les bras de la comtesse, qui venait d'entrer, dans les miens, dans ceux de Suzanne, en criant : — Mon oncle ! mon pauvre oncle ! Nous nous écartâmes, Suzanne et moi, avec une certaine répugnance, de cette bruyante douleur qui pouvait être vraie, mais qui nous semblait profaner le calme solennel de la mort; et nous la vîmes alors, tout en poussant de véritables cris, tout en s'arrachant les cheveux, s'accroupir sur le cercueil, écarter le suaire, puis, voyant au poignet du comte la couronne de cornaline, interrompre ses cris et ses sanglots pour la dérouler des bras du mort, dont la main roidie et les doigts crispés semblaient vouloir la disputer à cette spoliatrice du cadavre.

Quant à moi, je regardais cette créature avec un tel étonnement, qu'elle se crut obligée de me dire :

— Ce bijou m'appartient, madame, je suis la seule héritière de mon oncle, sa sœur étant morte il y a un mois, et si, de son vivant, je le lui eusse de-

mandé, il m'eût certainement laisse ce souvenir.

— Mais, madame, lui répliquai-je, M. de Theïx m'a positivement recommandé de l'ensevelir avec ce chapelet. Il y attachait une telle idée de foi, que je regarderais comme une trahison à sa mémoire de ne pas insister auprès de vous pour que vous remettiez ce chapelet où il était.

— Oh! madame, bonne madame, me disait Suzanne en pleurant, ah! ne lui laissez donc pas prendre cette couronne de la Vierge... J'entends encore le comte vous dire...

— Que voulez-vous donc, mademoiselle, interrompit l'héritière du comte de Theïx, que voulez-vous que mon oncle fasse maintenant de cela? tandis que moi je le garderai avec soin et m'en ferai un bracelet qui ne me quittera jamais; ce sera mon porte-bonheur.

Suzanne trépignait et ses yeux lançaient des flammes.

Je lui fis signe de se calmer.

Qu'avais-je à faire, moi, de lutter contre ce cynisme révoltant, contre ce manque de respect à la plus sainte des volontés, à la volonté des morts, contre cette légalité d'hérédité invoquée par une nièce en face du cadavre de son oncle?

— Hélas ! me dis-je, peut-être l'expiation se poursuit-elle au delà de la vie, et Dieu demande-t-il au cadavre ce dernier sacrifice pour la suprême purification de l'âme !

En ce moment, le menuisier entra, tenant les clous et le marteau à la main.

Quant au bruit que fait le marteau en frappant sur les clous, il n'est pas un de ceux qui, l'ayant entendu, n'ait senti la pointe de ces clous entrer dans son cœur.

On descendit le cercueil à travers toutes les difficultés et tous les cahots d'un escalier étroit.

Je le suivais, pensant bien plus, je l'avoue, au voyage de l'âme vers les sphères célestes, qu'au voyage du corps vers sa dernière demeure.

L'hôtesse donna sa propre chambre pour recevoir les invités ; puis, les invités réunis, on s'achemina vers l'église Saint-Denis-du-Saint-Sacrement.

Là, mon frère nous rejoignit et vint me serrer la main.

Le vicaire dit la messe promise ; mais, au moment de nous remettre en marche vers le cimetière, je vis mon frère si pâle et si ému, que je le suppliai de rentrer chez lui.

Il y consentit à son grand regret ; car tu sais com-

bien, lui aussi, il aimait notre cher comte de Theïx.

La rue Saint-Gilles, quartier de la Bastille, relève du Père-Lachaise. Tout le monde marcha à pied. Suzanne et moi cheminions silencieusement en faisant nos prières; la comtesse et M. Bonnel en causant fort galamment, à ce qu'il me sembla du moins.

Nous n'avions pas été assez riches pour louer entre nous tous, même un terrain provisoire : la tombe était donc creusée dans la partie du cimetière abandonnée aux pauvres.

Je ne sais ce que firent les autres, mais moi je m'agenouillai près de la fosse, et là, toute la vie du comte me revint à l'esprit; j'écoutai tomber les unes après les autres sur le cercueil ces pelletées de terre dont le bruit va peu à peu s'éteignant dans la tombe, image matérielle du souvenir qui va, lui aussi, s'éteignant peu à peu dans le cœur.

Quand je relevai la tête, il n'y avait plus près de la fosse que Suzanne et moi.

* * *

Quinze jours après, je revins seule au cimetière et cherchai inutilement cette petite éminence de terre près de laquelle nous nous étions agenouillées; il me

fut impossible de la reconnaître au milieu des éminences nouvelles qui s'étaient élevées.

Ainsi, de cette vieille famille qui remontait aux croisades, de ce preux chevalier moderne si fier de son blason, de ce pauvre martyr qui avait tant souffert, il ne restait pas même un nom sur une croix de bois!

La poussière était redevenue poussière.

Et l'âme, où était-elle?

Je vais te le dire.

Une nuit, au couvent des dames de ***, tandis que je travaillais dans ma cellule, je m'entendis appeler très-distinctement :

— Marie!

Qui pouvait m'appeler ainsi dans une retraite où personne ne me désignait par mon nom de baptême?

Comme la voix venait du corridor sur lequel donnait ma chambre, j'allai à ma porte que j'ouvris :

— Qu'y a-t-il? demandai-je.

Et comme on ne me répondait pas, tout le monde dormant dans le couvent, je m'engageai dans le corridor qui donnait sur l'escalier, sans songer à prendre une bougie.

— Qu'y a-t-il? répétai-je en arrivant au palier et en regardant alternativement aux étages supérieurs et à l'étage inférieur.

Alors, à l'étage inférieur, j'entendis une plainte.

Je descendis et, séparée de lui par la longueur du palier seulement, je me trouvai en face du comte de Theïx.

Il était appuyé contre le mur, comme si ses jambes n'avaient pas la force de le porter, les bras pendants, le sang coulant de sa bouche comme au moment où la mort le frappa ; ses yeux étaient fixes et arrêtés sur moi.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, est-ce vous, mon pauvre cher Theïx ?

Alors, sans que les lèvres du fantôme fissent le moindre mouvement, j'entendis trois fois et chaque fois s'affaiblissant :

— Marie !... Marie !... Marie !...

Puis les contours s'effacèrent, tout parut se résoudre en vapeur, et je ne vis plus rien que le mur, je n'entendis plus rien que mon cœur qui battait !

Je remontai, je rentrai dans ma chambre, et, pensant avoir été invoquée par une âme souffrante, le lendemain j'allai trouver l'aumônier et le priai de dire une messe pour le pauvre comte.

Il la dit le jour même ; j'y communiai et, pendant la sainte communion, je fis le vœu de dire chaque jour un *Souvenez-vous !* pour lui.

Depuis lors, je n'ai pas manqué une seule fois à mon vœu. Je n'ai pas revu le comte et ne le reverrai probablement jamais, — en ce monde, du moins !

P. S. Tu me demanderas peut-être maintenant, père chéri, ce que sont devenus la femme et les enfants.

Le garçon sert honorablement la France comme lieutenant de vaisseau ; la fille a épousé un sous-préfet.

Leur mère est dame de charité.

Mercredi 8 août 1866.

FIN

CLICHY. — Imprimerie MAURICE LOIGNON et Cie. rue du Bac-d'Asnières, 12.